
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Voltaire, François Marie Arouet de

OEUVRES

COMPLETES

DE

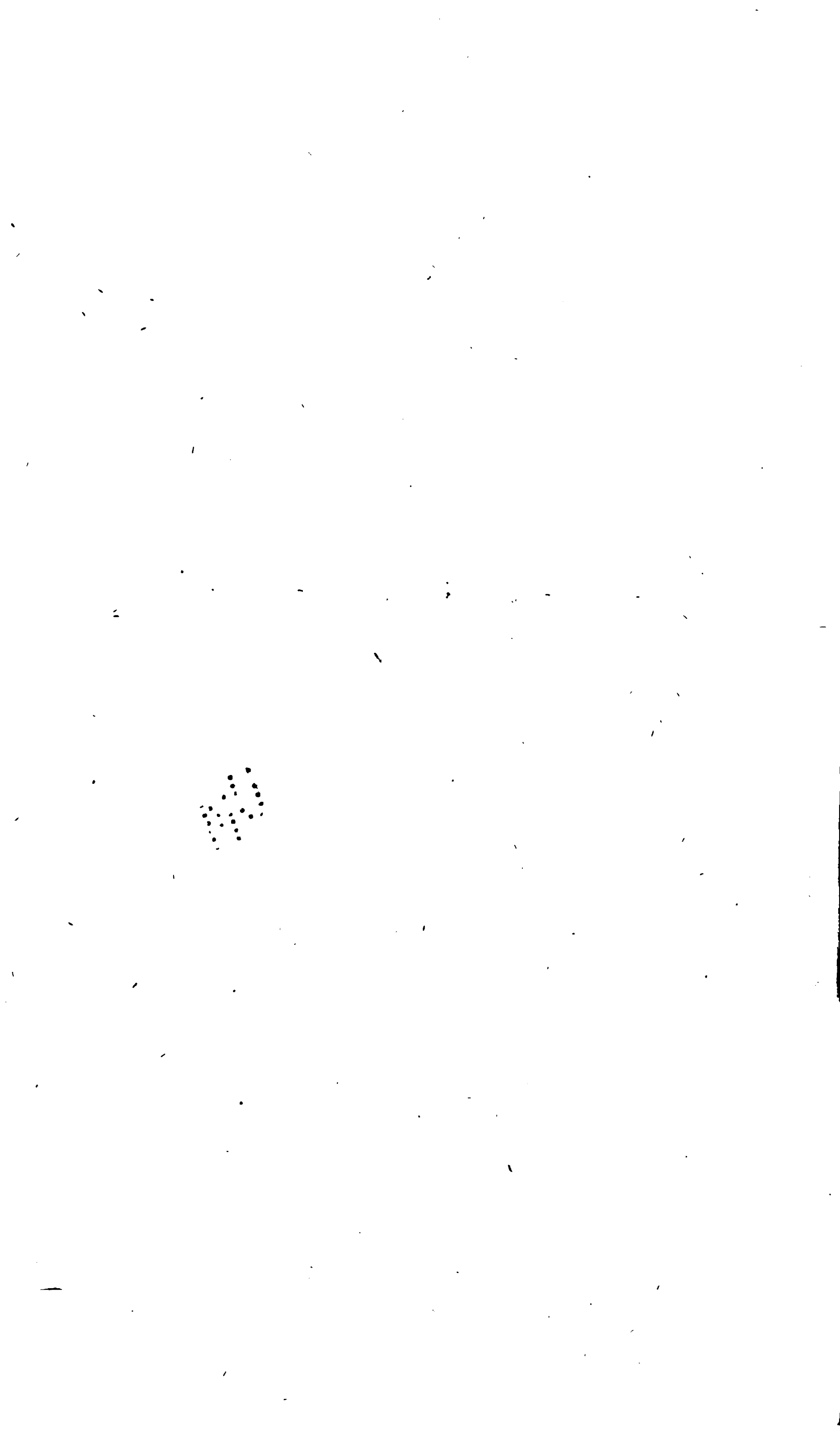
VOLTAIRE.

TOME SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

THEATRE.



TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LES LOIS DE MINOS, *tragédie.* Page 1

EPITRE DEDICATOIRE A MONSEIGNEUR LE DUC DE RICHELIEU, PAIR ET MARECHAL DE FRANCE, &c. 3

NOTES SUR LES LOIS DE MINOS. 75

VARIANTES DES LOIS DE MINOS. 90

DOM PEDRE, *tragédie.* 93

EPITRE DEDICATOIRE A M. D'ALEMBERT, SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE FRANÇAISE, MEMBRE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES, &c. *Par l'éditeur de la tragédie de dom Pedre.* 95

DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR LA TRAGEDIE DE DOM PEDRE. 105

FRAGMENT D'UN DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR DOM PEDRE. 113

LES PELOPIDES, OU ATRÉE ET THIESTE, *tragédie.* 177

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 179

FRAGMENT D'UNE LETTRE. 180

VARIANTES DES PELOPIDES. 237

IRENE, *tragédie.* 251

LETTRE DE M. DE VOLTAIRE A L'ACADEMIE FRANÇAISE, 1778. 253

NOTE. 267

VARIANTES D'IRENE. 329

AGATHOCLE, *tragédie.* 337

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 339

DISCOURS PRONONCÉ AVANT LA PREMIERE REPRESENTATION D'AGATHOCLE. 341

AVIS AU LECTEUR, IMPRIMÉ DANS PLUSIEURS EDITIONS, A LA SUITE DES TRAGEDIES. 394

Fin de la Table du Tome sixième.

LES

LOIS DE MINOS,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

EPITRE
DEDICATOIRE
A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE RICHELIEU,

PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE, GOUVERNEUR DE GUIENNE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, &c.

MONSEIGNEUR,

IL y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre doyen de l'Académie, avec Varron, (car il faut toujours citer quelqu'ancien, pour en impoſer aux modernes :)

Eſt aliquid ſacri in antiquis neceſſitudinibus.

Ce n'eſt pas qu'on ne ſoit auſſi très-invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenu depuis par des bienfaits, & à qui nous devons une reconnaiſſance éternelle ; mais *antiqua neceſſitudo* eſt toujours la plus grande conſolation de la vie.

La nature m'a fait votre doyen, & l'Académie vous a fait le nôtre ; permettez donc qu'à de ſi juſtes titres je vous dédie une tragédie qui ſerait moins mauvaiſe, ſi je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteſte tous ceux qui vivent avec moi que le feu de ma jeuneſſe m'a fait compoſer ce petit drame en moins de huit jours, pour nos amuſemens de campagne ; qu'il n'était point deſtiné au théâtre de Paris, & qu'il n'en eſt pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'eſſayer encore ſi l'on pouvait faire réuſſir en France une tragédie profane, qui ne fût pas fondée ſur une intrigue d'amour ; ce que j'avais tenté autrefois dans Mérope, dans Oreſte, dans d'autres pièces, & ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le libraire *Valade*, qui eſt ſans doute un de vos beaux eſprits de Paris, s'étant emparé d'un manuſcrit de la pièce, ſelon l'uſage, l'a embelli de vers compoſés par lui ou par ſes amis, & a imprimé le tout ſous mon nom, auſſi proprement que cette rapſodie méritait de l'être. Ce n'eſt point la tragédie de *Valade* que j'ai l'honneur de vous dédier ; c'eſt la mienne, en dépit de l'envie.

Cette envie, comme vous ſavez, eſt l'ame du monde. Elle établit ſon trône, pour un jour ou deux, dans le parterre à toutes les pièces nouvelles, & s'en retourne bien vîte à la cour, où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le ſavez, vous, le digne diſciple du maréchal *de Villars*, dans la plus brillante & la plus noble de toutes les carrières. Vous vîtes ce héros qui ſauva la France, qui ſut ſi bien faire la guerre & la paix, ne jouir de ſa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fallut qu'il enterrât ſon ſiècle, pour qu'un nouveau ſiècle lui rendît publiquement juſtice. On lui reprochait juſqu'à ſes prétendues richeſſes, qui n'approchaient pas, à beaucoup près, de celles des traitans de ces temps-là; mais ceux qui étaient ſi baſſement jaloux de ſa fortune n'oſaient pas, dans le fond de leur cœur, envier ſa gloire, & baiſſaient les yeux devant lui.

Quand ſon ſucceſſeur vengeait la France & l'Eſpagne dans l'île de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon; qu'il fallait envoyer un autre général à ſa place? Et Mahon était déjà pris.

Vous fîtes des jaloux dans plus d'un genre; mais ce n'eſt ni au général ni au plus aimable des Français que je m'adreſſe ici, je ne parle qu'à mon doyen. Comme il ſait le grec auſſi-bien que moi, je lui citerai d'abord *Héſiode* qui, dans l'*Erga kai imerai*, connu de tous les courtiſans, dit en termes formels:

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton.
Kai ptokos ptoko phdonei, kai acidon acido.

Le potier eſt ennemi du potier, le maçon du maçon: le gueux porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace diſait plus noblement:

. . . . *Diram qui contudit hydram,*
Comperit invidiam ſupremo fine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à *Racine*:

Si tôt que d'Apollon un génie inſpiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,

En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent;
Ses rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent;
Et ſon trop de lumière, importunant les yeux,
De ſes propres amis lui fait des envieux.
La mort ſeule ici bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie,
Faire au poids du bon ſens peſer tous ſes écrits,
Et donner à ſes vers leur légitime prix.

Tout cela eſt d'un ancien uſage, & cette étiquette ſubſiſtera long-temps. Vous ſavez que je commentai *Corneille*, il y a quelques années, par une déteſtable envie; & que ce commentaire, auquel vous contribuâtes par vos générosités, à l'exemple du roi, était fait pour accabler ce qui reſtait de la famille & du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que l'abbé *d'Aubignac*, prédicateur ordinaire de la Cour, qui croyait avoir fait une pratique du théâtre & une tragédie, appelait *Corneille Maſcarille*, & le traitait comme le plus mépriſable des hommes. Il ſe mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant ſoi-diſant jéſuites accuſèrent *Racine* de cabaler pour le janſéniſme, & le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui ſi un homme réuſſit un peu, pour quelque temps, ſes rivaux ou ceux qui prétendent l'être diſent d'abord que c'eſt une mode qui paſſera comme les pantins & les convulſions: enſuite ils prétendent qu'il n'eſt qu'un plagiaire; enfin ils ſoupçonnent qu'il eſt athée. Ils en avertiſſent les porteurs de chaiſe de Verſailles, afin qu'ils le diſent à leurs pratiques, & que la choſe revienne

à quelqu'homme bien zélé, bien morne & bien méchant, qui en fera fon profit.

Les calomnies pleuvent fur quiconque réuffit. Les gens de lettres font affez comme M. *Chicaneau* & Madame la comteffe de *Pimbêche*:

Qu'eft-ce qu'on vous a fait? — On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la république des lettres un petit canton où cabalera le *pauvre diable* (*) avec fes femblables; mais auffi, Monfeigneur, il fe trouvera toujours en France des ames nobles & éclairées, qui fauront rendre juftice aux talens, qui pardonneront aux fautes inféparables de l'humanité, qui encourageront tous les beaux-arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le foutien qu'au neveu de leur principal fondateur? c'eft un devoir attaché à votre nom.

C'eft à vous de maintenir la pureté de notre langue qui fe corrompt tous les jours; c'eft à vous de ramener la belle littérature & le bon goût, dont nous avons vu les reftes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable philofophie, également éloignée de l'irréligion & du fanatifme. Quelles autres mains que les vôtres font faites pour porter au trône les fleurs & les fruits du génie français, & pour en écarter la calomnie qui s'en approche toujours, quoique toujours chaffée? A quel autre qu'à vous les académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux & dans leurs afflictions? & quelle gloire pour vous, dans un âge où l'ambition eft

(*) Voyez la petite pièce intitulée *le Pauvre diable*.

aſſouvie, & où les vains plaiſirs ont diſparu comme un ſonge, d'être, dans un loiſir honorable, le père de vos confrères ! L'ame du grand *Armand* s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'Académie françaiſe.

Après avoir fait Oedipe & les Lois de Minos, à près de ſoixante années l'un de l'autre; & après avoir été calomnié & perſécuté pendant ces ſoixante années, ſans en faire que rire, je ſors preſqu'octogénaire, (c'eſt-à-dire, beaucoup trop tard,) d'une carrière épineuſe, dans laquelle un goût irréſiſtible m'engagea trop long-temps.

Je ſouhaite que la ſcène françaiſe, élevée, dans le grand ſiècle de *Louis XIV* au-deſſus du théâtre d'Athènes & de toutes les nations, reprenne la vie après moi; qu'elle ſe purge de tous les défauts que j'y ai portés, & qu'elle acquière les beautés que je n'ai pas connues.

Je ſouhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie, tous ceux qui n'en ont point ne s'ameutent pas pour le faire tomber, pour l'écraſer dans ſa chute, & pour l'opprimer par les plus abſurdes impoſtures.

Qu'il ne ſoit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien ſaine l'eſt par les inſectes; ces inſectes & ces folliculaires ne mordant que pour vivre.

Je ſouhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ſes ſerpens à la cour pour perdre ce génie naiſſant, en cas que la cour, par haſard, entende parler de ſes talens.

Puiſſent les tragédies n'être déſormais ni une

longue converſation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de ſpectacles groteſques appelé par les Anglais *show*, & par nous, *la rareté*, *la curioſité !*

Puiſſe-t-on n'y plus traiter l'amour, comme un amour de comédie dans le goût de Térence, avec déclaration, jalouſie, rupture, & raccommodement !

Qu'on ne ſubſtitue point à ces langueurs amoureuſes des aventures incroyables & des ſentimens monſtrueux, exprimés en vers plus monſtrueux encore, & remplis de maximes dignes de *Cartouche* & de ſon ſtile.

Que dans le déſeſpoir ſecret de ne pouvoir approcher de nos grands maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans ſon pays.

Que tous les vers ſoient harmonieux & bien faits ; mérite abſolument néceſſaire, ſans lequel la poëſie n'eſt jamais qu'un monſtre ; mérite auquel preſqu'aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie*.

Que cet art ne ſoit pas auſſi mépriſé qu'il eſt noble & difficile.

Que le *faxhal* & les *comédiens de bois* ne faſſent pas abſolument déſerter *Cinna* & *Iphigénie*.

Que perſonne n'oſe plus ſe faire valoir par la témérité de condamner des ſpectacles approuvés, entretenus, payés par les rois très-chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entière. Cette témérité ſerait auſſi abſurde que l'était la bulle *in Cœnâ Domini*, ſi ſagement ſupprimée.

Enfin, j'ofe efpérer que la nation ne fera pas toujours en contradiction avec elle-même fur ce grand art, comme fur tant d'autres chofes.

Vous aurez toujours en France des efprits cultivés & des talens ; mais tout étant devenu *lieu commun*, tout étant problématique à force d'être difcuté, l'extrême abondance & la fatiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand fiècle, le dégoût du public fuccédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes ; la multitude des journaux & des brochures, & des dictionnaires fatiriques, occupant le loifir de ceux qui pourraient s'inftruire dans quelques bons livres utiles, il eft fort à craindre que le goût ne refte que chez un petit nombre d'efprits éclairés, & que les arts ne tombent chez la nation.

C'eft ce qui arriva aux Grecs après *Démofthènes*, *Sophocle* & *Euripide*. Ce fut le fort des Romains après *Cicéron*, *Virgile* & *Horace* : ce fera le nôtre. Déjà pour un homme à talens qui s'élève, dont on eft jaloux, & qu'on voudrait perdre, il fort de deffous terre mille demi-talens, qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite enfuite dans un éternel oubli, & qui font remplacés par d'autres éphémères.

On eft accablé fous le nombre infini des livres faits avec d'autres livres ; & dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tiffus de calomnies infames, vomies par la baffeffe contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la

musique sont des arts véritables. On nous prodigue des leçons, des discussions sur tous ces arts ; mais que le grand artiste est rare !

L'écrivain le plus méprisable & le plus bas peut dire son avis sur trois siècles, sans en connaître aucun, & calomnier lâchement, pour de l'argent, ses contemporains qu'il connaît encore moins. On le souffre, parce qu'on l'oublie : on laisse tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes sur les quais de Paris, comme on laisse les nouvellistes décider dans un café du destin des Etats ; mais si dans cette fange un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, Monseigneur, ces réflexions : je les soumets à votre jugement & à celui de l'Académie, dont j'espère que vous serez long-temps l'ornement & le doyen.

Recevez, avec votre bonté ordinaire, ce témoignage du respectueux & tendre attachement d'un vieillard plus sensible à votre bienveillance qu'aux maladies dont ses derniers jours sont tourmentés.

PERSONNAGES.

TEUCER, roi de Crète.

MERIONE, DICTIME, } Archontes.

PHARES, Grand Sacrificateur.

AZEMON, DATAME, } Guerriers de Cydonie.

ASTERIE, Captive.

UN HERAUT.

Plusieurs Guerriers cydoniens.

Suite, &c.

La scène est à Gortine, ville de Crète.

LES

LOIS DE MINOS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente les portiques d'un temple, des tours ſur les côtés, des cyprès ſur le devant.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Quoi! toujours, cher ami, ces archontes, ces grands,
Feront parler les lois pour agir en tyrans!
Minos qui fut cruel a régné ſans partage;
Mais il ne m'a laiſſé qu'un pompeux eſclavage,
Un titre, un vain éclat, le nom de majeſté,
L'appareil du pouvoir, & nulle autorité.
J'ai prodigué mon ſang, je règne & l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune eſclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ſes jours;
Si je l'avais proſcrite elle aurait leur ſecours.
Tel eſt l'eſprit des grands, depuis que la naiſſance
A ceſſé de donner la ſuprême puiſſance.

Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on peut partager,
Ils n'ont choifi des rois que pour les outrager. (1)

DICTIME.

Ce trône a fes périls; je les connais fans doute;
Je les ai vus de près; je fais ce qu'il en coûte.
J'aimais Idoménée, il mourut exilé,
(2) En pleurant fur un fils par lui-même immolé.
Par le fang de ce fils, il crut plaire à la Crète.
Mais comment fubjuguer la fureur inquiète
De ce peuple inconftant, orageux, égaré,
Vive image des mers dont il eft entouré?
Ses flots font élevés, mais c'eft contre le trône;
Une fombre tempête en tout temps l'environne.
Le fort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens & vos jaloux Crétois,
Les uns dans les confeils, les autres par les armes;
Et chaque inftant pour vous redouble nos alarmes:
Hélas! des meilleurs rois c'eft fouvent le deftin;
Leurs pénibles travaux fe fuccèdent fans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée,
Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas à votre exemple attendri tous les cœurs;
Que ce faint homicide ait des approbateurs,
Qu'on ait juftifié cet ufage exécrable,
C'eft-là ce qui m'étonne; & cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu! ces guerriers fous les armes blanchis,
Vieux fuperftitieux aux meurtres endurcis,
Deftructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.
Ils redoutaient Calchas. Ils tremblent à mes yeux
Sous un Calchas nouveau, plus implacable qu'eux.

Tel eſt l'aveuglement dont la Grèce eſt frappée :
Elle eſt encore barbare, (3) & de ſon ſang trempée ;
A des dieux deſtructeurs elle offre ſes enfans :
Ses fables ſont nos lois, ſes dieux ſont nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire ;
D'illuſtres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injuſtes, cruels,
Inſolens dans le crime, & tremblans aux autels.
Ce mélange odieux m'inſpire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce ſceptre eſt un fardeau trop peſant pour mon bras,
S'il le faut ſoutenir par des aſſaſſinats.
Je ſuis né trop ſenſible ; & mon ame attendrie
Se ſoulève aux dangers de la jeune Aſtérie.
J'admire ſon courage, & je plains ſa beauté.
Ami, je crains les dieux ; mais dans ma piété
Je croirais outrager leur ſuprême juſtice,
Si je pouvais offrir un pareil ſacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de temps
Racheter leurs captifs, & ſurtout cette fille
Que le ſort des combats arrache à ſa famille.
On peut traiter encore ; & peut-être qu'un jour,
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs, à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint ſi féroces.
Nos Grecs ſont bien trompés ; je les crois glorieux
De cultiver les arts, & d'inventer des dieux.
Cruellement ſéduits par leur propre impoſture,
Ils ont trouvé des arts, & perdu la nature.

(4) Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds,
Sans autels & ſans trône, errans & vagabonds;
Mais libres, mais vaillans, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles:
La nature eſt leur règle, & nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra, nous les écouterons.
Les archontes & moi, ſelon nos lois antiques,
Donnerons audience à ces hommes ruſtiques.
Reçois-les. Et ſurtout qu'ils puiſſent ignorer
Les ſacrés attentats qu'on oſe préparer.
Je ne te cèle point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Je hais, je dois haïr ces ſauvages guerriers,
De ma famille entière inſolens meurtriers.
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inſpirent;
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aſpirent:
J'étoufferai la voix de mes reſſentimens,
Je vaincrai mes chagrins qui réſiſtaient au temps:
Il en coûte à mon cœur; tu connais ſa bleſſure;
Ils vont renouveler ma perte & mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent?
Livrerai-je Aſtérie à la mort qui l'attend!
On vient. Puiſſent les dieux, que ma juſtice implore,
Ces dieux trop mal ſervis, ces dieux qu'on déshonore,
Inſpirer la clémence, accorder à mes vœux
Une loi moins cruelle & moins indigne d'eux!

SCENE II.

SCENE II.

TEUCER, DICTIME: *le pontife* PHARES *avance avec le sacrificateur à sa droite : le roi est à sa gauche, accompagné des archontes de la Crète.*

PHARÈS *au roi & aux archontes.*

PRENEZ place, Seigneurs, au temple de Gortine. (5)
Adorez & vengez la puissance divine.
(ils montent sur une estrade, & s'asseyent dans le même ordre. Pharès continue.)
Prêtres de Jupiter, organes de ses lois,
Confidens de nos dieux. Et vous, roi des Crétois,
Vous, archontes vaillans qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux sacrés du maître du tonnerre,
Voici le jour de sang, ce jour si solemnel,
Où je dois présenter aux marches de l'autel
L'holocauste attendu que notre loi commande.
(6) De sept ans en sept ans nous devons en offrande
Une jeune captive aux mânes des héros;
Ainsi dans ses décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait sur les enfans d'Egée
La majesté des dieux, & la mort d'Androgée.
Nos suffrages, Teucer, vous ont donné son rang;
Vous ne le tenez point des droits de votre sang.
Nous vous avons choisi quand par Idoménée
L'île de Jupiter se vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté,
Soutenez de nos lois l'inflexible équité.

Jupiter veut le ſang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit ſur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux
Ennemis de nos lois, & proſcrits par nos dieux
Des repaires ſanglans de leurs antres ſauvages,
Ont cent fois de la Crète infeſté les rivages :
Toujours en vain punis, ils ont toujours briſé
Le joug de l'eſclavage à leur tête impoſé.

(*à Teucer.*)

Rempliſſez à la fin votre juſte vengeance.
Une épouſe, une fille à peine en ſon enfance,
Aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats,
Sous leurs toits embraſés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on appaiſe leurs mânes.
Exterminez, grands Dieux, tous ces peuples profanes;
Le vil ſang d'une eſclave à nos autels verſé
Eſt d'un bien faible prix pour le ciel offenſé.
C'eſt du moins un tribut que l'on doit à mon temple;
Et la terre coupable a beſoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais ſoutiens de l'Etat, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire, & vous, Prêtres des dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crète eſt plongée,
J'ai perdu ma famille, & ce fer l'a vengée.
Je pleure encor ſa perte; un coup auſſi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes;
Le meurtre & le carnage alors ſont légitimes.
Nul ne m'enſeignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'Etat, à mon cœur.
Mais l'autel ruiſſelant du ſang d'une étrangère
Peut-il ſervir la Crète & conſoler un père?

Plût aux dieux que Minos, ce grand législateur,
De notre république auguste fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils sacrifices !
L'homicide en effet rend-il les dieux propices ?
Avons-nous plus d'Etats, de trésors & d'amis
Depuis qu'Idoménée eut égorgé son fils ?
Guerriers, c'est par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie
J'ai vu tomber les murs de la superbe Troye.
Nous répandons le sang des malheureux mortels,
Mais c'est dans les combats, & non point aux autels.
Songez que de Calchas & de la Grèce unie
Le ciel n'accepta point le sang d'Iphigénie. (7)
Ah ! si pour nous venger le glaive est dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs soyons humains.
Ne peut-on voir la Crète heureuse & florissante
Que par l'assassinat d'une fille innocente ?
Les enfans de Cydon seront-ils plus soumis ?
Sans en être plus craints nous serons plus haïs.
Au souverain des dieux rendons un autre hommage ;
Méritons ses bontés, mais par notre courage ;
Vengeons-nous, combattons, qu'il seconde nos coups ;
Et vous, Prêtres des dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux ; mais ils sont inutiles
Pour les esprits altiers & les cœurs indociles.
La loi parle, il suffit. Vous n'êtes en effet
Que son premier organe & son premier sujet ;
C'est Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéisse ;
Et ce n'est pas à vous de juger sa justice.
S'il daigna devant Troye accorder un pardon
Au sang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,

Quand il veut, il fait grâce. Ecoutez en ſilence
La voix de ſa juſtice ou bien de ſa clémence;
Il commande à la terre, à la nature, au ſort,
Il tient entre ſes mains la naiſſance & la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite & vous preſſe?
Nul de nous ne montra ces marques de faibleſſe
Pour le dernier objet qui fut ſacrifié.
Nous ne connaiſſons point cette fauſſe pitié.
Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète;
Portez celui des dieux dont je ſuis l'interprète:
Mais voici la victime.

(On amène Aſtérie couronnée de fleurs & enchaînée.)

SCENE III.

Les perſonnages précédens, ASTERIE.

DICTIME.

A SON aſpect, Seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encore il eſt de barbarie!
Que ma triſte raiſon gémit ſur ma patrie!

PHARÈS.

Captive des Crétois, remiſe entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes deſtins,
C'eſt à toi de parler, & de faire connaître
Quel eſt ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTERIE.

Je veux bien te répondre. Aſtérie eſt mon nom,
Ma mère eſt au tombeau; le vieillard Azémon,

Mon digne & tendre père a, dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait paſſer ſon courage.
De rang je n'en ai point. La fière égalité
Eſt notre heureux partage & fait ma dignité.

PHARÈS.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie ?

ASTERIE.

Le Jupiter de Crète aux yeux de ma patrie
Eſt un fantôme vain que ton impiété
Fait ſervir de prétexte à ta férocité.

PHARÈS.

Apprends que ton trépas, qu'on doit à tes blaſphèmes,
Eſt déjà préparé par mes ordres ſuprêmes.

ASTERIE.

Je le ſais, de ma mort indigne & lâche auteur,
Je le ſais inhumain ; mais j'eſpère un vengeur.
Tous mes concitoyens ſont juſtes & terribles ;
Tu les connais, tu ſais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton dieu, par une aigle portés,
Ne te ſauveront pas de leurs traits mérités.
Lui-même, s'il exiſte, & s'il régit la terre,
S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre, (8)
Il ſaura bien ſur toi, monſtre de cruauté,
Venger ſon divin nom ſi long-temps inſulté.
Puiſſe tout l'appareil de ton infame fête,
Tes couteaux, ton bûcher, retomber ſur ta tête !
Puiſſe le temple horrible où mon ſang va couler
Sur ma cendre, ſur toi, ſur les tiens s'écrouler !
Périſſe ta mémoire ! & s'il faut qu'elle dure
Qu'elle ſoit en horreur à toute la nature !
Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteſte tes dieux ;
Voilà mes vœux, mon culte & mes derniers adieux.

Et toi que l'on dit roi, toi qui passes pour juste,
Toi dont un peuple entier chérit l'empire auguste,
Et qui du tribunal où les lois t'ont porté
Sembles tourner sur moi des yeux d'humanité,
Plains-tu mon infortune en voulant mon supplice ?
Non, de mes assassins tu n'es pas le complice.

MERIONE, *archonte, à Teucer.*

On ne peut faire grâce, & votre autorité
Contre un usage antique, & par-tout respecté,
Opposerait, Seigneur, une force impuissante.

TEUCER.

Que je livre au trépas sa jeunesse innocente !....

MERIONE.

Il faut du sang au peuple, & vous le connaissez.
Ménagez ses abus, fussent-ils insensés.
La loi qui vous révolte est injuste peut-être ;
Mais en Crète elle est sainte ; & vous n'êtes pas maître
De secouer un joug dont l'Etat est chargé.
Tout pouvoir a sa borne, & cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il est trop barbare il faut qu'on l'abolisse.

MERIONE.

Respectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la justice. (*a*)
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Busiris on vous vit abhorrer ?
Oui, j'estime en Minos le guerrier politique,
Mais je déteste en lui le maître tyrannique.

Il obtint dans la Crète un abſolu pouvoir ;
Je ſuis moins roi que lui ; mais je crois mieux valoir ;
En un mot, à mes yeux votre offrande eſt un crime.
(à Dictime.)
Viens, ſuis-moi.

PHARÈS *ſe lève, les ſacrificateurs auſſi, & deſcendent de l'eſtrade.*

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous oſez !...

SCENE IV.

Les perſonnages précédens. UN HERAUT *arrive le caducée à la main. Le roi, les archontes, les ſacrificateurs ſont debout.*

LE HERAUT.

De Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, & s'y ſont préſentés.
De l'olivier ſacré les branches pacifiques,
Symbole de concorde, ornent leurs mains ruſtiques.
Ils diſent que leur chef eſt parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'eſt point de rançon quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un ſang dont il eſt maître.

TEUCER.

La loi veut qu'on diffère. Elle ne souffre pas
Que l'étendard de paix & celui du trépas
Etalent à nos yeux un coupable assemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons distinguer (si nous avons des mœurs)
Le temps de la clémence, & le temps des rigueurs.
C'est par-là que le ciel, si l'on en croit nos sages,
Des malheureux humains attira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut sauver le jour.
Allez, qu'on la ramène en cette même tour
Que je tiens sous ma garde & dont on l'a tirée
Pour être en holocauste à vos glaives livrée.
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTERIE.

Je te rends grâce, ô Roi ! si tu veux m'épargner.
Mon supplice est injuste autant qu'épouvantable :
Et quoique j'y portasse un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premières leçons soient d'apprendre à mourir,
Le jour m'est cher... hélas ! mais s'il faut que je meure,
C'est une cruauté que d'en différer l'heure.

(on l'emmène.)

TEUCER.

Le conseil est rompu. Vous, braves combattans,
Croyez que de Cydôn les farouches enfans
Pourront mal-aisément désarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
Le glaive que je porte est toujours suspendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je sais qu'on doit punir comme on doit faire grace,
Protéger la faiblesse, & réprimer l'audace ;

Tels ſont mes ſentimens. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oſer vous commander ;
Et ſi j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie :
Servez-la. Mais ſurtout ſi vous craignez les dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DICTIME, DATAME, Gardes.
Les Cydoniens dans le fond.

DICTIME.

OU font ces députés envoyés à mon maître?
Qu'on les faffe approcher; mais je les vois paraître.
Quel eft celui de vous dont Datame eft le nom?

DATAME.

C'eft-moi.

DICTIME.

Quel eft celui qui porte une rançon,
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes?...

DATAME.

Nous ne rougiffons pas de propofer la paix.
Je l'aime; je la veux, fans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'inftruifit à vaincre, & qui me fert de père,
S'eft chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres furpris.
Nous venons les tirer d'un infame efclavage;
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Eft-il ici?

DATAME.

Son âge

A retardé fa courfe ; & je puis en fon nom
De la belle Aftérie annoncer la rançon.
Du fommet des rochers qui divifent les nues
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues ;
Tandis que ce vieillard, qui nous fuivra de près,
A percé les détours de nos vaftes forêts :
Par le fardeau des ans fa marche eft ralentie.

DICTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Aftérie ?

DATAME.

Oui. J'ignore à ton roi ce qu'il peut préfenter :
Cydon ne produit rien qui puiffe vous flatter.
Vous allez ravir l'or au fein de la Colchide :
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir ?

DICTIME.

Votre cœur & vos bras, dignes de nous fervir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vous. Long-temps nos adverfaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en fouverains.
Remettez, dès ce jour, Aftérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel eft fon fort ?

DATAME.

Elle me fut ravie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie :
J'arrive ; je demande Aftérie à ton roi,
A tes dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi.
Je viens ou la reprendre ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illuftre infidelle
Arma dix ans vos Grecs indignement féduits ;
Une caufe plus jufte ici nous a conduits.

Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
Rendez-moi mon feul bien ; réparez mon injure.
Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
D'être jufqu'au tombeau vos plus grands ennemis ;
Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes,
Sur les corps expirans de vos fils, de vos femmes.....

(à Dictime.)

Guerrier, qui que tu fois, c'eft à toi de favoir
Ce que peut le courage armé du défefpoir.
Tu nous connais : préviens le malheur de la Crête.

DICTIME.

Nous favons réprimer cette audace indifcrète.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, & viens nous infulter.
Calme tes vains tranfports ; apprends, jeune barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon prince fe déclare ;
Qu'il épargne fouvent le fang qu'on veut verfer ;
Qu'il punit à regret ; qu'il fait récompenfer ;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère furtout la juftice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel eft donc ce roi ?
S'il eft grand, s'il eft bon, que ne vient-il à moi ?
Que ne me parle-t-il ?... La vertu perfuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'ambaffade
Doit paraître au Sénat avec tes compagnons.
Il faut fe conformer aux lois des nations.

DATAME.

Eft-ce ici fon palais ?

DICTIME.

Non : ce vaſte édifice
Eſt le temple, où des dieux j'ai prié la juſtice
De détourner de nous les fléaux deſtructeurs ;
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges ;
Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui ? Minos ? ce grand fourbe, & ce roi ſi cruel ?
Lui, dont nous déteſtons & le trône & l'autel ;
Qui les teignit de ſang ? lui, dont la race impure,
(9) Par des amours affreux, étonna la nature ?
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraſer,
Et qui donna des lois pour nous tyranniſer ?
Lui, qui du plus pur ſang, que votre Grèce honore,
Nourrit ſept ans ce monſtre appelé Minotaure ?
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos menſonges vains,
Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains ;
Et qui ne mérita, par ſes fureurs impies,
Que d'éternels tourmens ſous les mains des furies ?
Parle : eſt-ce là ton ſage, eſt-ce là ton héros ?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos ?
Oh ! que la renommée eſt injuſte & trompeuſe !
Sa mémoire à la Grèce eſt encor précieuſe ;
Ses lois & ſes travaux ſont par nous abhorrés.
On mépriſe en Cydon ce que vous adorez,
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'impoſture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ſes abus ; & les nôtres ſont grands :
Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,

Ami de l'équité, dont les lois ſalutaires
Aboliront bientôt tant de lois ſanguinaires.
Prends confiance en lui, ſois ſûr de ſes bienfaits :
Je jure par les dieux....

DATAME.

Ne jure point ; promets....
Promets-nous que ton roi ſera juſte & ſincère ;
Qu'il rendra dès ce jour Aſtérie à ſon père....
De ſes autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre & rien à ſouhaiter.
La nature pour nous fut aſſez bienfeſante :
Aux creux de nos vallons ſa main toute-puiſſante
A prodigué ſes biens pour prix de nos travaux.
Nous poſſédons les airs, & la terre & les eaux :
Que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat faſtueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la guerre ſont nos arts ;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis, méritez-vous de l'être ?

DICTIME.

Oui, Teucer en eſt digne ; oui peut-être aujourd'hui
En le connaiſſant mieux vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous !

DICTIME.

Vous-même. Il eſt temps que nos haines finiſſent,
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'uniſſent :
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puiſſe de mon roi bleſſer la dignité ;

(à ſa ſuite.)

Mais il l'estimera. Vous; allez : qu'on prépare
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare;
Qu'on traite avec respect ces guerriers généreux.

(ils sortent.)

Puissent tous les Crétois penser un jour comme eux !
Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage !
Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage.
Qu'ils soient nos alliés & non pas nos sujets;
Leur mâle liberté peut servir nos projets.
J'aime mieux leur audace & leur candeur hautaine
Que les lois de la Crète, & tous les arts d'Athène.

SCENE II.

TEUCER, DICTIME, Gardes.

TEUCER.

IL faut prendre un parti; ma triste nation
N'écoute que la voix de la sédition.
Ce Sénat orgueilleux contre moi se déclare. (b)
On affecte ce zèle implacable & barbare
Que toujours les méchans feignent de posséder,
A qui souvent les rois sont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux la funeste industrie
Crier de tous côtés religion, patrie !
Tous prêts à m'accuser d'avoir trahi l'Etat,
Si je m'oppose encore à cet assassinat.
Le nuage grossit; & je vois la tempête
Qui sans doute à la fin tombera sur ma tête.

DICTIME.

J'oserais proposer, dans ces extrémités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés,
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourrions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent subir,
Mais amis généreux, ils pourraient nous servir.
Il en est un surtout, dont l'ame noble & fière
Connaît l'humanité dans son audace altière :
Il a pris sur les siens, égaux par la valeur,
Ce secret ascendant que se donne un grand cœur :
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à sa vertu, quoique dure & sauvage.
Si de pareils soldats pouvaient marcher sous vous,
On verrait tous ces grands si puissans, si jaloux
De votre autorité qu'ils osent méconnaître,
Porter le joug paisible, & chérir un bon maître.
Nous voulions asservir des peuples généreux ;
Fesons mieux, gagnons-les ; c'est-là régner sur eux.

TEUCER.

Je le sais. Ce projet peut sans doute être utile ;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
A ce remède affreux faut-il m'abandonner ?
Faut-il perdre l'Etat pour le mieux gouverner ?
Je veux sauver les jours d'une jeune barbare.
Du sang des citoyens serai-je moins avare ?
Il le faut avouer : je suis bien malheureux !
N'ai-je donc des sujets que pour m'armer contr'eux ?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illustre naufrage ?

Ah !

Ah ! je ne ſuis pas roi, ſi je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc, contre les lois la vertu ne peut rien !
Le préjugé fait tout ! Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi déteſtable !
Il domine au ſénat ! On ne veut déſormais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix !

TEUCER.

Quel que ſoit ſon pouvoir, & l'orgueil qui l'anime,
Va, le cruel du moins n'aura point ſa victime ;
Va, dans ces mêmes lieux profanés ſi long-temps,
J'arracherai leur proie à ces monſtres ſanglans.

DICTIME.

Puiſſiez-vous accomplir cette ſainte entrepriſe !

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favoriſe.
Et lorſque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats ſacrés,
(Car il faut les détruire, & j'en aurai la gloire.)
Mon nom reſpecté d'eux vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, & c'eſt un triſte ſort.
Qui n'eſt de ſes bienfaits payé qu'après la mort,
Obtînt-il des autels, eſt encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre ;
Mais il faut bien me rendre à l'aſcendant vainqueur
Qui parle en ſa défenſe, & domine en mon cœur.
Gardes, qu'en ma préſence à l'inſtant on conduiſe
Cette Cydonienne entre nos mains remiſe.

(les Gardes ſortent.)

Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On ose l'arracher du fond de cette tour,
Et la rendre au cruel armé pour son supplice,
Qui presse au nom des dieux ce sanglant sacrifice.
Demeure : la voici. Sa jeunesse, ses traits
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, ASTERIE, Gardes.

ASTERIE.

Que prétend-on de moi? quelle rigueur nouvelle,
Après votre promesse, à la mort me rappelle?
Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés?
O Roi! vous m'avez plainte, & vous m'abandonnez!

TEUCER.

Non : je veille sur vous, & le ciel me seconde.

ASTERIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour.
Vous reverrez en paix votre premier séjour.
Malheureuse étrangère & respectable fille,
Que la guerre arracha du sein de sa famille,
Souvenez-vous de moi, loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir.... Oubliez nos autels....
Une escorte fidelle aura soin de vous suivre.
Vivez.... Qui mieux que vous a mérité de vivre?

ASTERIE.

Ah! Seigneur! ah mon roi! je tombe à vos genoux:
Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous.
Image des vrais dieux, qu'ici l'on déshonore,
Recevez mon encens: en vous je les adore.
Vous ſeul, vous m'arrachez aux monſtres infernaux,
Qui me parlant en dieux n'étaient que mes bourreaux.
Malgré ma juſte horreur de ſervir ſous un maître,
Eſclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je ſuis attendri....
Eſt-il vrai qu'Azémon, ce père ſi chéri,
Qui près de ſon tombeau vous regrette & vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quitté ſa demeure?

ASTERIE.

On le dit. J'ignorais, au fond de ma priſon,
Ce qui s'eſt pu paſſer dans ma triſte maiſon.

TEUCER.

Savez-vous que Datame, envoyé par un père,
Venait nous propoſer un traité ſalutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés?

ASTERIE.

Datame? lui, Seigneur! que vous me confondez!
Il ſerait dans les mains du Sénat de la Crète?
Parmi mes aſſaſſins?

TEUCER.

Dans votre ame inquiète (c)
J'ai porté, je le vois, de trop ſenſibles coups.
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux?
Vous ſerait-il promis? eſt-ce un parent, un frère?
Parlez: ſon amitié m'en deviendra plus chère.

Plus on vous opprima, plus je veux vous ſervir.

ASTERIE.

De quelle ombre de joie, hélas! puis-je jouir?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice!
Quels dieux en ma faveur ont parlé?

TEUCER.

La juſtice.

ASTERIE.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi
Seigneur; Datame m'aime, & Datame a ma foi.
Nos ſermens ſont communs, (*d*) & ce nœud vénérable
Eſt plus ſacré pour nous & plus inviolable
Que tout cet appareil formé dans vos Etats
Pour aſſervir des cœurs qui ne ſe donnent pas.
Le mien n'eſt plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureuſe en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches ſoldats, qui dans les champs de Mars
N'oſeraient ſur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi, loin de lui, des enfans ſans défenſe,
Et devant vos autels ont traîné l'innocence:
Ce ſont-là les lauriers dont ils ſe ſont couverts.
Un prêtre veut mon ſang, & j'étais dans ſes fers.

TEUCER.

Ses fers!... ils ſont briſés, n'en ſoyez point en doute;
C'eſt pour lui qu'ils ſont faits. Et ſi le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel
Où ſa main veut ſur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas ſes dieux vous ont ſauvée;
Il vous ſuivra bientôt: Rentrez. Que cette tour,
De la captivité juſqu'ici le ſéjour,

Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce ſera peu d'aſſurer votre vie ;
J'abolirai nos lois, ou j'y perdrai le jour.

ASTERIE.

Ah! que vous méritez, Seigneur, une autre cour,
Des ſujets plus humains, un culte moins barbare !

TEUCER.

Allez : avec regret de vous je me ſépare ;
Mais de tant d'attentats, de tant de cruauté
Je dois venger mes dieux, vous & l'humanité.

ASTERIE.

Je vous crois ; & de vous je ne puis moins attendre.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME, MERIONE.

MERIONE.

SEIGNEUR, ſans paſſion pourrez-vous bien m'entendre ?

TEUCER.

Parlez.

MERIONE.

Les factions ne me gouvernent pas ;
Et vous ſavez aſſez que dans nos grands débats,
Je ne me ſuis montré le fauteur ni l'eſclave
Des ſanglans préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui ſéduit ſa faibleſſe, & nourrit ſa fureur.
Vous penſez arrêter d'une main courageuſe
Un torrent débordé dans ſa courſe orageuſe :

Il vous entraînera ; je vous en averti.
Pharès a pour ſa cauſe un violent parti ;
Et d'autant plus puiſſant contre le diadème
Qu'il croit ſervir le ciel, & vous venger vous-même.
» Quoi ! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer
» A ſon père arrachée, expira ſous le fer ;
» Et du ſang le plus vil indignement avare,
» Teucer dénaturé reſpecte une barbare !...
» Lui ſeul eſt inhumain : ſeul, à la cruauté
» Dans ſon cœur inſenſible il joint l'impiété.
» Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne :
» L'encenſoir du pontife offenſe ſa couronne.
» Il outrage à la fois la nature & le ciel,
» Et contre tout l'empire il ſe rend criminel... »
Il dit ; & vous jugez ſi ces accens terribles
Retentiront long-temps ſur ces ames flexibles,
Dont il peut exciter ou calmer les tranſports,
Et dont ſon bras puiſſant gouverne les reſſorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, & qu'il ſut vous ſéduire.
M'apportez-vous ſon ordre, & penſez-vous m'inſtruire ?

MERIONE.

Je vous donne un conſeil.

TEUCER.

Je n'en ai pas beſoin.

MERIONE.

Il vous ſerait utile.

TEUCER.

Epargnez-vous ce ſoin.
Je ſais prendre ſans vous conſeil de ma juſtice.

MERIONE.

Elle peut ſous vos pas creuſer un précipice.

Tout noble dans notre île a le droit respecté (10)
De s'oppoſer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit !

MERIONE.

Notre pouvoir balance ainſi le vôtre ;
Chacun de nos égaux eſt un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le ſais ; tout noble eſt tyran tour à tour.

MERIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour ?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public eſclavage.

MERIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un ſuffrage.

TEUCER.

La diſcorde éternelle eſt la loi des Crétois.

MERIONE.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès-lors. Enfin, je la déteſte ;
Soyez ſûr qu'à l'Etat elle ſera funeſte.

MERIONE.

Au moins, juſqu'à ce jour elle en fut le ſoutien ;
Mais vous parlez en prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen ;
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige :
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MERIONE.

Vous pourriez haſarder, dans ces diſſentions,
De véritables droits pour des prétentions . . . . .

Consultez mieux l'esprit de notre république.

TEUCER.

Elle a trop consulté la licence anarchique.

MERIONE.

Seigneur, entr'elle & vous marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival,
Je vous parle en son nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, & pour l'honneur du trône.

MERIONE.

Nos lois...

TEUCER.

Laissez vos lois; elles me font horreur:
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MERIONE.

Proposez une loi plus humaine & plus sainte;
Mais ne l'imposez pas. Seigneur, point de contrainte.
Vous révoltez les cœurs; il faut persuader.
La prudence & le temps pourront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, & le brave me suive.
Il est temps que je règne, & non pas que je vive.

MERIONE.

Régnez; mais redoutez les peuples & les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Etre impunément juste, & vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, respectez votre maître...
Et nous allons, Dictime, assembler nos amis,
S'il en reste à des rois insultés & trahis.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

PENSENT-ILS m'éblouir par la pompe royale,
Par ce faste imposant que la richesse étale?
Croit-on nous amollir? ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
Ce fameux labyrinthe, où la Grèce raconte
Que Minos autrefois ensevelit sa honte,
N'est qu'un repaire obscur, un spectacle d'horreur.
Ce temple où Jupiter avec tant de splendeur
Est descendu, dit-on, du haut de l'empirée,
(11) N'est qu'un lieu de carnage à sa première entrée;
Et les fronts de béliers égorgés & sanglans
Sont de ces murs sacrés les honteux ornemens.
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure
N'ont point purifié son infecte demeure.
Que tous ces monumens si vantés, si chéris,
Quand on les voit de près, inspirent de mépris!

UN CYDONIEN.

Cher Datame, est-il vrai qu'en ces pourpris funestes
On n'offre que du sang aux puissances célestes?
Est-il vrai que ces Grecs, en tous lieux renommés,
Ont immolé des Grecs aux dieux qu'ils ont formés?

La nature à ce point ferait-elle égarée !

DATAME.

A des flots d'impofteurs on dit qu'elle eft livrée,
Qu'elle n'eft plus la même, & qu'elle a corrompu
Ce doux préfent des dieux, l'inftinct de la vertu.
C'eft en nous qu'il réfide; il foutient nos courages.
Nous n'avons point de temple en nos déferts fauvages;
Mais nous fervons le ciel & ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels & des affaffinats.
Puiffions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Aftérie & partir avec elle! (*e*)

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié feule au glaive dérobés,
Efclave pour efclave; & quittons la contrée
Où notre pauvreté, qui dut être honorée,
N'eft aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils defcendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient, regagnons nos afiles,
Fuyons leurs dieux, leurs mœurs & leurs bruyantes villes.
Ils font cruels & vains, polis & fans pitié.
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah! furtout de leurs mains reprenons Aftérie.
Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui fon plus bel ornement?
Son père eft attendu de moment en moment;
En vain je la demande aux peuples de la Crète,
Aucun n'a fatisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
Par des pleurs qu'il cachait un feul m'a répondu.

Que veulent, cher ami, ce ſilence & ces larmes?
Je voulais à Teucer apporter mes alarmes;
Mais on m'a fait ſentir que grâces à leurs lois
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.
Nous ſommes leurs égaux dans les champs de Bellone.
Qui peut donc avoir mis entre nous & leur trône
Cet immenſe intervalle, & ravir aux mortels
Leur dignité première & leurs droits naturels?
Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Aſtérie à ſon époux livrée,
On payait ſa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas,
Mais des moiſſons, des fruits, des tréſors véritables
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs; Aſtérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir ſans elle & venir la reprendre
Dans des ruiſſeaux de ſang, & des monceaux de cendre?

SCENE II.

Les Perſonnages précédens, UN CYDONIEN *arrivant.*

LE CYDONIEN.

AH! ſavez-vous le crime?....

DATAME.

O Ciel! que me dis-tu!
Quel déſeſpoir eſt peint ſur ton front abattu?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Aſtérie....

DATAME.

Hé bien ?....

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme temple eſt prêt pour ſon ſupplice.

DATAME.

Pour Aſtérie !

LE CYDONIEN.

Apprends que dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet affreux ſéjour,
De je ne ſais quels grands la horde forcenée
Aux bûchers dévorans l'a déjà condamnée :
Ils appaiſent ainſi Jupiter offenſé.

DATAME.

Elle eſt morte !....

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt eſt prononcé ;
On doit l'exécuter dans ce temple barbare :
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare.
Sous un couteau perfide, & qu'ils ont conſacré,
Son ſang offert aux dieux va couler à leur gré ;
Et dans un ordre auguſte ils livrent à la flamme
Ces reſtes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(*il tombe entre les bras d'un Cydonien.*)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

UN CYDONIEN.

Il en eſt encore un bien cruel à nos cœurs,

Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuiſſance
D'aſſouvir ſur eux tous notre juſte vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux ſacrés,
De noyer dans leur ſang ces monſtres révérés.

DATAME, *revenant à lui.*

Qui ! moi ! je ne pourrais, ô ma chère Aſtérie,
Mourir ſur les bourreaux qui t'arrachent la vie ! ...
Je le pourrai, ſans doute... O mes braves amis,
Montrez ces ſentimens que vous m'avez promis.
Périſſez avec moi. Marchons.

(*on entend une voix d'une des tours.*)

Datame ! arrête !

DATAME.

Ciel ! .... d'où part cette voix ! quels dieux ont ſur ma tête
Fait retentir au loin les ſons de ces accens ?
Eſt-ce une illuſion qui vient troubler mes ſens ?

la même voix.

Datame ! ...

DATAME.

C'eſt la voix d'Aſtérie elle-même !
Ciel qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu ſuprême !
Ombre chère & terrible à mon cœur déſolé,
Eſt-ce du ſein des morts qu'Aſtérie a parlé ?

UN CYDONIEN.

Je me trompe ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible & mourante à ſon amant s'explique.

DATAME.

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là ſa tombe ? eſt-ce là ſa priſon ?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une & l'autre ?

LE CYDONIEN.

Quelle horrible ſurpriſe eſt égale à la nôtre !

DATAME.

Des prisons ! est-ce ainsi que ces adroits tyrans
Ont bâti pour régner les tombeaux des vivans !

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes & de machines !
Ne pourrons-nous marcher sur leurs vastes ruines !

DATAME *avance vers la tour.*

Quel nouveau bruit s'entend ? Astérie ! ah grands Dieux !
C'est elle, je la vois, elle marche en ces lieux...
Mes amis, elle marche à l'affreux sacrifice ;
Et voilà les soldats armés pour son supplice.
Elle en est entourée.

(*on voit dans l'enfoncement Astérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.*)

Allons, c'est à ses pieds
Qu'il faut en la vengeant mourir sacrifiés.

SCENE III.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

OU pensez-vous aller, & qu'est-ce que vous faites ?
Quel transport vous égare, aveugles que vous êtes ?
Dans leur course rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah ! que de cet esclave ils suivent donc les pas,
Qu'ils s'écartent surtout de ces autels horribles
Dressés par la vengeance, à des dieux inflexibles ;
Qu'ils sortent de la Crète. Ils n'ont vu parmi nous
Que de justes sujets d'un éternel courroux.

Ils nous déteſteront; mais ils rendront juſtice
A la main qui dérobe Aſtérie au ſupplice.
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux déſerts....
Mais de quels cris ſoudains retentiſſent les airs !
Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes.
Que ce jour eſt funeſte & fait pour les alarmes !
Ah! nos mœurs & nos lois, & nos rites affreux
Ne pouvaient nous donner que des jours malheureux!
Revolons vers le roi.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

DEMEURE, cher Dictime.
Demeure. Il n'eſt plus temps de ſauver la victime.
Tous mes ſoins ſont trahis; ma raiſon, ma bonté
Ont en vain combattu contre la cruauté.
En vain bravant des lois la triſte barbarie,
Au ſein de ſes foyers je rendais Aſtérie;
L'humanité plaintive, implorant mes ſecours,
Du fer déjà levé défendait ſes beaux jours;
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tyrans leur innocente proie:
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment? quels attentats?

TEUCER.

Ah! les ſauvages mœurs ne s'adouciſſent pas,
Datame...

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence ?

TEUCER.

Il paiera de ſa tête une telle inſolence.
Lui, s'attaquer à moi, tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour ſa ſureté ;
Lorſque déjà ma garde à mon ordre attentive
Allait loin de ce temple enlever la captive !
Suivi de tous les ſiens il fond ſur mes ſoldats.
Quel eſt donc ce complot que je ne connais pas ?
Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence ?
Etait-ce là le prix qu'on dut à ma clémence ?
J'y cours ; le téméraire, en ſa fougue emporté,
Oſe lever ſur moi ſon bras enſanglanté.
Je le preſſe, il ſuccombe, il eſt pris avec elle.
Ils périront ; voilà tout le fruit de mon zèle.
Je feſais deux ingrats. Il eſt trop dangereux
De vouloir quelquefois ſauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun reſpect ne touche,
Et dont je dois ſurtout à jamais me venger.
Où ma compaſſion m'allait-elle engager !
Je trahiſſais mon ſang, je riſquais ma couronne ;
Et pour qui ?

DICTIME.

Je me rends, & je les abandonne.
Si leur faute eſt commune, ils doivent l'expier.
S'ils ſont tous deux ingrats, il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'eſt pas ſans regret ; mais la raiſon l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majeſté du trône,

Ces

Ces parvis tous ſanglans, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Aſtérie en ſecret la grâce, la jeuneſſe,
Peut-être malgré moi me touche & m'intéreſſe :
Mais je ne dois penſer qu'à ſervir mon pays.
Ces ſauvages humains ſont mes vrais ennemis.
Oui, je réprouve encore une loi trop ſévère ;
Mais il eſt des mortels dont le dur caractère,
Inſenſible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toujours levé ſur eux.
D'ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare & pour une étrangère ? (f)
Ils ont voulu périr : c'en eſt fait ; mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne ſoient pas les témoins !

SCENE V.

TEUCER, DICTIME, UN HERAUT.

TEUCER.

QUE ſont-ils devenus ?

LE HERAUT.

Leur fureur inouïe
D'un trépas mérité ſera bientôt ſuivie ;
Tout le peuple à grands cris preſſe leur châtiment ;
Le Sénat indigné s'aſſemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure ſainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainſi l'on va conduire Aſtérie au trépas.

LE HERAUT.

Rien ne peut la ſauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras :
Ma pitié me trompait ſur cette infortunée.
Ils ont fait malgré moi leur noire deſtinée.
L'arrêt eſt-il porté ?

LE HERAUT.

Seigneur, on doit d'abord
Livrer ſur nos autels Aſtérie à la mort :
Bientôt tout ſera prêt pour ce grand ſacrifice.
On réſerve Datame aux horreurs du ſupplice.
On ne veut point ſans vous juger ſon attentat :
Et la ſeule Aſtérie occupe le Sénat.

TEUCER.

C'eſt Datame en effet, c'eſt lui ſeul qui l'immole.
Mes efforts étaient vains, & ma bonté frivole.
Revolons aux combats ; c'eſt mon premier devoir :
C'eſt là qu'eſt ma grandeur, c'eſt là qu'eſt mon pouvoir :
Mon autorité faible eſt ici déſarmée :
J'ai ma voix au Sénat, mais je règne à l'armée.

LE HERAUT.

Le père d'Aſtérie, accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs arrive à pas peſans,
Se ſoutenant à peine & d'une voix tremblante,
Dit qu'il apporte ici pour ſa fille innocente
Une juſte rançon dont il peut ſe flatter
Que votre cœur humain pourra ſe contenter.

TEUCER.

Quelle fimplicité dans ces mortels agreftes !
Ce vieillard a choifi des momens bien funeftes.
De quel trompeur efpoir fon cœur s'eft-il flatté?
Je ne le verrai point. Il n'eft plus de traité.

LE HERAUT.

Il a, fi je l'en crois, des préfens à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père !
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à fes yeux
Du fang qu'on va verfer le fpectacle odieux.

LE HERAUT.

Il infifte ; il nous dit qu'au bout de fa carrière
Ses yeux fe fermeraient fans peine à la lumière
S'il pouvait à vos pieds fe jeter un moment.
Il demandait Datame avec empreffement.

TEUCER.

Malheureux !

DICTIME.

Accordons, Seigneur, à fa vieilleffe
Ce vain foulagement qu'exige fa faibleffe.

TEUCER.

Ah ! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon époufe & ma fille expirer dans mes bras,
Les confolations dans ce moment terrible
Ne defcendirent point dans mon ame fenfible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes fujets,
Et de civilifer l'agrefte Cydonie.
Du ciel qui conduit tout la fageffe infinie

Réserve, je le vois, pour de plus heureux temps
Le jour trop différé de ces grands changemens.
Le monde avec lenteur marche vers la sagesse, (12)
Et la nuit des erreurs est encor sur la Grèce. (*g*)
Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés;
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez!
Rien ne peut captiver votre main bienfesante;
Vous n'avez qu'à parler, & la terre est contente.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieillard AZEMON, *accompagné d'un esclave qui lui donne la main.*

AZEMON.

Quoi ! nul ne vient à moi dans ces lieux solitaires !
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères,
Ces portiques fameux où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout temps à leurs heureux Crétois,
Et daignaient rassurer l'étranger en alarmes,
Ne laissent voir au loin que des soldats en armes.
Un silence profond règne sur ces remparts.
Je laisse errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait dans cette cour sanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible & lente,
Datame devant moi ne s'est point présenté.
On n'offre aucun asile à ma caducité.
Il n'en est pas ainsi dans notre Cydonie;
Mais l'hospitalité loin des cours est bannie.
O mes concitoyens simples & généreux,
Dont le cœur est sensible autant que valeureux,
Que pourrez-vous penser quand vous saurez l'outrage
Dont la fierté Crétoise a pu flétrir mon âge !
Ah ! si le roi savait ce qui m'amène ici,
Qu'il se repentirait de me traiter ainsi !
Une route pénible & la triste vieillesse
De mes sens fatigués accable la faiblesse. (*il s'assied.*)
Goûtons sous ces cyprès un moment de repos :
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCENE II.

AZEMON *sur le devant*, TEUCER *dans le fond*, *précédé du héraut.*

AZEMON *au héraut.*

Irai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître,
Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître?

LE HERAUT.

Etranger malheureux, je t'annonce mon roi;
Il vient avec bonté : parle, raſſure-toi.

AZEMON.

Va, puiſqu'à ma prière il daigne condeſcendre,
Qu'il rende grâce aux dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Hé bien, que prétends-tu, vieillard infortuné?
Quel démon deſtructeur à ta perte obſtiné
Te force à déſerter ton pays, ta famille
Pour être ici témoin du malheur de ta fille?

AZEMON *s'étant levé.*

Si ton cœur eſt humain, ſi tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'eſt point à plaindre; & grâces à mon zèle,
Un heureux avenir ſe déploîra pour elle.
Je viens la racheter.

TEUCER.

Apprends que déſormais
Il n'eſt plus de rançon, plus d'eſpoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible : une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZEMON.

Va, crains que je ne parte.

TEUCER.

Ainsi donc de son sort
Tu seras le témoin, tes yeux verront sa mort !

AZEMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'instruire
Du dessein qui m'amène & qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a causé le trépas,
Loin de l'affreux bûcher précipite tes pas,
Retourne, malheureux, retourne en ta patrie,
Achève en gémissant les restes de ta vie.
La mienne est plus cruelle; & tout roi que je suis,
Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis
Ton peuple a massacré ma fille avec sa mère.
Tu ressens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu dut apprendre à souffrir;
On voit mourir les siens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton pays Astérie est perdue :
Sa mort par mes bontés fut en vain suspendue.
La guerre recommence; & rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de sang déjà prêts à courir.

AZEMON.

Je pleurerais sur toi plus que sur ma patrie,
Si tu laissais trancher les beaux jours d'Astérie.
Elle vivra, crois-mois, j'ai dès gages certains
Qui toucheraient les cœurs de tous ses assassins.

TEUCER.

Ah ! père infortuné, quelle erreur te transporte !

AZEMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,

Sois sûr que ces trésors à tes yeux présentés
Ne mériteront pas d'en être rebutés;
Ceux qu'Achille reçut du souverain de Troye
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoie.

TEUCER.

Cesse de t'abuser, remporte tes présens.
Puissent les dieux plus doux consoler tes vieux ans!
Mon père, à tes foyers j'aurai soin qu'on te guide.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, AZEMON, LE HERAUT, Gardes.

DICTIME.

AH! quittez les parvis de ce temple homicide,
Seigneur, du sacrifice on fait tous les apprêts;
Ce spectacle est horrible, & la mort est trop près.
Le seul aspect des rois, ailleurs si favorable,
Porte par-tout la vie, & fait grâce au coupable:
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort;
D'un barbare étranger on va trancher le sort.
Mais vous savez quel sang d'abord on sacrifie,
Quel zèle a préparé cet holocauste impie.
Comme on est aveuglé! mes raisons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi suspendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle
L'attend comme une fête auguste & solemnelle,
L'autel de Jupiter est orné de festons;
On y porte à l'envi son encens & ses dons.

Vous entendrez bientôt la fatale trompette :
A ce lugubre son qui trois fois se répète,
Sous le fer consacré la victime à genoux.....
Pour la dernière fois, Seigneur, retirons-nous,
Ne souillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas ! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, surtout, qu'on ait soin de ses malheureux jours,
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il est père ; & je plains ce sacré caractère.

AZEMON.

Je te plains encor plus..... & cependant j'espère.

TEUCER.

Fuis, malheureux, te dis-je.

AZEMON *l'arrêtant.*

Avant de me quitter
Ecoute encore un mot. Tu vas donc présenter
D'Astérie à tes dieux les entrailles fumantes ?
De tes prêtres Crétois les mains toutes sanglantes
Vont chercher l'avenir dans son sein déchiré ?
Et tu permets ce crime ?

TEUCER.

Il m'a désespéré :
Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre,
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas ! je prenais soin de ses jours innocens,
Je rendais Astérie à ses tristes parens.
Je sens quelle est ta perte & ta douleur amère....
C'en est fait.

AZEMON.

Tu voulais la remettre à son père ?

Va, tu la lui rendras.

(*Deux Cydoniens apportent une caſſette couverte de lames d'or. Azemon continue.*)

Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

TEUCER.

Que vois-je !

AZEMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures.
Ils t'ont appartenu.... Tu gémis & tu pleures....
Ils ſont pour Aſtérie, il faut les conſerver.
Tremble, malheureux roi, tremble de t'en priver.
Aſtérie eſt le prix qu'il eſt temps que j'obtienne.
Elle n'eſt point ma fille.... apprends qu'elle eſt la tienne.

TEUCER.

O Ciel !

DICTIME.

O Providence !

AZEMON.

Oui, reçois de ma main
Ces gages, ces écrits témoins de ſon deſtin,

(*il tire de la caſſette un écrit qu'il donne à Teucer, qui l'examine en tremblant.*)

Ce Pyrope éclatant qui brilla ſur ſa mère,
Quand le ſort des combats, à nous deux ſi contraire,
T'enleva ton épouſe & qu'il la fit périr:
Voilà cette rançon que je venais t'offrir.
Je te l'avais bien dit, elle eſt plus précieuſe
Que tous les vains tréſors de ta cour ſomptueuſe.

TEUCER *s'écriant.*

Ma fille !

DICTIME.

Justes Dieux !

TEUCER, *embrassant Azémon.*

Ah, mon libérateur !
Mon père ! mon ami ! mon seul consolateur !

AZEMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient sauvée;
Comme un gage de paix je l'avais élevée :
Je l'ai vu croître en grâce, en beautés, en vertus;
Je te la rends. Les dieux ne la demandent plus.

TEUCER *à Dictime.*

Ma fille !... Allons, suis-moi.

DICTIME.

Quels momens !

TEUCER.

Ah ! peut-être
On l'entraîne à l'autel ! & déjà le grand-prêtre....
Gardes qui me suivez, secondez votre roi....

(*on entend la trompette.*)

Ouvrez-vous, temple horrible ! (*) ah ! qu'est-ce que je vois !
Ma fille !

PHARES.

Qu'elle meure !

TEUCER.

Arrête ! qu'elle vive !

AZEMON.

Astérie !

PHARES *à Teucer.*

Oses-tu délivrer ma captive !

(*) Il enfonce la porte ; le temple s'ouvre. On voit *Pharès* entouré de sacrificateurs. *Astérie* est à genoux aux pieds de l'autel : elle se retourne vers *Pharès* en étendant la main, & en le regardant avec horreur ; & *Pharès*, le glaive à la main, est prêt à frapper.

TEUCER.

Misérable ! oses-tu lever ce bras cruel !...
Dieux bénissez les mains qui brisent votre autel.
C'était l'autel du crime.

(*il renverse l'autel & tout l'appareil du sacrifice.*)

PHARES.

Ah ! ton audace impie,
Sacrilége tyran, sera bientôt punie.

ASTERIE *à Teucer.*

Sauveur de l'innocence, auguste protecteur,
Est-ce vous dont le bras équitable & vengeur
De mes jours malheureux a renoué la trame!
Ah ! si vous les sauvez, sauvez ceux de Datame;
Etendez jusqu'à lui vos secours bienfesans.
Je ne suis qu'une esclave.

DICTIME.

O bienheureux momens !

TEUCER.

Vous esclave! ô mon sang ! sang des rois! fille chère!
Ma fille ! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTERIE.

Qui? moi !

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands,
Goûte un destin nouveau dans mes embrassemens;
Image de ta mère à mes vieux ans rendue,
Joins ton ame étonnée à mon ame éperdue.

ASTERIE.

O mon Roi !

TEUCER.

Dis mon père.... il n'est point d'autre nom.

ASTERIE.

Hélas! est-il bien vrai, généreux Azemon?

AZEMON.

J'en atteſte les dieux.

TEUCER.

Tout eſt connu.

ASTERIE.

Mon père !

TEUCER *à ſes gardes.*

Qu'on délivre Datame en ce moment proſpère.....
Vous, écoutez.

ASTERIE.

O Ciel ! ô deſtins inouïs !
Oui, ſi je ſuis à vous, Datame eſt votre fils.
Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déjà la faction cruelle
Dans le fond de ce temple environner Pharès :
Déjà de la vengeance ils font tous les apprêts;
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont le fer dans les mains inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui;
Tout votre ami qu'il eſt, il paraît leur appui.
Eſt-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye ?
Quelle fureur aveugle à mes yeux ſe déploie ?
L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
Des poiſons de ſon ame allumé les ardeurs ?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous accuſer de fraude, d'impoſture.
Datame en ſa puiſſance, & de ſes fers chargé,
A reçu ſon arrêt, & doit être égorgé.

ASTERIE.

Datame ! ah ! prévenez le plus grand de ſes crimes.

TEUCER.

Va, ni lui ni ſes dieux n'auront plus de victimes ;

Va, l'on ne verra plus de pareils attentats. (*h*)

DICTIME.

Tranquille, il frapperait votre fille en vos bras;
Et le peuple à genoux, témoin de son supplice,
Des dieux dans son trépas bénirait la justice.

TEUCER.

Quand il saura quel sang sa main voulut verser,
Le barbare, crois-moi, n'osera m'offenser.
Quoi que Datame ait fait, je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère :
Je ferai respecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas dans ces émotions
Que l'orgueil de Pharès s'abaisse à vous complaire :
Il atteste les lois, mais il prétend les faire

TEUCER.

Il y va de sa vie ; & j'aurais de ma main
Dans ce temple, à l'hôtel immolé l'inhumain,
Si le respect des dieux n'eût vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le sanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je sais être obéi.
S'il ne me rend Datame, il en sera puni ;
Dût sous l'autel sanglant tomber mon trône en cendre.

(*à Astérie.*)

Je cours y donner ordre, & vous pouvez m'attendre.

ASTERIE.

Seigneur!... sauvez Datame,... approuvez notre amour:
Mon sort est en tout temps de vous devoir le jour.

TEUCER *au héraut.*

Prends soin de ce vieillard qui lui servit de père
Sur les sauvages bords d'une terre étrangère ;
Veille sur elle.

AZEMON.

O Roi! ce n'eſt qu'en ton pays
Que ton cœur paternel aura des ennemis....

(*Teucer ſort avec Dictime & ſes gardes.*)

O toi, Divinité qui régis la nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on oſe nommer temple, & qu'avec tant d'horreur
Du ſang des nations on fouille en ton honneur!
C'eſt en ces lieux de mort, en ce repaire infame
Qu'on allait immoler Aſtérie & Datame!
Providence éternelle, as-tu veillé ſur eux?
Leur as-tu préparé des deſtins moins affreux?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore; (13)
Dans nos bois, dans nos champs, je te vois, je t'adore;
Ton temple eſt comme toi dans l'univers entier.
Je n'ai rien à t'offrir, rien à ſacrifier.
C'eſt toi qui donnes tout. Ciel! protége une vie
Qu'à celle de Datame, hélas, j'avais unie!

ASTERIE.

S'il nous faut périr tous, ſi tel eſt notre ſort,
Nous ſavons vous & moi comme on brave la mort:
Vous me l'avez appris; vous gouvernez mon ame;
Et je mourrai du moins entre vous & Datame.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TEUCER, AZEMON, ASTERIE, MERIONE, LE HERAUT, Suite.

TEUCER *au héraut.*

Allez; dites-leur bien que dans leur arrogance,
Trop long-temps pour faibleſſe ils ont pris ma clémence,
Que de leurs attentats mon courage eſt laſſé,
Que cet autel affreux par mes mains renverſé
Eſt mon plus digne exploit & mon plus grand trophée;
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, ſur ma triſte maiſon
Ne diſtillera plus les flots de ſon poiſon:
(*i*) Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.
(*le héraut ſort.*)

(*à Mérione.*)
Et vous qui ne ſavez ce que vous devez être,
Vous, qui toujours douteux entre Pharès & moi,
Vous êtes cru trop grand pour ſervir votre roi,
Prétendez-vous encore, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abattre ou ſoutenir mon trône?
Ce roi dont vous oſez vous montrer ſi jaloux,
Pour vaincre & pour régner n'a pas beſoin de vous:
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour, ou contre moi, tirez enfin l'épée.

Il

Il faut dans le moment, les armes à la main,
Me combattre ou marcher ſous votre ſouverain.

MERIONE.

S'il faut ſervir vos droits, ceux de vôtre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes tréſors & mon ſang;
Mais ſi vous abuſez de ce ſuprême rang
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie.
Père & monarque heureux, vous avez réſolu
D'uſurper malgré nous un empire abſolu,
De courber ſous le joug de la grandeur ſuprême
Les miniſtres des dieux, & les grands, & moi-même;
Des vils Cydoniens vous oſez vous ſervir
Pour opprimer la Crète & pour nous aſſervir:
Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
(*k*) Sachez que tout l'Etat l'emporte ſur un homme.

TEUCER.

Tout l'Etat eſt dans moi.... Fier & perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi:
Courez à vos tyrans.

MERIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'eſpère
Vous punir tous enſemble. Oui, marchez, téméraire;
Oui, combattez ſous eux; je n'en ſuis point jaloux:
Je les mépriſe aſſez pour les joindre avec vous.

(*Mérione ſort.*)

(*à Azemon.*)

Et toi, cher étranger, toi, dont l'ame héroïque
M'a forcé malgré moi d'aimer ta république,
Toi, ſans qui j'euſſe été dans ma triſte grandeur
Un exemple éclatant d'un éternel malheur;
Toi par qui je ſuis père, attends ſous ces ombrages
Ou le comble ou la fin de mes ſanglans outrages.
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(*il ſort.*)

AZEMON.

Ah! tu deviens mon roi.... Rendez-moi, juſtes Dieux,
Avec mes premiers ans la force de le ſuivre!
Que ce héros triomphe ou je ceſſe de vivre!
Datame & tous les ſiens, dans ces lieux raſſemblés,
N'y feraient-ils venus que pour être immolés!
Que devient Aſtérie?... Ah! mes douleurs nouvelles
Me font encor verſer des larmes paternelles.

SCENE II.

ASTERIE, AZEMON, Gardes.

ASTERIE.

Ciel! où porter mes pas, & quel ſera mon ſort!

AZEMON.

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille!... de ce nom mon amitié t'appelle;
Digne ſang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conſervés:
Tremble.

ASTERIE.

Qui ? moi trembler ! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainsi que vous m'aviez instruite.
Le roi, Datame & vous, vous êtes en danger,
C'est moi seule, c'est moi qui dois le partager.

AZEMON.

Ton père le défend.

ASTERIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZEMON.

Sans armes & sans force, hélas ! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir:
Va, nous ne pouvons rien.

ASTERIE, *voulant sortir.*

Ne puis-je pas mourir ?

AZEMON, *se mettant au devant d'elle.*

Tu n'en fus que trop près.

ASTERIE.

Cette mort que j'ai vue
Sans doute était horrible à mon ame abattue:
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
J'expirais en victime & tombais sans honneur.
La mort avec Datame est du moins généreuse ;
La gloire adoucira ma destinée affreuse.
Les filles de Cydon, toujours dignes de vous,
Suivent dans les combats leurs parens, leurs époux ;
Et quand la main des dieux me donne un roi pour père,
Quand je connais mon sang, faut-il qu'il dégénère ?
Les plaintes, les regrets & les pleurs sont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus ;
Et s'il en est besoin, raffermissez mon ame.
J'ai honte de pleurer sans secourir Datame. (*l*)

SCENE III.

Les Personnages précédens, DATAME.

DATAME.

IL apporte à tes pieds sa joie & sa douleur.

ASTERIE.

Que dis-tu?

AZEMON.

Quoi! mon fils?

ASTERIE.

Teucer n'est pas vainqueur!

DATAME.

Il l'est, n'en doutez pas; je suis le seul à plaindre.

ASTERIE.

Vous vivrez tous les deux. Qu'aurais-je encor à craindre?
O Ciel! ô Providence! enfin triomphe aussi
De tous ces dieux affreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combattre en ce jour mémorable
Des tyrans de l'Etat le parti redoutable,
Les archontes, Pharès, un peuple furieux
Qui trahissant son père a cru servir ses dieux.
Nous entendions leurs cris, tels que sur nos rivages
Les sifflemens des vents appellent les orages,
Et nous étions réduits au désespoir honteux
De ne pouvoir mourir en combattant contr'eux.
Teucer a pénétré dans la prison profonde,
Où cachés aux rayons du grand astre du monde,

On nous avait chargés du poids honteux des fers
Pour être avec toi-même en ſacrifice offerts,
Ainſi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs geniſſes,
Dont le ſang, diſent-ils, plaît à leurs dieux propices.
Il nous arme à l'inſtant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots dont ma main tant de fois
Moiſſonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ces Crétois une foule craintive
Fuit & laiſſe un champ libre au héros que je ſers.
La foudre eſt moins rapide en traverſant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione,
Il l'abat à ſes pieds; aux fers on l'abandonne,
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
Couraient pour le venger l'accompagnent ſoudain;
Je les vois ſous mes coups roulans dans la pouſſière.
Tout couvert de leur ſang je vole au ſanctuaire,
A cette enceinte horrible & ſi chère aux Crétois,
Où de leur Jupiter les déteſtables lois
Avaient proſcrit ta tête en holocauſte offerte,
Où des voiles de mort indignement couverte
On t'a vue à genoux, le front ceint d'un bandeau,
Prête à verſer ton ſang ſous les coups d'un bourreau:
Ce bourreau ſacrilége était Pharès lui-même;
Il conſervait encor l'autorité ſuprême
Qu'un délire ſacré lui donna ſi long-temps
Sur les ſerfs odieux de ce temple habitans.
Ils l'entouraient en foule ardens à le défendre,
Appelant Jupiter qui ne peut les entendre,
Et pouſſant juſqu'au ciel des hurlemens affreux.
Je les écarte tous, je vole au milieu d'eux;
Je l'atteins, je le perce, il tombe & je m'écrie,
Barbare, je t'immole à ma chère Aſtérie.

De ma juste vengeance & d'amour transporté,
J'ai traîné jusqu'à toi son corps ensanglanté;
Tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime;
Tandis que tous les siens étonnés de leur crime
Sont tombés en silence, & saisis de terreur,
Le front dans la poussière aux pieds de leur vainqueur.

AZEMON.

Mon fils! je meurs content.

ASTERIE.

O nouvelle patrie!
Ce jour est donc pour moi le plus beau de ma vie!
Cher amant! cher époux!

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi;
Mais ce jour de ta gloire est horrible pour moi.

ASTERIE.

Est-il quelque danger que mon amant redoute?
Non, Datame est heureux.

DATAME.

Je l'eusse été sans doute,
Lorsque dans nos forêts & parmi nos égaux
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence;
Quand ta main fut le prix de ma persévérance,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon
Pouvait avec plaisir s'honorer de mon nom.
Tu le sais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle. (*m*)

AZEMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTERIE.

Tes exploits, mon eſtime & tes nouveaux bienfaits
Seraient-ils un obſtacle au ſuccès de ta flamme ?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame ?

DATAME.

Au ſortir du combat, à ton père, à ton roi
J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible ſervice,
Mais comme un bien ſacré fondé ſur la juſtice,
Un bien qui m'appartient puiſque tu l'as promis.
Sanglant, environné de morts & d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la ſeule Aſtérie.

ASTERIE.

Hé bien, eſt-il en Crète une ame aſſez hardie
Pour t'oſer diſputer l'objet de ton amour ?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour,
Et qui ſemblent prétendre à cet honneur inſigne,
Déclarent qu'un ſoldat ne peut en être digne....
S'ils oſaient devant moi....

AZEMON.

Reſpectable ſoldat,
Aſtérie eſt ta femme, ou Teucer eſt ingrat.

ASTERIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majeſté des rois ferait déshonorée.

Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront,
Dans les champs de la Crète, on pût couvrir mon front.

ASTERIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princeſſe
Ne peut favoriſer qu'un prince de la Grèce.
Voilà leurs lois, leurs mœurs.

ASTERIE.

Elles ſont à mes yeux
Ce que la Crète entière a de plus odieux.
De ces fameuſes lois, qu'on vante avec étude,
La première en ces lieux ferait l'ingratitude?...
La loi qui m'immolait à leurs dieux en fureur
Ne fut pas plus injuſte; & n'eut pas plus d'horreur.
Je reſpecte mon père, & je me ſens peut-être
Digne du ſang des rois où j'ai puiſé mon être,
Je l'aime; il m'a deux fois ici donné le jour;
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour
Que s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'offrait l'hymenée,
Je lui préférerais Datame & mes déſerts:
Datame eſt mon ſeul bien dans ce vaſte univers.
Je foulerais aux pieds trône, ſceptre, couronne.
Datame eſt plus qu'un roi.

SCENE IV & dernière.

Les Perſonnages précédens, TEUCER, MERIONE *enchaîné*, Cydoniens, Soldats, Peuple.

TEUCER.

TON père te le donne,
Il eſt à toi. Nos lois ſe taiſent devant lui.

ASTERIE.

Ah! vous ſeul êtes juſte.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui;
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie :
Commençons tous les trois une nouvelle vie.
Qu'Azémon ſoit témoin de vos nœuds éternels,
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme:

(*on voit le temple en feu, & une partie qui tombe dans le fond du théâtre.*)

Pour mon digne héritier reconnaiſſez Datame,
Reconnaiſſez ma fille, & ſervez-nous tous trois
Sous de plus juſtes dieux, ſous de plus ſaintes lois.

(*à Aſtérie.*)

Le peuple en apprenant de qui vous êtes née,
En déteſtant la loi qui vous a condamnée,
Eperdu, conſterné, rentre dans ſon devoir,
Abandonne à ſon prince un ſuprême pouvoir.... (14)

(*à Mérione.*)

Vis, mais pour me servir, superbe Mérione :
Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale & l'envie avaient pu t'éblouir ;
Et ton seul châtiment sera de m'obéir....
Braves Cydoniens, goûtez des jours prospères :
Libres, ainsi que moi, ne soyez que mes frères :
Aimez les lois, les arts ; ils vous rendront heureux....
Honte du genre humain, sacrifices affreux,
Périsse pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conserve l'histoire !...
Nobles, soyez soumis & gardez vos honneurs....
Prêtres & Grands, & Peuple, adoucissez vos mœurs ;
Servez Dieu désormais dans un plus digne temple ;
Et que la Grèce instruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi-Dieu sur la terre, ô grand Homme ! ô grand Roi !
Règne, règne à jamais sur mon peuple & sur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle ;
Mais j'adore Astérie, & me crois digne d'elle.

Fin du cinquième & dernier acte.

NOTES

SUR

LES LOIS DE MINOS.

(1) *Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager.*

IL ne faut pas s'imaginer qu'il y eût en Grèce un seul roi despotique. La tyrannie asiatique était en horreur ; ils étaient les premiers magistrats, comme encore aujourd'hui vers le septentrion nous voyons plusieurs monarques assujettis aux lois de leur république. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Oedipe de *Sophocle*, quand *Oedipe* en colère contre *Créon* crie *Thèbes ; Créon* dit : *Thèbes, il m'est permis comme à vous de crier* Thèbes, Thèbes. Et il ajoute *qu'il serait bien fâché d'être roi ; que sa condition est beaucoup meilleure que celle d'un monarque ; qu'il est plus libre & plus heureux.* Vous verrez les mêmes sentimens dans l'Electre d'*Euripide*, dans les Suppliantes, & dans presque toutes les tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprètes des opinions & des mœurs de toute la nation.

(2) *En pleurant sur un fils par lui-même immolé.*

Le parricide consacré d'*Idoménée* en Crète n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abominables qui ont souillé autrefois presque toute la terre. Voyez les notes suivantes.

(3) *Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.*

Les poëtes & les historiens disent qu'on immola *Polixène* aux mânes d'*Achille ;* & *Homère* décrit le divin *Achille* sacrifiant de sa main douze citoyens troyens aux mânes de *Patrocle*. C'est à peu près l'histoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique septentrionale. Il paraît, par tout ce qu'on nous raconte des anciens temps de la Grèce, que ses habitans n'étaient que des sauvages superstitieux & sanguinaires, chez lesquels il y eut quelques *Bardes* qui chantèrent des dieux ridicules & des guerriers très-grossiers vivans de rapine ; mais ces *Bardes* étalèrent des images frappantes & sublimes, qui subjuguent toujours l'imagination.

(4) *Elle est encor barbare.*

Il faut bien que les peuples d'Occident, à commencer par les Grecs, fussent des barbares du temps de la guerre de Troye. *Euripide*, dans un

fragment qui nous eſt reſté de la tragédie des Crétois, dit que dans leur île les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de *Bacchus*. On ſait d'ailleurs que dans pluſieurs de ces antiques orgies *Bacchus* était ſurnommé *mangeur de chair crue*.

Mais ce n'était pas ſeulement dans l'uſage de cette nourriture que conſiſtait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poëmes d'*Homère* pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'eſt d'abord un grand roi qui refuſe avec outrage de rendre à un prêtre ſa fille dont ce prêtre apportait la rançon ; c'eſt *Achille* qui traite ce roi de lâche & de chien. *Diomède* bleſſe *Vénus* & *Mars* qui revenaient d'Ethiopie où ils avaient ſoupé avec tous les dieux. *Jupiter* qui a déjà pendu ſa femme une fois, la menace de la pendre encore. *Agamemnon* dit aux Grecs aſſemblés que *Jupiter machine contre lui la plus noire des perfidies*. Si les dieux ſont perfides, que doivent être les hommes !

Et que dirons-nous de la générofité d'*Achille* envers *Hector*? *Achille* invulnérable, à qui les dieux ont fait une armure défenſive très-inutile ; *Achille* ſecondé par *Minerve*, dont *Platon* fit depuis le *Logos* divin, le verbe ; *Achille* qui ne tue *Hector* que parce que la Sageſſe, fille de *Jupiter*, le *Logos*, a trompé ce héros par le plus infame menſonge, & par le plus abominable preſtige. *Achille* enfin ayant tué ſi aiſément pour tout exploit le pieux *Hector*, ce prince mourant prie ſon vainqueur de rendre ſon corps ſanglant à ſes parens : *Achille* lui répond, *je voudrais te hacher par morceaux, & te manger tout cru*. Cela pourrait juſtifier les prêtres crétois, s'ils n'étaient pas faits pour ſervir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là ; il perce les talons d'*Hector*, y paſſe une lanière, & le traîne ainſi par les pieds dans la campagne. *Homère* ne dormait pas quand il chantait ces exploits de cannibales ; il avait la fiévre chaude, & les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on eſt convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs abſurdes furent célébrées dans une langue harmonieuſe, qui devint la langue univerſelle.

(5) *Ces durs Cydoniens.*

La petite province de Cydon eſt au nord de l'île de Crète. Elle défendit long-temps ſa liberté, & fut enfin aſſujettie par les Crétois, qui le furent enſuite à leur tour par les Romains, par les empereurs grecs, par les Sarrazins, par les croiſés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le ſeront-ils ?

(6) *Le temple de Gortine.*

La ville de Gortine était la capitale de la Crète, où l'on avait élevé le fameux temple de *Jupiter*.

(7) *De ſept ans en ſept ans.*

Le but de cette tragédie eſt de prouver qu'il faut abolir une loi quand elle eſt injuſte.

L'hiſtoire ancienne, c'eſt-à-dire, la fable, a dit depuis long-temps que ce grand légiſlateur *Minos*, propre fils de *Jupiter*, & tant loué par le divin *Platon*, avait inſtitué des ſacrifices de ſang humain.

Ce bon & ſage légiſlateur immolait tous les ans ſept jeunes athéniens : du moins *Virgile* le dit :

In foribus lethum Androgæi tùm pendere pœnas
Cecropidæ juſſi, miſerûm ſeptena quotannis
Corpora natorum.

Ce qui eſt aujourd'hui moins rare qu'un tel ſacrifice, c'eſt qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds ſcholiaſtes ſur le nombre des victimes, & ſur le temps où elles étaient ſacrifiées au monſtre prétendu, connu ſous le nom de *Minotaure*, monſtre qui était évidemment le petit-fils du ſage *Minos*.

Quel qu'ait été le fondement de cette fable, il eſt très-vraiſemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. *Sanchoniathon*, cité par *Euſèbe*, (*a*) prétend que cet acte de religion fut inſtitué de temps immémorial. Ce *Sanchoniathon* vivait long-temps avant l'époque où l'on place *Moïſe*, & huit cents ans après *Thaut*, l'un des légiſlateurs de l'Egypte, dont les Grecs firent depuis le premier *Mercure*.

Voici les paroles de *Sanchoniathon*, traduites par *Philon de Biblos*, rapportées par *Euſebe*.

,, Chez les anciens, dans les grandes calamités, les chefs de l'Etat achetaient le ſalut du peuple, en immolant aux dieux vengeurs les plus chers de leurs enfans. *Iloüs* (ou *Chronos* ſelon les Grecs, ou *Saturne* que les Phéniciens appellent *Iſraël*, & qui fut depuis placé dans le ciel) ſacrifia ainſi ſon propre fils dans un grand danger où ſe trouvait la république. Ce fils s'appelait *Jeüd ;* il l'avait eu d'une fille nommée *Annobret*, & ce nom de *Jeüd* ſignifie en phénicien *premier né*. ,,

Telle eſt la première offrande à l'Etre éternel, dont la mémoire ſoit reſtée parmi les hommes ; & cette première offrande eſt un parricide.

(*a*) *Préparation évangélique*, Liv. I.

Il eſt difficile de ſavoir préciſément ſi les Brachmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie & de Syrie; mais il eſt malheureuſement certain que dans l'Inde ces ſacrifices ſont de la plus haute antiquité, & qu'ils n'y ſont pas encore abolis de nos jours, malgré les efforts des mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français qui ont déferté leur pays pour aller commercer & s'égorger dans ces beaux climats, ont vu très-ſouvent de jeunes veuves riches & belles ſe précipiter par dévotion ſur le bûcher de leurs maris, en repouſſant leurs enfans qui leur tendaient les bras, & qui les conjuraient de vivre pour eux. C'eſt ce que la femme de l'amiral *Rouſſel* vit, il n'y a pas long-temps, ſur les bords du Gange. *Tantùm relligio potuit ſuadere malorum!*

Les Egyptiens ne manquaient pas de jeter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce fleuve ne parvînt pas à la hauteur néceſſaire.

Cette horrible coutume dura juſqu'au règne de *Ptolomée Lagus;* elle eſt probablement auſſi ancienne que leur religion & leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une ſcience vaine, mais c'eſt en gémiſſant de voir que les ſuperſtitions les plus barbares ſemblent un inſtinct de la nature humaine, & qu'il faut un effort de raiſon pour les abolir.

Lycaon & *Tantale*, ſervant aux dieux leurs enfans en ragoût, étaient deux pères ſuperſtitieux, qui commirent un parricide par piété. Il eſt beau que les mythologiſtes aient imaginé que les dieux punirent ce crime, au lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'hiſtoire ancienne, c'eſt la coutume de la petite nation connue depuis en Paleſtine ſous le nom de *Juifs*. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites & les uſages de ſes voiſins, non-ſeulement immola ſes ennemis aux différentes divinités qu'il adora, juſqu'à la tranſmigration de Babylone, mais il immola ſes enfans mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très-long-temps coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de diſputer contr'elle; il faut la croire.

Outre le ſacrifice de *Jephté*, qui eſt aſſez connu, les Juifs avouent qu'ils brûlaient leurs fils & leurs filles en l'honneur de leur dieu *Moloc*, dans la vallée de Tophet. *Moloc* ſignifie à la lettre le Seigneur: *ædificaverunt excelſa in Tophet, quæ eſt in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios ſuos & filias ſuas igne.* (*b*) ,, Ils ont bâti des hauts lieux en Tophet, qui eſt dans la vallée ,, des enfans d'Hennon, pour y mettre en cendre leurs fils & leurs filles ,, par le feu. ,,

Si les Juifs jetaient ſouvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la divinité, ils nous apprennent auſſi qu'ils les feſaient mourir quelquefois dans

(*b*) *Jérémie*, chap. VII, v. 31.

l'eau. Ils leur écrasaient la tête à coups de pierre, au bord des ruisseaux. (c) ,, Vous immolez aux dieux vos enfans dans des torrens sous des pierres. ,,

Il s'est élevé une grande dispute entre les savans sur le premier sacrifice de trente-deux filles, offert au dieu *Adonaï*, après la bataille gagnée par la horde juive sur la horde madianite, dans le petit désert de Madian arabe, sous le commandement d'*Eléazar*, du temps de *Moïse* : on ne sait pas positivement en quelle année.

Le livre sacré, intitulé (d) *les Nombres*, nous dit que les Juifs ayant tué dans le combat tous les mâles de la horde madianite, & cinq rois de cette horde, avec un prophète ; & *Moïse* leur ayant ordonné après la bataille de tuer toutes les femmes, toutes les veuves & tous les enfans à la mamelle, on partagea ensuite le butin qui était de *quarante mille neuf cents livres en or*, à compter le *sicle* à six francs de notre monnaie d'aujourd'hui : plus, six cents soixante & quinze mille brebis, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, trente-deux mille filles vierges ; le tout étant le reste des dépouilles, & les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or, du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du seigneur.

Plusieurs commentateurs ont jugé que cette part du seigneur fut un holocauste, un sacrifice de ces trente-deux filles, puisqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs, & que s'il y avait eu des vierges consacrées en Israël, on n'aurait pas pris des madianites pour le service de l'autel : car il est clair que ces madianites étaient impurs, puisqu'ils n'étaient pas juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'est un point d'histoire que nous laissons aux doctes à discuter.

Ils ont prétendu aussi que le massacre de tout ce qui était en vie dans Jérico fut un véritable sacrifice ; car ce fut un anathème, un vœu, une offrande, & tout se fit avec la plus grande solemnité. Après sept processions augustes autour de la ville pendant sept jours, on fit sept fois le tour de la ville, les lévites portant l'arche d'alliance, & devant l'arche sept autres prêtres sonnant du cornet. A la septième procession de ce septième jour, les murs de Jérico tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes, filles, animaux de toute espèce, comme il est dit dans l'histoire de *Josué*.

Le massacre du roi *Agag* fut incontestablement un sacrifice, puisqu'il fut immolé par le prêtre *Samuel* qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promesse & la foi du roi *Saül* qui l'avait reçu à rançon comme son prisonnier de guerre.

(c) *Isaïe*, chap. LVII.

(d) *Nombres*, chap. XXXI.

Vous verrez dans l'*Essai sur l'histoire de l'esprit & des mœurs des nations* les preuves que les Gaulois & les Teutons, ces Teutons dont *Tacite* fait semblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, fesaient de ces exécrables sacrifices aussi communément qu'ils couraient au pillage, & qu'ils s'enivraient de mauvaise bière.

La détestable superstition de sacrifier des victimes humaines semble être si naturelle aux peuples sauvages qu'au rapport de *Procope*, un certain *Théodebert*, petit-fils de *Clovis*, & roi du pays Messin, immola des hommes pour avoir un heureux succès dans une course qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des *Bardes* tudesques pour chanter de tels exploits.

Ces sacrifices du roi messin étaient probablement un reste de l'ancienne superstition des Francs ses ancêtres. Nous ne savons que trop à quel point cette exécrable coutume avait prévalu chez les anciens *Welches* que nous appelons *Gaulois;* c'était-là cette simplicité, cette bonne foi, cette naïveté gauloise que nous avons tant vantée. C'était le bon temps quand des Druides, ayant pour temples des forêts, brûlaient les enfans de leurs concitoyens dans des statues d'osier plus hideuses que ces druides mêmes.

Les sauvages des bords du Rhin avaient aussi des espèces de Druidesses, des sorcières sacrées, dont la dévotion consistait à égorger solemnellement des petits garçons & des petites filles dans de grands bassins de pierre, dont quelques-uns subsistent encore, & que le professeur *Schæpflin* a dessinés dans son *Alzatia illustrata*. Ce sont-là les monumens de cette partie du monde, ce sont-là nos antiquités. Les *Phidias*, les *Praxitèles*, les *Scopas*, les *Mirons* en ont laissé de différentes.

Jule-César ayant conquis tous ces pays sauvages voulut les civiliser : il défendit aux druides ces actes de dévotion, sous peine d'être brûlés eux-mêmes, & fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres persistèrent dans leurs rites : ils immolèrent en secret des enfans, disant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; que *César* n'était grand pontife qu'à Rome ; que la religion druidique était la seule véritable, & qu'il n'y avait point de salut sans brûler de petites filles dans de l'osier, ou sans les égorger dans des grandes cuves.

Nos sauvages ancêtres ayant laissé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'inquisition n'eut pas de peine à les renouveler. Les bûchers qu'elle alluma furent de véritables sacrifices. Les cérémonies les plus augustes de la religion, processions, autels, bénédictions, encens, prières, hymnes chantées à grands chœurs, tout y fut employé ; & ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous y traitons & que nous appelons nos pères & nos maîtres.

Ce sacrifice n'avait nul rapport à la jurisprudence humaine ; car assurément ce n'etait pas un crime contre la société de manger, dans sa maison, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues amères, le 14 de la lune de mars. Il est clair qu'en cela on ne fait de mal à personne ;

mais

mais on péchait contre Dieu qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ses nouveaux ministres.

On voulait donc venger Dieu, en brûlant ces juifs entre un autel & une chaire de vérité, dressés exprès dans la place publique. L'Espagne bénira, dans les siècles à venir, celui qui a émoussé le couteau sacré & le sacrilége de l'inquisition. Un temps viendra enfin où l'Espagne aura peine à croire que l'inquisition ait existé.

Plusieurs moralistes ont regardé la mort de *Jean Hus* & de *Jérôme de Prague* comme le plus pompeux sacrifice qu'on ait jamais fait sur la terre. Les deux victimes furent conduites au bûcher solemnel par un électeur palatin, & par un électeur de Brandebourg : quatre-vingt princes ou seigneurs de l'Empire y assistèrent. L'empereur *Sigismond* brillait au milieu d'eux, *comme le soleil au milieu des astres*, selon l'expression d'un savant prélat allemand. Des cardinaux, vêtus de longues robes traînantes, teintes en pourpre, rebrassées d'hermine, couverts d'un immense chapeau aussi de pourpre, auquel pendaient quinze houppes d'or, siégeaient sur la même ligne que l'empereur, au-dessus de tous les princes. Une foule d'évêques & d'abbés étaient au-dessous, ayant sur leurs têtes de hautes mitres étincelantes de pierres précieuses. Quatre cents docteurs, sur un banc plus bas, tenaient des livres à la main : vis-à-vis on voyait vingt-sept ambassadeurs de toutes les couronnes de l'Europe, avec tout leur cortége. Seize mille gentilshommes remplissaient les gradins hors de rang, destinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaste cirque étaient placés cinq cents joueurs d'instrumens qui se fesaient entendre alternativement avec la psalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie ; & sept cents dix-huit courtisannes magnifiquement parées, entremêlées avec eux, (quelques auteurs disent dix-huit cents,) composaient le plus beau spectacle que l'esprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguste assemblée qu'on brûla *Jean* & *Jérôme* en l'honneur du même JESUS-CHRIST qui ramenait la brebis égarée sur ses épaules ; & les flammes, en s'élevant, dit un auteur du temps, allèrent réjouir le ciel empirée.

Il faut avouer, après un tel spectacle, que lorsque le picard *Jean Chauvin* offrit le sacrifice de l'espagnol *Michel Servet*, dans une pile de fagots verds, c'était donner les marionnettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainsi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les sacrifier qu'à Dieu.

Que *Polieucte* & *Néarque*, animés d'un zèle indiscret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la prospérité de l'empereur ; qu'ils brisent les autels, les statues dont les débris écrasent les femmes & les enfans, ils ne sont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer ; & quand on les condamne à mort, ce n'est qu'un acte de justice humaine : mais quand il

ne s'agit que de punir des dogmes erronés, des propositions mal-sonnantes, c'est un véritable sacrifice à la Divinité.

On pourrait encore regarder comme un sacrifice notre S[t] Barthélemi, (dont nous célébrons l'anniversaire dans cette année centenaire 1772,) s'il y avait eu plus d'ordre & de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai sacrifice que la mort d'*Anne Dubourg*, prêtre & conseiller au parlement, également respecté dans ces deux ministères? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces, qui soulèveront long-temps les esprits attentifs & les cœurs sensibles dans l'Europe entière? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort affreuse, & à la torture plus cruelle que la mort, deux enfans qui ne méritaient qu'une correction paternelle? Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfans, s'ils ont eu le loisir de réfléchir sur cette horreur, si les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amollir leurs cœurs, peut-être verseront-ils quelques larmes en lisant cet écrit. Mais aussi n'est-il pas juste que les auteurs de cet horrible assassinat public soient à jamais en exécration au genre humain?

(8) ..... *n'accepta point le sang d'Iphigénie.*

Plusieurs anciens auteurs assurent qu'*Iphigénie* fut en effet sacrifiée: d'autres imaginèrent la fable de *Diane* & de la biche. Il est encore plus vraisemblable que dans ces temps barbares un père ait sacrifié sa fille qu'il ne l'est qu'une déesse, nommée *Diane*, ait enlevé cette victime, & mis une biche à sa place; mais cette fable prévalut: elle eut cours dans toute l'Asie comme dans la Grèce, & servit de modèle à d'autres fables.

(9) *S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre.*

Les Crétois disaient *Minos* fils de dieu, comme les Thébains disaient *Bacchus* & *Hercule* fils de dieu, comme les Argiens le disaient de *Castor* & de *Pollux*, les Romains de *Romulus*; comme enfin les Tartares l'ont dit de *Gengis-kan*, comme toute la fable l'a chanté de tant de héros & de législateurs, ou de gens qui ont passé pour tels.

Les doctes ont examiné sérieusement si *Jupiter*, le maître des dieux & le père de *Minos*, était né véritablement en Crète, & si ce *Jupiter* avait été enterré à Gortis, ou Gortine, ou Cortine.

C'est dommage que *Jupiter* soit un nom latin. Les doctes ont prétendu encore que ce nom latin venait de *Jovis*, dont on avait fait *Jovis pater*, *Jov piter*, *Jupiter*, & que ce *Jov* venait de *Jeova* ou *Hiao*, ancien nom de Dieu en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle théologiens, dit *Cicéron*, comptent trois *Jupiter*, deux d'Arcadie & un de Crète. (*a*) *Principio Joves tres numerant ii qui theologi appellantur.*

(*a*) *De naturâ Deorum.* Lib. III.

Il est à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce *Jupiter*, ce *Jov*, l'ont tous armé du tonnerre. Ce fut l'attribut réservé au souverain des dieux en Asie, en Grèce, à Rome; non pas en Egypte, parce qu'il n'y tonne presque jamais. La théologie dont parle *Cicéron* ne fut pas établie par les philosophes. Celui qui a dit :

Primus in orbe deos fecit timor, ardica cælo
Fulmina cùm caderent,

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui craignent qu'il n'y en a qui raisonnent & qui aiment. S'ils avaient raisonné, ils auraient conçu que DIEU, l'auteur de la nature, envoie la rosée comme le tonnerre & la grèle; qu'il a fait des lois suivant lesquelles le temps est serein dans un canton tandis qu'il est orageux dans un autre, & que ce n'est point du tout par mauvaise humeur qu'il fait tomber la foudre à Babylone, tandis qu'il ne la lance jamais sur Memphis. La résignation aux ordres éternels & immuables de la providence universelle est une vertu, mais l'idée qu'un homme frappé du tonnerre est puni par les dieux n'est qu'une pusillanimité ridicule.

(10) *Par des amours affreux étonna la nature.*

Non-seulement *Platon* & *Aristote* attestent que *Minos*, ce lieutenant de police des enfers, autorisa l'amour des garçons, mais les aventures de ses deux filles ne supposent pas qu'elles eussent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les scholiastes qui, pour sauver l'honneur de *Pasiphaë*, imaginèrent qu'elle avait été amoureuse d'un gentilhomme crétois nommé *Tauros*, que *Minos* fit mettre à la bastille de Crète, sous la garde de *Dédale*?

Mais n'admirez-vous pas davantage les Grecs qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle *Pasiphaë* s'ajusta si bien que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé?

Ce n'était pas assez de mouler cette vache, il fallait qu'elle fût en chaleur, ce qui était difficile. Quelques commentateurs de cette fable abominable ont osé dire que la reine fit entrer d'abord une genisse amoureuse dans le creux de cette statue, & se mit ensuite à sa place. L'amour est ingénieux, mais voilà un bien exécrable emploi du génie. Il est vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile espèce d'hommes brute & dépravée, ces horreurs ont été trop communes, témoin le fameux *novimus & qui te* de *Virgile*; témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle égyptienne de Mendès, lorsqu'*Hérodote* était en Egypte; témoin les lois juives portées contre les hommes & les femmes qui s'accouplent avec les animaux, & qui ordonnent qu'on brûle l'homme & la bête; témoin la notoriété publique de ce qui se passe encore en Calabre; témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon prêtre luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie & d'Estonie à ne plus tant fréquenter les genisses, les ânesses, les brebis & les chèvres.

La grande difficulté est de savoir au juste si ces conjonctions affreuses ont jamais pu produire quelques monstres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplemens, & surtout des singes avec les filles, n'est pas une raison invincible pour qu'on les admette ; ce n'est pas non plus une raison absolue de les rejeter. Nous ne connaissons pas assez tout ce que peut la nature. *St Jérôme* rapporte des histoires de centaures & de satyres, dans son livre des *Pères du désert*. *St Augustin*, dans son trente-troisième sermon à ses frères du désert, a vu des hommes sans tête, qui avaient deux gros yeux sur leur poitrine, & d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front ; mais il faudrait avoir une bonne attestation pour toute l'histoire de *Minos*, de *Pasiphaë*, de *Thésée*, d'*Ariane*, de *Dédale* & d'*Icare*. On appelait autrefois *esprits forts* ceux qui avaient quelque doute sur cette tradition.

On prétend qu'*Euripide* composa une tragédie de Pasiphaë ; elle est du moins comptée parmi celles qui lui sont attribuées, & qui sont perdues. Le sujet était un peu scabreux ; mais quand on a lu Polyphême, on peut croire que Pasiphaë fut mise sur le théâtre.

(11) *Tout noble dans notre île a le droit respecté, &c.*

C'est le *liberum veto* des Polonais ; droit cher & fatal, qui a causé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome ; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ses magistrats. Mais quand cette arme est entre les mains de quiconque entre dans une assemblée, elle peut devenir une arme offensive trop dangereuse, & faire périr toute une république. Comment a-t-on pu convenir qu'il suffirait d'un ivrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou six mille sages, supposé qu'un pareil nombre de sages puisse exister ? Le feu roi de Pologne, *Stanislas Lekzinski*, dans son loisir en Lorraine, écrivit souvent contre ce *liberum veto*, & contre cette anarchie dont il prévit les suites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans son livre intitulé *la voix du citoyen*, imprimé en 1749. „ Notre „ tour viendra sans doute, où nous serons la proie de quelque fameux „ conquérant ; peut-être même les puissances voisines s'accorderont-elles à „ partager nos Etats : „ (page 19.) la prédiction vient de s'accomplir. Le démembrement de la Pologne est le châtiment de l'anarchie affreuse dans laquelle un roi sage, humain, éclairé, pacifique, a été assassiné dans sa capitale, & n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reste un royaume plus grand que la France, & qui pourra devenir un jour florissant, si on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, & si la liberté peut y subsister avec la royauté.

(12) *N'est qu'un lieu de carnage.*

C'était à l'entrée du temple qu'on tuait les victimes. Le sanctuaire était

réservé pour les oracles, les consultations & les autres simagrées. Les bœufs, les moutons, les chèvres étaient immolés dans le *Périptère*.

Ces temples des anciens, excepté ceux de *Vénus* & de *Flore*, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient absolument nécessaires pour dissiper un peu la puanteur de ce carnage continuel. Mais quelque peine qu'on prît pour jeter au loin les restes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de sang, de fiel, d'urine & de fange, il était bien difficile d'y parvenir.

L'historien *Flavien Josephe* dit qu'on immola deux cents cinquante mille victimes en deux heures de temps, à la pâque qui précéda la prise de Jérusalem. On sait combien ce *Josephe* était exagérateur; quelles ridicules hyperboles il employa pour faire valoir sa misérable nation; quelle profusion de prodiges impertinens il étala; avec quel mépris ces mensonges furent reçus par les Romains; comme il fut relancé par *Appion*, & comme il répondit par de nouvelles hyperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait fallu plus de cinquante mille prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération est inconcevable, mais enfin il est certain que les victimes étaient nombreuses dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'usage de réserver les meilleurs morceaux pour les prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes & dans les pays au-delà du Gange. C'est ce qui a fait dire à un célèbre poëte anglais:

The priests eat rost-beef, and the people stare.

Les prêtres sont à table, & le sot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cuillers ou des cuillères à pot, de grandes jarres pour mettre la graisse, & tout ce qui peut inspirer le dégoût & l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté & cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes, & jusqu'à leurs propres enfans; mais les sacrifices de l'inquisition, dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons substitué les bourreaux aux bouchers.

Au reste, de toutes les grosses masses appelées *temples* en Egypte & à Babylone, & du fameux temple d'Ephèse regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à St Pierre de Rome, pas même à St Paul de Londres, pas même à Ste Geneviève de Paris, que bâtit aujourd'hui M. *Soufflot*, & auquel il destine un dôme plus svelte que celui de St Pierre, & d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient sans doute les belles musiques de nos églises à des boucheries, & les sermons de *Tillotson* & de *Massillon* à des augures.

(13) *Le monde avec lenteur marche vers la sagesse.*

A ne juger que par les apparences, & suivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de siècles & de révolutions n'a-t-il pas fallu passer avant que nous eussions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtemens & des logemens commodes ? nous sommes d'hier, & l'Amérique est de ce matin.

Notre occident n'a aucun monument antique ; & que sont ceux de la Syrie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine ! toutes ces ruines se sont élevées sur d'autres ruines. Il est très-vraisemblable que l'île Atlantide (dont les îles Canaries sont des restes,) étant engloutie dans l'Océan, fit refluer les eaux vers la Grèce, & que vingt deluges locaux détruisirent tout, vingt fois avant que nous existassions. Nous sommes des fourmis qu'on écrase sans cesse, & qui se renouvellent ; & pour que ces fourmis rebâtissent leur habitation, & pour qu'elles inventent quelque chose qui ressemble à une police & à une morale, que de siècles de barbarie ! quelle province n'a pas ses sauvages !

Tout philosophe peut dire :

In qua scribebam barbara terra fuit.

(14) *Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore.*

Plusieurs peuples furent long-temps sans temples & sans autels, & surtout les peuples *Nomades*. Les petites hordes errantes, qui n'avaient point encore de ville forte, portaient de village en village leurs dieux dans des coffres, sur des charrettes traînées par des bœufs ou par des ânes, ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie-Pétrée, les Arabes du désert de Syrie, quelques Sabéens portaient dans des cassettes les représentations grossières d'une étoile.

Les Juifs, très-long-temps avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charrette l'idole du dieu *Moloc*, & d'autres idoles dans le désert : *portatis tabernaculum Moloc vestri*, (*a*) *& imaginem idolorum vestrorum sidus dei vestri, quæ fecistis vobis.*

Il est dit, dans l'histoire des *Juges*, qu'un *Jonathan*, fils de *Gersam* fils aîné de *Moïse*, fut le prêtre d'une idole portative que la tribu de Dan (*b*) avait dérobée à la tribu d'Ephraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des dieux de campagne, (s'il est permis de se servir de ce mot,) tandis que les grandes nations s'étaient

(*a*) *Amos*, chap. V, v. 26.
(*b*) *Juges*, chap. XVIII.

signalées, depuis plusieurs siècles, par des temples magnifiques. *Hérodote* vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cents ans avant celui de *Salomon*. Les temples d'Egypte étaient beaucoup plus anciens. *Platon*, qui voyagea long-temps dans ce pays, parle de leurs statues qui avaient dix mille ans d'antiquité, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, sans pouvoir trouver de raisons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de *Platon* au second livre des lois : „ Si on veut „ y faire attention, on trouvera en Egypte des ouvrages de peinture & de „ sculpture, faits depuis dix mille ans, qui ne sont pas moins beaux que „ ceux d'aujourd'hui, & qui furent exécutés précisément suivant les mêmes „ règles. Quand je dis dix mille ans, ce n'est pas une façon de parler, c'est „ dans la vérité la plus exacte. „

Ce passage de *Platon*, qui ne surprit personne en Grèce, ne doit pas nous etonner aujourd'hui. On sait que l'Egypte a des monumens de sculpture & de peinture qui durent depuis plus de quatre mille ans au moins. Et dans un climat si sec & si égal, ce qui a subsisté quarante siècles en peut subsister cent, humainement parlant.

Les chrétiens qui, dans les premiers temps, étaient des hommes simples retirés de la foule, ennemis des richesses & du tumulte, des espèces de thérapeutes, d'esséniens, de caraïtes, de brachmanes; (si on peut comparer le saint au profane) les chrétiens, dis-je, n'eurent ni temples ni autels pendant plus de cent quatre-vingts ans. Ils avaient en horreur l'eau lustrale, l'encens, les cierges, les processions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent & ne les sanctifièrent qu'avec le temps. *Nous sommes par-tout, excepté dans les temples*, dit *Tertullien*. *Athénagore*, *Origène*, *Tatien*, *Théophile* déclarent qu'il ne faut point de temple aux chrétiens. Mais celui de tous qui en rend raison avec le plus d'énergie est *Minutius Felix*, écrivain du troisième siècle de notre ère vulgaire.

Putatis autem nos occultare quod colimus, si delubra & aras non habemus? Quod enim simulacrum Deo fingam, cùm si rectè existimes sit Dei homo ipse simulacrum? Templum quod extruam, cùm totus hic mundus, ejus opere fabricatus, eum capere non possit; & cùm homo latiùs maneam, intra unam ædiculam vim tantæ majestatis includam? Nonne meliùs in nostra dedicandus est mente, in nostro imò consecrandus est pectore.

„ Pensez-vous que nous cachions l'objet de notre culte, pour n'avoir ni „ autel ni temple? Quelle image pourrions-nous faire de DIEU, puisqu'aux „ yeux de la raison l'homme est l'image de DIEU même? Quel temple lui „ éléverai-je lorsque le monde qu'il a construit ne peut le contenir? Comment enfermerai-je la majesté de DIEU dans une maison, quand, moi qui „ ne suis qu'un homme, je m'y trouverais trop serré? Ne vaut-il pas mieux „ lui dédier un temple dans notre esprit, & le consacrer dans le fond de „ notre cœur? „

Cela prouve que non-seulement nous n'avions alors aucun temple, mais que nous n'en voulions point; & qu'en cachant aux Gentils nos cérémonies & nos prières, nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*, ce héros guerrier & philosophe qui les protégea dix-huit années entières, mais séduit enfin & devenu persécuteur. Il est probable qu'ils auraient pu obtenir long-temps auparavant, du sénat & des empereurs, la permission d'ériger des temples, comme les Juifs avaient celle de bâtir des synagogues à Rome; mais il est encore plus probable que les Juifs, qui payaient très-chèrement ce droit, empêchèrent les chrétiens d'en jouir. Ils les regardaient comme des diffidens, comme des frères dénaturés, comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les persécutaient, les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui plusieurs sociétés chrétiennes n'ont point de temples; tels sont les primitifs nommés *Quakres*, les anabaptistes, les dunkards, les piétistes, les moraves & d'autres. Les primitifs même de Pensilvanie n'y ont point érigé de ces temples superbes qui ont fait dire à *Juvénal*:

Dicite pontifices in sancto quid facit aurum?

& qui ont fait dire à *Boileau*, avec plus de hardiesse & de sévérité:

Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne fut plus qu'abuser d'un ample revenu;
Et pour toute vertu fit, au dos d'un carrosse,
A côté d'une mître armorier sa crosse.

Mais *Boileau*, en parlant ainsi, ne pensait qu'à quelques prélats de son temps, ambitieux ou avares, ou persécuteurs: il oubliait tant d'évêques généreux, doux, modestes, indulgens, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer de-là que l'Egypte, la Chaldée, la Perse, les Indes aient cultivé les arts depuis les milliers de siècles que tous ces peuples s'attribuent. Nous nous en rapportons à nos livres sacrés, sur lesquels il ne nous est pas permis de former le moindre doute.

(15) *Un suprême pouvoir.*

On n'entend pas ici par suprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tyrannie que le jeune *Gustave troisième*, si digne de ce grand nom de *Gustave*, vient d'abjurer & de proscrire solemnellement en rétablissant la concorde, &

en fesant régner les lois avec lui. On entend par suprême pouvoir cette autorité raisonnable, fondée sur les lois mêmes, & tempérée par elles; cette autorité juste & modérée, qui ne peut sacrifier la liberté & la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui se soumet elle-même à la justice, qui lie inséparablement l'intérêt de l'Etat à celui du trône, qui fait d'un royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie serait coupable envers le genre humain.

Fin des Notes.

VARIANTES

DES LOIS DE MINOS.

MERIONE.

(*a*) TOUT pouvoir a ſon terme & cède au préjugé.

TEUCER.

Il le faut abolir, quand il eſt trop barbare.

MERIONE.

Mais la loi de Minos contre vous ſe déclare.

(*b*) TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Ainſi le fanatiſme & la ſédition
Animeront toujours ma triſte nation ;
Ce conſeil de guerriers contre moi ſe déclare.
On affecte, &c.

(*c*) Savez-vous que Datame, envoyé par un père
Pour venir propoſer une paix ſalutaire,
Eſt encore en ces lieux aux meurtres deſtinés ?

ASTERIE.

Quel trouble a pénétré dans mes ſens étonnés !
Datame !... Il eſt connu du grand roi de la Crète !
Datame eſt parmi vous...

TEUCER.

Dans votre ame inquiète, &c.

(*d*) . . . .
Parlez, ſon amitié m'en deviendra plus chère.

ASTERIE.

Seigneur, l'hymen encor ne nous a point unis ;
Mais Datame a ma foi ; ce guerrier m'eſt promis :
Nos ſermens ſont communs, &c.

(*e*) Délivrer Aſtérie, & partir avec elle.
Son père & ſon amant viennent la demander.
Sans elle point de paix ; rien ne peut s'accorder.

Sans elle, en ce séjour, on ne m'eût vu descendre
Que pour l'ensanglanter & le réduire en cendre.

Ces vers terminaient la scène.

(f) TEUCER.

Exige un bras d'airain toujours levé sur eux.
Je sauvais Astérie, & je voulais encore
Détruire pour jamais un temple que j'abhorre.
Il n'y faut plus penser, nos amis incertains
Sont loin de seconder nos généreux desseins.
Ils n'entreprendront point un combat téméraire,
Pour les jours d'un soldat & ceux d'une étrangère.

(g) L'auteur a supprimé les quatre vers suivans.

Les dieux me sont témoins que si j'avais voulu
Exercer sur la Crète un pouvoir absolu,
Ç'eût été pour sauver ma triste république
D'une loi détestable & d'un joug tyrannique.
Que je vous porte envie, &c.

(h) DATAME.

Ah ! prévenez ce crime épouvantable.

TEUCER.

Je sais que le faux zèle est toujours implacable ;
Mais je ne craindrai plus de pareils attentats.

(i) . . . .
Je suis roi, je suis père, & veux agir en maître.

(k) Sachez qu'un peuple entier l'emporte sur un homme.

(l) ASTERIE.

Ne puis-je pas mourir ?
La mort avec Datame est du moins glorieuse.
La gloire adoucira ma destinée affreuse.
J'irai, j'imiterai ces compagnes de Mars
Qu'Ilion vit combattre aux pieds de ses remparts,
Que Teucer admira, qui vivront d'âge en âge.
Pour de plus chers objets je ferai davantage.

Dois-je ici des tyrans attendre en paix les coups
Levés ſur mon amant, ſur mon père & ſur vous ?
Ceſſez de me contraindre & d'avilir mon ame :
J'ai honte de pleurer ſans ſecourir Datame.

(m) Quand ton cœur fut à moi, la fille d'Azémon
Pouvait avec plaiſir s'honorer de ſon nom.
Le flambeau de l'hymen porté par la victoire
Eût de nos deux maiſons éterniſé la gloire.
Les lauriers de ton père allaient s'unir aux miens,
Reſpectés & chéris de nos concitoyens.
Tu le ſais, Azémon : ta bonté paternelle
Approuva cet amour qui m'enflamma pour elle.

DATAME.

(n) Après avoir détruit de funeſtes erreurs,
Ta préſence, grand prince, a ſubjugué nos cœurs.
Je ne méritais pas le trône où tu m'appelles ;
Mais j'adore Aſtérie : il me rend digne d'elle.
Demi-Dieu ſur la terre ! ô grand homme ! ô grand roi !
Règne, règne à jamais ſur mon peuple & ſur moi.
Aux ſermens que je fais également fidelle,
Brûlant d'amour pour toi, pour mon roi plein de zèle,
Puiſſé-je, en l'imitant, juſtifier ſon choix !
Mais toujours ſon ſujet, ſuivre toujours ſes lois.

Fin des Variantes.

DOM PEDRE,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

EPITRE

DEDICATOIRE

A M. D'ALEMBERT,

SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE FRANÇAISE, MEMBRE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES, &c.

Par l'éditeur de la tragédie de Dom Pèdre.

MONSIEUR,

VOUS êtes aſſurément une de ces ames privilégiées dont l'auteur de Dom Pèdre parle dans ſon diſcours. (*a*) Vous êtes de ce petit nombre d'hommes qui ſavent embellir l'eſprit géométrique par l'eſprit de la littérature. L'académie françaiſe a bien ſenti en vous choiſiſſant pour ſon ſecrétaire perpétuel, & en rendant cet hommage à la profondeur des mathématiques, qu'elle en rendait un autre au bon goût & à la vraie éloquence. Elle vous a jugé comme l'académie des ſciences a jugé Monſieur le marquis *de Condorcet;* & tout le public a penſé comme ces deux compagnies reſpectables. Vous faites tous deux revivre ces anciens

(1) Voyez le diſcours hiſtorique & critique qui ſuit.

temps où les plus grands philosophes de la Grèce enseignaient les principes de l'éloquence & de l'art dramatique.

Permettez, Monsieur, que je vous dédie la tragédie de mon ami, qui, étant actuellement trop éloigné de la France, ne peut avoir l'honneur de vous la présenter lui-même. Si je mets votre nom à la tête de cette pièce, c'est parce que j'ai cru voir en elle un air de vérité assez éloigné des lieux communs & de l'emphase que vous réprouvez.

Le jeune auteur en y travaillant sous mes yeux, il y a un mois, dans une petite ville, loin de tout secours, n'était soutenu que par l'idée qu'il travaillait pour vous plaire.

Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.

Il n'a point ambitionné de donner cette pièce au théâtre. Il sait très-bien qu'elle n'est qu'une esquisse; mais les portraits ressemblent: c'est pourquoi il ne la présente qu'aux hommes instruits. Il me disait d'ailleurs que le succès au théâtre dépend entièrement d'un acteur ou d'une actrice; mais qu'à la lecture il ne dépend que de l'arrêt équitable & sévère d'un juge & d'un écrivain tel que vous. Il sait qu'un homme de goût ne tolère aujourd'hui ni déclamation ampoulée de rhétorique, ni fade déclaration d'amour à ma princesse, encore moins ces insipides barbaries en style visigoth, qui déchirent l'oreille sans jamais parler à la raison & au sentiment, deux choses qu'il ne faut jamais séparer.

Il désespérait de parvenir à être aussi correct que l'académie l'exige, & aussi intéressant que les loges le

le déſirent. Il ne ſe diſſimulait pas la difficulté de conſtruire une pièce d'intrigue & de caractère, & la difficulté encore plus grande de l'écrire en vers. Car enfin, Monſieur, les vers dans les langues modernes étant privés de cette meſure harmonieuſe des deux ſeules belles langues de l'antiquité, il faut avouer que notre poëſie ne peut ſe ſoutenir que par la pureté continue du ſtyle.

Nous répétions ſouvent enſemble ces deux vers de *Boileau*, qui doivent être la règle de tout homme qui parle ou qui écrit :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

& nous entendions par les défauts du langage non-ſeulement les ſoléciſmes & les barbariſmes dont le théâtre a été infecté, mais l'obſcurité, l'impropriété, l'inſuffiſance, l'exagération, la ſécheresſe, la dureté, la baſſeſſe, l'enflure, l'incohérence des expreſſions. Quiconque n'a pas évité continuellement tous ces écueils ne ſera jamais compté parmi nos poëtes.

Ce n'eſt que pour apprendre à écrire tolérablement en vers français que nous nous ſommes enhardis à offrir cet ouvrage à l'académie en vous le dédiant. J'en ai fait imprimer très-peu d'exemplaires, comme dans un procès par écrit on préſente à ſes juges quelques mémoires imprimés que le public lit rarement.

Je demande pour le jeune auteur l'arrêt de tous les académiciens qui ont cultivé aſſidument notre langue. Je commence par le philoſophe inventeur, qui, ayant fait une deſcription ſi vraie & ſi éloquente

du corps humain, connaît l'homme moral auſſi-bien qu'il obſerve l'homme phyſique. (*)

Je veux pour juge le philoſophe profond qui a percé juſque dans l'origine de nos idées, ſans rien perdre de ſa ſenſibilité. (**)

Je veux pour juge l'auteur du ſiége de Calais, qui a communiqué ſon enthouſiaſme à la nation, & qui, ayant lui-même compoſé une tragédie de Dom Pèdre, doit regarder mon ami comme le ſien, & non comme un rival.

Je veux pour juge l'auteur de Spartacus, qui a vengé l'humanité dans cette pièce remplie de traits dignes du grand *Corneille* : car la véritable gloire eſt dans l'approbation des maîtres de l'art. Vous avez dit que rarement un amateur raiſonnera de l'art avec autant de lumière (*b*) qu'un habile artiſte : pour moi, j'ai toujours vu que les artiſtes ſeuls rendaient une exacte juſtice.... quand ils n'étaient pas jaloux.

...... C'eſt aux eſprits bien faits
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets ;
C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la véritable gloire. (*c*)

Et je vous avouerai que j'aimerais mieux le ſeul ſuffrage de celui qui a reſſuſcité le ſtyle de *Racine* dans Mélanie, que de me voir applaudi un mois de ſuite au théâtre. (*d*)

(*) M. *de Buffon*.

(**) M. l'abbé de *Condillac*.

(*b*) Eſſai ſur les gens de lettres.

(*c*) Acte V des Horaces.

(*d*) J'oſe dire hardiment que je n'ai point vu de pièce mieux écrite que Mélanie. Ce mérite ſi rare a été ſenti par les étrangers qui apprennent notre langue par principes & par l'uſage. L'héritier de la plus vaſte monarchie de notre hémiſphère, étonné de n'entendre que très-difficilement le

Je présente la tragédie de Dom Pèdre à l'académicien qui a fait parler si dignement *Bélisaire* dans son admirable quinzième chapitre dicté par la vertu la plus pure, comme par l'éloquence la plus vraie; & que tous les princes doivent lire pour leur instruction & pour notre bonheur. Je la soumets à la saine critique de ceux qui, dans des discours couronnés par l'académie, ont apprécié avec tant de goût les grands hommes du siècle de *Louis XIV*. Je m'en remets entièrement à la décision de l'auteur éclairé du poëme de la peinture, qui seul a donné les vraies règles de l'art qu'il chante, & qui le connaît à fond, ainsi que celui de la poësie.

Je m'en rapporte au traducteur de *Virgile*, seul digne de le traduire parmi tous ceux qui l'ont tenté; à l'illustre auteur des saisons, si supérieur à *Thomson* & à son sujet; tous juges irréfragables dans l'art des vers très-peu connu, & qui ont été proclamés pour jamais dans le temple de la gloire par les cris mêmes de l'envie.

Je suis bien persuadé que le jeune homme qui met sur la scène Dom Pèdre & Guesclin préfèrerait aux applaudissemens passagers du parterre l'approbation réfléchie de l'officier aussi instruit de cet art que de celui de la guerre, qui, ayant fait parler si noblement le célèbre connétable de *Bourbon*, & le plus célèbre chevalier *Bayard*, a donné l'exemple à notre auteur de ne point prodiguer sa pièce sur le théâtre. (*)

jargon de quelques-uns de nos auteurs nouveaux, & d'entendre avec autant de plaisir que de facilité cette pièce de Mélanie, & l'éloge de Fénélon, a répandu sur l'auteur les bienfaits les plus honorables : il a fait par goût ce que *Louis XIV* fit autrefois par un noble amour de la gloire.

(*) M. *de Guibert*.

Il ſouhaite, ſans doute, d'être jugé par le peintre de *François I*, d'autant plus que ce ſavant & profond hiſtorien fait mieux que perſonne que, ſi on dut appeler le roi *Charles V* habile, ce fut *Henri de Tranſtamare* qu'on dut nommer *cruel*.

J'attends l'opinion des deux académiciens philoſophes, vos dignes confrères, (*e*) qui ont confondu de lâches & ſots délateurs, par une réponſe auſſi énergique que ſage & délicate, & qui ſavent juger comme écrire.

Voilà, Monſieur, l'aréopage dont vous êtes l'organe, & par qui je voudrais être condamné ou abſous, ſi jamais j'oſais faire à mon tour une tragédie, dans un temps où les ſujets des pièces de théâtre ſemblent épuiſés, dans un temps où le public eſt dégoûté de tous ſes plaiſirs, qui paſſent comme ſes affections; dans un temps où l'art dramatique eſt prêt à tomber en France après le grand ſiècle de *Louis XIV*, & à être entièrement ſacrifié aux ariettes, comme il l'a été en Italie après le ſiècle des *Médicis*.

Je vous dis à peu près ce que diſait *Horace*.

> *Plotius & Varius, Mæcenas Virgiliuſque,*
> *Valgius & probet hæc Octavius, optimus atque*
> *Fuſcus, & hæc utinam viſcorum laudet uterque, &c.*

Et voyez, s'il vous plaît, comme *Horace* met *Virgile*

(*e*) MM. *Suard* & l'abbé *Arnaud*. *NB*. Il nous eſt tombé entre les mains depuis peu une réponſe de M. l'abbé *Arnaud* à je ne ſais quelle prétendue dénonciation de je ne ſais quel prétendu théologien, devant je ne ſais quel prétendu tribunal. Cette réponſe m'a paru très-ſupérieure à tous les ouvrages polémiques de l'autre *Arnaud*.

à côté de *Mécène*. Ce même sentiment échauffait *Ovide* dans les glaces qui couvraient les bords du Pont-Euxin, lorsque, dans sa dernière élégie *de ponto*, il daigna essayer de faire rougir un de ces misérables folliculaires qui insultent à ceux qu'ils croient infortunés; & qui sont assez lâches pour calomnier un citoyen au bord de son tombeau.

Combien de bons écrivains dans tous les genres sont-ils cités par *Ovide* dans cette élégie! Comme il se console par le suffrage des *Cotta*, des *Messala*, des *Tuscus*, des *Marius*, des *Gracchus*, des *Varus* & de tant d'autres dont il consacre les noms à l'immortalité! Comme il inspire pour lui la bienveillance de tout honnête homme, & l'horreur pour un regratier qui ne sait être que détracteur!

Le premier des poëtes italiens, & peut-être du monde entier, l'*Arioste*, (*f*) nomme dans son quarante-sixième chant tous les gens de lettres de son temps, pour lesquels il travaillait, sans avoir pour objet la multitude. Il en nomme dix fois plus que je n'en désigne; & l'Italie n'en trouva pas la liste trop longue. Il n'oublie point les dames illustres dont le suffrage lui était si cher.

Boileau, ce premier maître dans l'art difficile des vers français, *Boileau* moins galant que l'*Arioste*, dit dans sa belle épître à son ami l'inimitable *Racine*:

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur de Jonas s'empresse pour les lire?
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilli Condé les lise quelquefois,

(*f*) On ne le connaît guère en France que par des traductions très-insipides en prose. C'est le maître du *Tasse* & de *la Fontaine*.

Qu'Enghien en soit touché, que Colbert & Vivone,
Que la Rochefoucauld, Marsillac & Pompone,
Et cent autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer.

J'avoue que j'aime mieux le *Mæcenas Virgiliusque*, dans *Horace*, que le *plus puissant des rois* dans *Boileau;* parce qu'il est plus beau, ce me semble, & plus honnête, de mettre *Virgile* & le premier ministre de l'empire sur la même ligne, quand il s'agit du goût, que de préférer le suffrage de *Louis XIV* & du grand *Condé* à celui des *Coras* & des *Perrins;* ce qui n'était pas un grand effort. Mais enfin, Monsieur, vous voyez que depuis *Horace* jusqu'à *Boileau*, la plupart des grands poëtes ne cherchent à plaire qu'aux esprits bien faits.

Puisque *Boileau* désirait avec tant d'ardeur l'approbation de l'immortel *Colbert*, pourquoi ne travaillerions-nous pas à mériter celle d'un homme qui a commencé son ministère mieux que lui, qui est beaucoup plus instruit que lui dans tous les arts que nous cultivons, & dont l'amitié vous a été si précieuse depuis long-temps, ainsi qu'à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître? (*) Pourquoi n'ambitionnerions-nous pas les suffrages de ceux qui ont rendu des services essentiels à la patrie, soit par une paix nécessaire, soit par de très-belles actions à la guerre, ou par un mérite moins brillant & non moins utile dans les ambassades, ou dans des parties essentielles du ministère?

Si ce même *Boileau* travaillait pour plaire aux

(*) M. *Turgot.*

la Rochefoucaulds de ſon ſiècle, nous blâmerait-on de ſouhaiter le ſuffrage des perſonnes qui ſont aujourd'hui tant d'honneur à ce nom ? à moins que nous ne fuſſions tout-à-fait indignes d'occuper un moment leurs loiſirs !

Y a-t-il un ſeul homme de lettres en France qui ne ſe ſentît très-encouragé par le ſuffrage de deux de vos confrères, dont l'un a ſemblé rappeler le ſiècle des *Médicis* en cueillant les fleurs du Parnaſſe avant de ſiéger dans le Vatican, (*) & l'autre, dans un rang non moins illuſtre, eſt toujours favoriſé des muſes & des grâces, lorſqu'il parle dans vos aſſemblées, & qu'il y lit ſes ouvrages? (**) c'eſt en ce ſens qu'*Horace* a dit :

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.

Je dis dans le même ſens à un homme d'un grand nom, auteur d'un livre profond de la félicité publique : mon ami doit être trop heureux ſi vous ne déſapprouvez pas Dom Pèdre ; c'eſt à vous de juger les rois & les connétables : j'en dis autant au magiſtrat qui entre aujourd'hui dans l'académie. Puiſſe-t-il être chargé un jour du ſoin de cette félicité publique ! (***)

J'ajouterai encore que le divin *Arioſte* ne ſe borne pas à nommer les hommes de ſon temps qui feſaient honneur à l'Italie, & pour leſquels il écrivait ; il nomme l'illuſtre *Julie de Gonzague*, & la veuve immortelle du marquis de *Peſcara*, & des princeſſes de la maiſon d'*Eſt* & de *Malateſta*, & des *Borgia*, des

(*) M. le cardinal *de Bernis.*

(**) M. le duc *de Bernis.*

(***) M. *de Malherbe.*

Sforzes, des *Trivulces*, & furtout des dames célèbres feulement par leur efprit, leur goût & leurs talens. On en pourrait faire autant en France, fi on avait un *Ariofte*. Je vous nommerais plus d'une dame dont le fuffrage doit décider avec vous du fort d'un ouvrage, fi je ne craignais d'expofer leur mérite & leur modeftie aux farcafmes de quelques pédans groffiers, qui n'ont ni l'un ni l'autre, ou de quelques futiles petits maîtres qui penfent ridiculifer toute vertu par une plaifanterie.

Si un folliculaire dit que je n'ai donné de fi juftes éloges à ceux que je prends pour juges de mon ami qu'afin de les lui rendre favorables, je réponds d'avance que je confirme ces éloges fi mon ami eft condamné. J'ai demandé pour lui une décifion, & non des louanges.

Les folliculaires me diront encore que mon ami n'eft pas fi jeune; mais je ne leur montrerai pas fon extrait-baptiftère. Ils voudront deviner fon nom; car c'eft un très-grand plaifir de fatirifer les gens en perfonne; mais fon nom ne rendrait la pièce ni meilleure ni plus mauvaife.

Le vôtre, Monfieur, nous eft auffi cher que vous l'avez rendu illuftre; & après votre amitié, vos ouvrages font la plus grande confolation de ma vie. Agréez ou pardonnez cet hommage.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

Sur la tragédie de Dom Pèdre.

IL eſt très-inutile de ſavoir quel eſt le jeune auteur de cette tragédie nouvelle qui, dans la foule des pièces de théâtre dont l'Europe eſt accablée, ne pourra être lue que d'un très-petit nombre d'amateurs qui en parcourront quelques pages. Lorſque l'art dramatique eſt parvenu à ſa perfection chez une nation éclairée, on le néglige. On ſe tourne avec raiſon vers d'autres études. Les *Ariſtotes* & les *Platons* ſuccèdent aux *Sophocles* & aux *Euripides*. Il eſt vrai que la philoſophie devrait former le goût, mais ſouvent elle l'émouſſe ; & ſi vous exceptez quelques ames privilégiées, quiconque eſt profondément occupé d'un art eſt d'ordinaire inſenſible à tout le reſte.

S'il eſt encore quelques eſprits qui conſentent à perdre une demi-heure dans la lecture d'une tragédie nouvelle, on doit leur dire d'abord que ce n'eſt point celle de M. *du Belloy* qu'on leur préſente. L'illuſtre auteur du ſiége de Calais a donné au théâtre de Paris une tragédie de Pierre le cruel, mais ne l'a point imprimée. Il y a long-temps que l'auteur de Dom Pèdre avait eſquiſſé quelque choſe d'un plan de ce ſujet. M. *du Belloy* qui le ſut eut la condeſcendance de lui écrire qu'il renonçait en ce cas à le traiter. Dès ce moment l'auteur de Dom Pèdre n'y penſa plus ; & il n'y a travaillé ſur un plan nouveau que ſur la

fin de 1774, lorſque M. *du Belloy* a paru perſiſter à ne point publier ſon ouvrage.

Après ce petit éclairciſſement, dont le ſeul but eſt de montrer les égards que de véritables gens de lettres ſe doivent, nous donnons ce diſcours hiſtorique & critique tel que nous l'avons de la main même de l'auteur de Dom Pèdre.

Henri de Tranſtamare, l'un des nombreux bâtards du roi de Caſtille *Alfonſe*, onzième du nom, fit à ſon frère & à ſon roi Dom *Pèdre* une guerre qui n'était qu'une révolte, en ſe feſant déclarer roi légitime de Caſtille par ſa faction. *Gueſclin*, depuis connétable de France, l'aida dans cette entrepriſe.

Cet illuſtre *Gueſclin* était alors préciſément ce qu'on appelait en Italie & en Eſpagne un *Condottiero*. Il raſſembla une troupe de bandits & de brigands, avec leſquels il rançonna d'abord le pape *Urbain IV* dans Avignon. Il fut entièrement défait à Navarette par le roi Dom *Pèdre* & par le grand *Prince noir*, ſouverain de Guienne, dont le nom eſt immortel. C'était ce même prince qui avait pris le roi *Jean* à Poitiers, & qui prit du *Gueſclin* à Navarette. *Henri de Tranſtamare* s'enfuit en France. Cependant le parti des bâtards ſubſiſta toujours en Eſpagne. *Tranſtamare*, protégé par la France, eut le crédit de faire excommunier le roi ſon frère par le pape qui ſiégeait encore dans Avignon, & qui depuis peu était lié d'intérêt avec *Charles V* & avec le bâtard de Caſtille. Le roi Dom *Pèdre* fut ſolemnellement déclaré *Bulgare & incrédule;* ce ſont les termes de la ſentence; & ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt que le prétexte était que le roi avait des maîtreſſes.

Ces anathèmes étaient alors auſſi communs que les intrigues d'amour chez les excommuniés, & chez les excommunians ; & ces amours ſe mêlaient aux guerres les plus cruelles. Les armes des papes étaient plus dangereuſes qu'aujourd'hui. Les princes les plus adroits diſpoſaient de ces armes. Tantôt des ſouverains en étaient frappés, & tantôt ils en frappaient. Les ſeigneurs féodaux les achetaient à grand prix.

La déteſtable éducation qu'on donnait alors aux hommes de tout rang & ſans rang, & qu'on leur donna ſi long-temps, en fit des brutes féroces, que le fanatiſme déchaînait contre tous les gouvernemens. Les princes ſe feſaient un devoir ſacré de l'uſurpation. Un reſcrit donné dans une ville d'Italie en une langue ignorée de la multitude conférait un royaume en Eſpagne & en Norwège ; & les raviſſeurs des Etats, les déprédateurs les plus inhumains, plongés dans tous les crimes, étaient réputés ſaints, & ſouvent invoqués, quand ils s'étaient fait revêtir en mourant d'une robe de frère prêcheur, ou de frère mineur.

M. *Thomas*, dans ſon diſcours à l'académie, a dit *que les temps d'ignorance furent toujours les temps des férocités.* J'aime à répeter des paroles ſi vraies, dont il vaut mieux être l'écho que le plagiaire.

Tranſtamare revint en Eſpagne une bulle dans une main, & l'épée dans l'autre. Il y ranima ſon parti. Le grand *Prince noir* était malade à la mort dans Bordeaux ; il ne pouvait plus ſecourir Dom *Pèdre*.

Gueſclin fut envoyé une ſeconde fois en Eſpagne par le roi *Charles V*, qui profitait du triſte état où le *Prince noir* était réduit. *Gueſclin* prit Dom *Pèdre* priſonnier dans la bataille de Montiel, entre Tolède &

Séville. Ce fut immédiatement après cette journée que *Henri de Transtamare*, entrant dans la tente de *Guesclin*, où l'on gardait le roi son frère désarmé, s'écria : *Où est ce juif, fils de P.... qui se disait roi de Castille;* & il l'assassina à coups de poignard.

L'assassin qui n'avait d'autre droit à la couronne que d'être lui-même ce juif bâtard, titre qu'il osait donner au roi légitime, fut cependant reconnu roi de Castille ; & sa maison a régné toujours en Espagne, soit dans la ligne masculine, soit par les femmes.

Il ne faut pas s'étonner après cela si les historiens ont pris le parti du vainqueur contre le vaincu. Ceux qui ont écrit l'histoire en Espagne & en France n'ont pas été des *Tacites*; & M. *Horace Walpole*, envoyé d'Angleterre en Espagne, a eu bien raison de dire, dans ses doutes sur *Richard III*, comme nous l'avons remarqué ailleurs : *Quand un roi heureux accuse ses ennemis, tous les historiens s'empressent de lui servir de témoins.* Telle est la faiblesse de trop de gens de lettres ; non qu'ils soient plus lâches & plus bas que les courtisans d'un prince criminel & heureux, mais leurs lâchetés sont durables.

Si quelque vieux leude de *Charlemagne* s'avisait autrefois de lire un manuscrit de *Frédegaire*, ou du moine de *St Gall*, il pouvait s'écrier : Ah, le menteur ! mais il s'en tenait là ; personne ne relevait l'ignorance & l'absurdité du moine : il était cité dans les siècles suivans ; il devenait une autorité, & Dom *Ruinart* rapportait son témoignage dans ses actes sincères. C'est ainsi que toutes les légendes du moyen âge sont remplies des plus ridicules fables ; & l'histoire ancienne assurément n'en est pas exempte.

Ceux qui mentent ainſi au genre humain ſont encore animés ſouvent par la ſottiſe de la rivalité nationale. Il n'y a guère d'hiſtorien anglais qui ait manqué l'occaſion de faire la ſatire des Français, & quelquefois avec un peu de groſſièreté. *Véli* & *Villaret* dénigrent les Anglais autant qu'ils le peuvent. *Mezeray* n'épargna jamais les Eſpagnols, un *Tite-Live* ne pouvait connaître cette partialité ; il vivait dans un temps où ſa nation exiſtait ſeule dans le monde connu, *Romanos rerum dominos*, toutes les autres étaient à ſes pieds. Mais aujourd'hui que notre Europe eſt partagée entre tant de dominations qui ſe balancent toutes ; aujourd'hui que tant de peuples ont leurs grands hommes en tout genre, quiconque veut trop flatter ſon pays court riſque de déplaire aux autres, ſi par haſard il en eſt lu, & doit peu s'attendre à la reconnaiſſance du ſien. On n'a jamais tant aimé la vérité que dans ce temps-ci : il ne reſte plus qu'à la trouver.

Dans les querelles qui ſe ſont élevées ſi ſouvent entre toutes les cours de l'Europe, il eſt bien difficile de découvrir de quel côté eſt le droit ; & quand on l'a reconnu, il eſt dangereux de le dire. La critique qui aurait dû, depuis près d'un ſiècle, détruire les préjugés ſous leſquels l'hiſtoire eſt défigurée, a ſervi plus d'une fois à ſubſtituer de nouvelles erreurs aux anciennes. On a tant fait que tout eſt devenu problématique, depuis la loi ſalique juſqu'au ſyſtème de *Laſs* ; & à force de creuſer, nous ne ſavons plus où nous en ſommes.

Nous ne connaiſſons pas ſeulement l'époque de la création des ſept électeurs en Allemagne, du

parlement en Angleterre, de la pairie en France. Il n'y a pas une ſeule maiſon ſouveraine dont on puiſſe fixer l'origine. C'eſt dans l'hiſtoire que le chaos eſt le commencement de tout. Qui pourra remonter à la ſource de nos uſages & de nos opinions populaires ?

Pourquoi donna-t-on le ſurnom de *bon* à ce roi *Jean* qui commença ſon règne par faire mourir en ſa préſence ſon connétable ſans forme de procès ; qui aſſaſſina quatre principaux chevaliers dans Rouen ; qui fut vaincu par ſa faute ; qui céda la moitié de la France, & ruina l'autre ?

Pourquoi donna-t-on à ce Dom *Pèdre*, roi légitime de Caſtille, le nom de *cruel*, qu'il fallait donner au bâtard *Henri de Tranſtamare*, aſſaſſin de Dom *Pèdre* & uſurpateur ?

Pourquoi appelle-t-on encore *bien-aimé* ce malheureux *Charles VI* qui déshérita ſon fils en faveur d'un étranger, ennemi & oppreſſeur de ſa nation, & qui plongea tout l'Etat dans la ſubverſion la plus horrible dont on ait conſervé la mémoire? Tous ces ſurnoms, ou plutôt tous ces ſobriquets, que les hiſtoriens répètent ſans y attacher de ſens, ne viennent-ils pas de la même cauſe qui fait qu'un marguillier qui ne ſait pas lire répète les noms d'*Albert le grand*, de *Grégoire thaumaturge*, *de Julien l'Apoſtat*, ſans ſavoir ce que ces noms ſignifient ? Telle ville fut appelée la *ſainte* ou la *ſuperbe*, dans laquelle il n'y eut ni ſainteté ni grandeur ; tel vaiſſeau fut nommé le *foudroyant*, l'*invincible*, qui fut pris en ſortant du port.

L'hiſtoire n'ayant donc été trop ſouvent que le

récit des fables & des préjugés, quand on entreprend une tragédie tirée de l'hiſtoire, que fait-on ? l'auteur choiſit la fable ou le préjugé qui lui plaît davantage ; celui-ci dans ſa pièce pourra regarder *Scévola* comme le reſpectable vengeur de la liberté publique, comme un héros qui punit ſa main de s'être mépriſé en tuant un autre que le fatal ennemi de Rome ; celui-là pourra ne ſe repréſenter *Scévola* que comme un vil eſpion, un aſſaſſin fanatique, un *Poltrot*, un *Balthazar Gerard*, un *Jacques Clément*. Des critiques penſeront qu'il n'y a point eu de *Scévola*, & que c'eſt une fable, ainſi que toutes les hiſtoires des premiers temps de tout peuple ſont des fables, & ces critiques pourront bien avoir raiſon. Tel eſpagnol ne verra dans *François I* qu'un capitaine très-courageux & très-imprudent, mauvais politique, & manquant à ſa parole. Un profeſſeur du collége royal le mettra dans le ciel pour avoir protégé les lettres. Un luthérien d'Allemagne le plongera en enfer pour avoir fait brûler des luthériens dans Paris, tandis qu'il les ſoudoyait dans l'Empire ; & ſi les ex-jéſuites font encore des pièces de théâtre, ils ne manqueront pas de dire avec *Daniel* : *qu'il aurait fait auſſi brûler le dauphin, ſi ce dauphin n'avait pas cru aux indulgences, tant ce grand roi avait de piété.*

Nous avons une tragi-comédie eſpagnole, où *Pierre*, que nous appelons le *cruel*, n'eſt jamais appelé que le *juſticier*, titre que lui donna toujours *Philippe II*. J'ai connu un jeûne homme qui avait fait une tragédie d'Adonias & de Salomon. Il y repréſentait *Salomon* comme le plus barbare & le plus lâche de tous les parricides ou fratricides. Savez-vous

bien, lui dit-on, que le Seigneur dans un ſonge lui donna la ſageſſe ? cela peut être, dit-il, mais il ne lui donna pas l'humanité à ſon réveil.

Il y a des déclamations de collége ſous le nom d'hiſtoires ou de drames, ou ſous d'autres noms, dans leſquelles la nation qu'on célèbre eſt toujours la première du monde ; ſes ſoldats mal payés les premiers héros du monde, quoiqu'ils ſe ſoient enfuis ; la ville capitale, qui n'avait guère que des maiſons de bois, la première ville du monde ; le fauteuil à clous dorés, ſur lequel un roi goth ou alain s'aſſeyait, le premier trône du monde ; & l'auteur qui ſe croit le premier dans ſa ſphère ſerait alors peut-être le plus ſot homme du monde, s'il ne ſe trouvait des gens encore plus ſots, qui font pour vingt ſous la critique raiſonnée de la pièce nouvelle ; critique qui s'en va le lendemain avec la pièce dans l'abyme de l'éternel oubli.

On élève auſſi quelquefois au ciel d'anciens chevaliers défenſeurs ou oppreſſeurs des femmes & des égliſes, ſuperſtitieux & débauchés, tantôt voleurs, tantôt prodigues, combattant à outrance les uns contre les autres pour l'honneur de quelques princeſſes qui avaient très-peu d'honneur. Tout ce qu'on peut faire de mieux (ce me ſemble) quand on s'amuſe à les mettre ſur la ſcène, c'eſt de dire avec *Horace* :

Seditione dolis, ſcelere, atque libidine, & ira,
Iliacos intra muros peccatur & extra.

FRAGMENT

FRAGMENT (*)

D'UN DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR DOM PEDRE.

. . . .

. . . .

Les raiſonneurs, qui ſont comme moi ſans génie, & qui diſſertent aujourd'hui ſur le ſiècle du génie, répètent ſouvent cette antithèſe de *la Bruyère*, que *Racine* a peint les hommes tels qu'ils ſont, & *Corneille* tels qu'ils devaient être. Ils répètent une inſigne fauſſeté, car jamais ni *Bajazet* ni *Xipharès*, ni *Britannicus*, ni *Hippolyte* n'ont fait l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de *Racine;* & jamais *Céſar* n'a dû dire, dans le Pompée de *Corneille*, à *Cléopâtre* qu'il n'avait combattu à Pharſale que pour mériter ſon amour avant de l'avoir vue ; il n'a jamais dû lui dire que ſon *glorieux titre de premier du monde, à préſent effectif, eſt ennobli par celui de captif* de la petite *Cléopâtre*, âgée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge. Ni *Cinna* ni *Maxime* n'ont dû être tels que *Corneille* les a peints. Le devoir de *Cinna* ne pouvait être d'aſſaſſiner *Auguſte* pour plaire à une fille qui n'exiſtait point. Le devoir de *Maxime* n'était pas d'être amoureux de cette même fille, & de trahir à la fois *Auguſte*, *Cinna* & ſa maîtreſſe. Ce n'était pas là ce *Maxime* à qui *Ovide* écrivait qu'il était digne de ſon nom. *Maxime qui tanti menſuram nominis imples*. Le devoir de *Félix* dans Polieucte n'était

(*) Ce fragment ſe trouvait imprimé à la ſuite de la tragédie de Dom Pèdre, dans les éditions précédentes.

pas d'être un lâche barbare qui ſeſait couper le cou à ſon gendre,

Pour acquérir par-là de plus puiſſans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.

On a beaucoup & trop écrit depuis *Ariſtote* ſur la tragédie. Les deux grandes règles ſont que les perſonnages intéreſſent, & que les vers ſoient bons; j'entends d'une bonté propre au ſujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais eſt la plus haute de toutes les ſottiſes.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu diſcours de *Pierre Corneille : Ma pièce eſt finie; je n'ai plus que les vers à faire.* Ce propos fut tenu par *Ménandre* plus de deux mille ans avant *Corneille*, ſi nous en croyons *Plutarque* dans ſa queſtion, *ſi les Athéniens ont plus excellé dans les armes que dans les lettres?* *Ménandre* pouvait à toute force s'exprimer ainſi, parce que des vers de comédie ne ſont pas les plus difficiles; mais dans l'art tragique, la difficulté eſt preſque inſurmontable, du moins chez nous.

Dans le ſiècle paſſé, il n'y eut que le ſeul *Racine* qui écrivit des tragédies avec une pureté & une élégance preſque continue; & le charme de cette élégance a été ſi puiſſant que les gens de lettres & de goût lui ont pardonné la monotonie de ſes déclarations d'amour, & la faibleſſe de quelques caractères, en faveur de ſa diction enchantereſſe.

Je vois dans l'homme illuſtre qui le précéda des ſcènes ſublimes, dont ni *Lopez de Véga*, ni *Calderon*, ni *Shakeſpeare* n'avaient même pu concevoir la moindre idée. & qui ſont très-ſupérieures à ce qu'on admira dans Sophocle & dans Euripide; mais auſſi j'y vois des tas de barbariſmes & de ſoléciſmes qui révoltent, & de froids raiſonnemens alambiqués qui glacent; j'y vois enfin vingt pièces entières, dans leſquelles à

peine y a-t-il un morceau qui demande grâce pour le reste. La preuve incontestable de cette vérité est, par exemple, dans les deux Bérénices de *Racine* & de *Corneille*. Le plan de ces deux pièces est également mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut même va jusqu'au ridicule. Mais par quelle raison est-il impossible de lire la Bérénice de *Corneille*? par quelle raison est-elle au-dessous des pièces de *Pradon*, de *Rioupérous*, de *Danchet*, de *Péchantré*, de *Pellegrin*? & d'où vient que celle de *Racine* se fait lire avec tant de plaisir, à quelques fadeurs près? d'où vient qu'elle arrache des larmes?... c'est que les vers sont bons : ce mot comprend tout, sentiment, vérité, décence, naturel, pureté de diction, noblesse, force, harmonie, élégance, idées profondes, idées fines, surtout idées claires, images touchantes, images terribles, & toujours placées à propos. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie, il ne lui restera rien; ôtez ce mérite au quatrième livre de l'Enéide & au discours de *Priam* à *Achille* dans Homère, ils seront insipides. L'abbé *du Bos* a très-grande raison : la poësie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs savent par cœur des morceaux admirables des Horaces, de Cinna, de Pompée, de Polieucte & quatre vers d'Héraclius, c'est que ces vers sont très-bien faits; & si on ne peut lire ni Théodore ni Pertharite, ni Dom Sanche d'Arragon, ni Attila, ni Agésilas, ni Pulchérie, ni la Toison d'or, ni Suréna, &c. &c. &c., c'est que presque tous les vers en sont détestables. Il faut être de bien mauvaise foi pour s'efforcer de les excuser contre sa conscience. Quelquefois même de misérables écrivains ont osé donner des éloges à cette foule de pièces aussi plates que barbares, parce qu'ils sentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût : ils demandaient grâce pour eux-mêmes.

PERSONNAGES.

DOM PEDRE, roi de Caſtille.

TRANSTAMARE, frère du roi, bâtard légitimé.

DU GUESCLIN, général de l'armée françaiſe.

LEONORE DE LA CERDA, princeſſe du ſang.

ELVIRE, confidente de *Léonore.*

ALMEDE,
MENDOSE,
ALVARE,
MONCADE, } Officiers eſpagnols.

Suite.

La ſcène eſt dans le palais de Tolède.

DOM PEDRE,

ROI DE CASTILLE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TRANSTAMARE, ALMEDE.

TRANSTAMARE.

DE la cour de Vincenne aux remparts de Tolède
Tu m'es enfin rendu, cher & prudent Almède.
Reverrai-je en ces lieux ce brave du Guefclin ?

ALMEDE.

Il vient vous feconder.

TRANSTAMARE.

Ce mot fait mon deftin.
Pour foutenir ma caufe & me venger d'un frère,
Le fecours des Français m'eft encor néceffaire.
Des révolutions voici le temps fatal.
J'attends tout du roi Charle & de fon général.
Qu'as-tu vu, qu'a-t-on fait ? Dis-moi ce qu'on prépare
Dans la cour de Vincenne au prince Tranftamare ?

ALMEDE.

Charles était incertain. J'ai long-temps attendu
L'effet d'un grand projet qu'on tenait fufpendu.

Le monarque éclairé, prudent avec courage,
(Chez les bouillans Français peut-être le ſeul ſage,)
A tous ſes courtiſans dérobant ſes ſecrets,
A peſé mes raiſons avec ſes intérêts.
Enfin il vous protége; & ſur le bord du Tage
Ce valeureux Gueſclin, ce héros de notre âge,
Suivi de ſon armée, arrive ſur mes pas.

TRANSTAMARE.

Je dois tout à ſon roi.

ALMEDE.

Ne vous y trompez pas.
Charle, en vous ſoutenant au bord du précipice,
Vous tend par politique une main protectrice;
En diviſant l'Eſpagne, afin de l'affaiblir,
Il veut frapper dom Pèdre autant que vous ſervir:
Pour ſon intérêt ſeul il entreprend la guerre.
Dom Pèdre eut pour appui la ſuperbe Angleterre;
Le fameux prince noir était ſon protecteur;
Mais ce guerrier terrible & de Gueſclin vainqueur,
Au milieu de ſa gloire achevant ſa carrière,
Touche enfin dans Bordeaux à ſon heure dernière.
Son génie accablait & la France & Gueſclin;
Et quand des jours ſi beaux touchent à leur déclin,
Ce français, dont le bras aujourd'hui vous ſeconde,
Demeure avec éclat ſeul en ſpectacle au monde.
Charle a choiſi ce temps. L'Anglais tombe épuiſé;
L'Empire a trente rois, & languit diviſé;
L'Eſpagnol eſt en proie à la guerre civile;
Charle eſt le ſeul puiſſant; & d'un eſprit tranquille
Ebranlant à ſon gré tous les autres Etats,
Il triomphe à Paris ſans employer ſon bras.

TRANSTAMARE.

Qu'il exerce à loiſir ſa politique habile,
Qu'il ſoit prudent, heureux; mais qu'il me ſoit utile.

ALMEDE.

Il vous promet Valence & les vaſtes pays
Que vous laiſſait un père, & qu'on vous a ravis ;
Il vous promet ſurtout la main de Léonore ,
Dont l'hymen à vos droits va réunir encore
Ceux qui lui ſont tranſmis par les rois ſes aïeux.

TRANSTAMARE.

Léonore eſt le bien le plus cher à mes yeux.
Mon père, tu le ſais, voulut que l'hymenée
Fît revivre par moi les rois dont elle eſt née.
Il avait gagné Rome, elle approuvait ſon choix ;
Et l'Eſpagne à genoux reconnaiſſait mes droits.
Dans un aſile ſaint Léonore enfermée
Fuyait les factions de Tolède alarmée ;
Elle fuyait dom Pèdre.... Il la fait enlever.
De mes biens, en tout temps ardent à me priver,
Il la retient ici captive avec ſa mère.
Voudrait-il ſeulement l'arracher à ſon frère ?
Croit-il, de tant d'objets trop heureux ſéducteur,
De ce cœur ſimple & vrai corrompre la candeur ?
Craindrait-il en ſecret les droits que Léonore
Au trône Caſtillan peut conſerver encore ?
Prétend-il l'épouſer, ou d'un nouvel amour
Etaler le ſcandale à ſon indigne cour ?
Veut-il des La Cerda déshonorer la fille ,
La traîner en triomphe après Laure & Padille ?
Et d'un peuple opprimé, bravant les vains ſoupirs,
Inſulter aux humains du ſein de ſes plaiſirs ?

ALMEDE.

Les femmes, en tous lieux ſouveraines ſuprêmes,
Ont égaré des rois; & les cours ſont les mêmes.
Mais peut-être Gueſclin dédaignera d'entrer
Dans ces petits débats qu'il ſemblait ignorer.
Son eſprit mâle & ferme, & même un peu ſauvage,
Des faibleſſes d'amour entend peu le langage.
Honoré par ſon roi du nom d'ambaſſadeur,
Il ſoutiendra vos droits avant que ſa valeur
Se ſerve ici pour vous, dignement occupée,
Des dernières raiſons, les canons & l'épée.
Mais juſque-là dom Pèdre eſt le maître en ces lieux.

TRANSTAMARE.

Lui le maître ! ah ! bientôt tu nous connaîtras mieux.
Il veut l'être en effet; mais un pouvoir ſuprême
S'élève & s'affermit au-deſſus du roi même.
Dans ſon propre palais les états convoqués
Se ſont en ma faveur hautement expliqués;
Le Sénat Caſtillan me promet ſon ſuffrage.
A dom Pèdre égalé, je n'ai pas l'avantage
D'être né d'un hymen approuvé par la loi;
Mais tu ſais qu'en Europe on a vu plus d'un roi,
Par ſoi-même élevé, faire oublier l'injure
Qu'une loi trop injuſte a faite à la nature.
Tout eſt au plus heureux, & c'eſt la loi du ſort.
Un bâtard échappé des pirates du Nord
A ſoumis l'Angleterre; & malgré tous leurs crimes,
Ses heureux deſcendans ſont des rois légitimes;
J'oſe attendre en Eſpagne un auſſi grand deſtin.

ALMEDE.

Gueſclin vous le promet; & je me flatte enfin

Que dom Pèdre à vos pieds peut tomber de ſon trône,
Si le Français l'attaque, & l'Anglais l'abandonne.

TRANSTAMARE.

Tout annonce ſa chute ; on a ſu ſoulever
Les eſprits mécontens qu'il n'a pu captiver.
L'opinion publique eſt une arme puiſſante ;
J'en aiguiſe les traits. La ligue menaçante
Ne voit plus dans ſon roi qu'un tyran criminel ;
Il n'eſt plus déſigné que du nom de cruel :
Ne me demande point ſi c'eſt avec juſtice ;
Il faut qu'on le déteſte, afin qu'on le puniſſe.
La haine eſt ſans ſcrupule : un peuple révolté
Ecoute les rumeurs, & non la vérité.
On avilit ſes mœurs, on noircit ſa conduite,
On le rend odieux à l'Europe ſéduite,
On le pourſuit dans Rome à ce vieux tribunal,
Qui par un long abus, peut-être trop fatal,
Sur tant de ſouverains étend ſon vaſte empire.
Je l'y fais condamner ; & je puis te prédire
Que tu verras l'Eſpagne en ſa crédulité
Exécuter l'arrêt dès qu'il ſera porté :
Mais un ſoin plus preſſant m'agite & me dévore.
A ſes ſacrés autels il ravit Léonore ;
De cette cour profane il faut bien la ſauver.
Arrachons-la des mains qui m'en oſent priver.
Sans doute il s'eſt flatté du grand art de ſéduire,
De ſa vaine beauté, de ce frivole empire
Qu'il eut ſur tant de cœurs aiſés à conquérir ;
Tout cet éclat trompeur avec lui va périr.
Peut-être qu'aujourd'hui la guerre déclarée
Vers la princeſſe ici m'interdirait l'entrée.

Profitons du ſeul jour où je puis l'enlever.
Va m'attendre au Sénat ; je cours t'y retrouver:
Nous y concerterons tout ce que je dois faire
Pour ravir Léonore & le trône à mon frère.
La voici. Le deſtin favoriſe mes vœux.

SCENE II.

TRANSTAMARE, LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

PRINCE, en ces temps de trouble, en ces jours malheureux,
Je n'ai que ce moment pour vous parler encore.
Bientôt vous connaîtrez ce qu'était Léonore,
Quelle était ſa conduite, & ſon nouveau devoir;
Mais au palais du roi gardez de me revoir.
Je veux, je dois ſauver d'une guerre inteſtine
Et vous, & tout l'Etat penchant vers ſa ruine.
Le roi vient ſur mes pas; j'ignore ſes projets;
Il donne en frémiſſant quelques ordres ſecrets:
Il vous nomme, il s'emporte; & vous devez connaître
Quel ſort on ſe prépare en luttant contre un maître.
Je vous en avertis. Epargnez à ſes yeux
D'un ſuperbe ennemi l'aſpect injurieux,
C'eſt ma ſeule prière.

TRANSTAMARE.

Ah ! qu'oſez-vous me dire?

LEONORE.

Ce que je dois penſer, ce que le ciel m'inſpire.

TRANSTAMARE.

Quoi ! vous que ce ciel même a fait naître pour moi,
Dont mon père en mourant me deſtina la foi,

Vous dont Rome & la France ont conclu l'hymenée,
Vous que l'Europe entière à moi ſeul a donnée,
Je ne vous reverrais que pour vous éviter ?
Vous ne me parleriez que pour mieux m'écarter !

LEONORE.

Le devoir, la raiſon, votre intérêt l'exige.
Tout ce que j'apperçois m'épouvante & m'afflige.
Seigneur, d'aſſez de ſang nos champs ſont inondés,
Et vous devez ſentir ce que vous haſardez.

TRANSTAMARE.

Je ſais bien que dom Pèdre eſt injuſte, intraitable,
Qu'il peut m'aſſaſſiner.

LEONORE.

Il en eſt incapable.
A l'inſulter ainſi, c'eſt trop vous appliquer.
Puiſſe enfin la nature à tous deux s'expliquer !
Elle parle par moi, Seigneur, je vous conjure
De ne point faire au roi cette nouvelle injure.
Ménagez, évitez, votre frère offenſé,
Violent comme vous, profondément bleſſé.
Ne vous efforcez point de le rendre implacable ;
Laiſſez-moi l'appaiſer.

TRANSTAMARE.

Non, chaque mot m'accable.
Je vous parle des nœuds qui nous ont engagés ;
Et vous me répondez que vous me protégez !
Je ne vous connais plus. Que cette cour altère
Vos premiers ſentimens & votre caractère !

LEONORE.

Mes juſtes ſentimens ne ſont point démentis ;
Je chérirai le ſang dont nous ſommes ſortis,

Et les rois nos aïeux vivront dans ma mémoire.
Pour la dernière fois si vous daignez m'en croire,
Dans son propre palais gardez-vous d'outrager
Celui qui règne encore, & qui peut se venger.

TRANSTAMARE.

Que vous importe à vous que mon aspect l'offense?

LEONORE.

Je veux qu'envers un frère il use de clémence.

TRANSTAMARE.

La clémence en dom Pèdre! épargnez-vous ce soin:
De la mienne bientôt il peut avoir besoin;
Je n'en dirai pas plus; mais quoi que j'exécute,
Léonore est un bien qu'un tyran me dispute:
Je n'ai rien entrepris que pour vous posséder;
Vous me verrez mourir plutôt que vous céder.
Vous me verrez, Madame.

(il sort.)

SCENE III.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Où me suis-je engagée!

ELVIRE.

Je frémis des périls où vous êtes plongée,
Entre deux ennemis qui, s'égorgeant pour vous,
Pourront dans le combat vous percer de leurs coups.
Promise à Transtamare, à son frère donnée,
Prête à former ces nœuds d'un secret hymenée,
Dans l'orage qui gronde en ce triste séjour,
Quelle cruelle fête, & quel temps pour l'amour!

LEONORE.

Elvire, il faut t'ouvrir mon ame toute entière.
Je voulais consacrer ma pénible carrière
Au vénérable asile où dans mes premiers jours
J'avais goûté la paix loin des perfides cours.
Le sombre Transtamare, en cherchant à me plaire,
M'attachait encor plus à ma retraite austère.
D'une mère sur moi tu connais le pouvoir;
Elle a détruit ma paix, & changé mon devoir.
Dans les dissentions de l'Espagne affligée,
Au parti de dom Pèdre en secret engagée,
Pleine de cet orgueil qu'elle tient de son sang,
Elle me précipite en ce suprême rang:
Elle me donne au roi. Le puissant Transtamare
Ne pardonnera point le coup qu'on lui prépare.
Je replonge l'Espagne en un trouble nouveau;
De la guerre en tremblant j'allume le flambeau,
Moi, qui de tout mon sang aurais voulu l'éteindre.
Plus on croit m'élever, plus ma chute est à craindre.
Le roi qui voit l'Etat contre lui conjuré
Cache encor mon secret dans Tolède ignoré:
Notre cour le soupçonne, & paraît incertaine.
Je me vois exposée à la publique haine,
Aux fureurs des partis, aux bruits calomnieux;
Et de quelques côtés que je tourne les yeux,
Ce trône m'épouvante.

ELVIRE.

Ou je suis abusée,
Ou votre ame à ce choix ne s'est point opposée.
Si les périls sont grands, si dans tous les états
Les cours ont leurs dangers, le trône a ses appas.

LEONORE.

Jamais le rang du roi n'éblouit ma jeunesse.
Peut-être que mon cœur avec trop de faiblesse
Admira sa valeur & ses grands sentimens.
Je sais quel fut l'excès de ses égaremens,
J'en frémis; mais son ame est noble & généreuse.
Elvire, elle est sensible autant qu'impétueuse :
Et s'il m'aime en effet, j'ose encore espérer
Que des jours moins affreux pourront nous éclairer.
L'auguste La Cerda, dont le ciel me fit naître,
M'inspira ce projet en me donnant un maître.
Ah ! si le roi voulait, si je pouvais un jour
Voir ce trône ébranlé raffermi par l'amour !
Si, comme je l'ai cru, les femmes étaient nées
Pour calmer des esprits les fougues effrénées,
Pour faire aimer la paix aux féroces humains,
Pour émousser le fer en leurs sanglantes mains !
Voilà ma passion, mon espoir & ma gloire.

ELVIRE.

Puissiez-vous remporter cette illustre victoire !
Mais elle est bien douteuse; & je vous vois marcher
Sur des feux que la cendre à peine a pu cacher.

LEONORE.

J'ai peu vu cette cour, Elvire, & je l'abhorre.
Quel séjour orageux ! mais il se peut encore
Que dans le cœur du roi je réveille aujourd'hui
Les premières vertus qu'on admirait en lui.
Ses maîtresses peut-être ont corrompu son ame ;
Le fonds en était pur.

ELVIRE.

Il vient à vous, Madame :
Osez donc parler.

SCENE IV.

DOM PEDRE, LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

SIRE, ou plutôt cher époux,
Souffrez que Léonore embrasse vos genoux.
(il la retient.)
Ma mère est votre sang, & sa main m'a donnée
Au maître généreux qui fait ma destinée.
Vous avez exigé qu'aux yeux de votre cour
Ce grand événement se cache encore un jour ;
Mais vous m'avez promis de m'accorder la grace
Qu'implorerait de vous mon excusable audace.
Puis-je la demander ?

DOM PEDRE.

N'ayez point la rigueur
De douter d'un empire établi sur mon cœur.
Votre couronnement d'un seul jour se diffère ;
Il me faut ménager un Sénat téméraire,
Un peuple effarouché : mais ne redoutez rien.
Parlez, qu'exigez-vous ?

LEONORE.

Votre bonheur, le mien,
Celui de la Castille, une paix nécessaire :
Seigneur, vous le savez, la princesse ma mère
M'a remise en vos mains dans un espoir si beau.
Les ans & les chagrins l'approchent du tombeau.
Je joins ici ma voix à sa voix expirante ;
Comme elle en ces momens la patrie est mourante

La discorde en fureur en ces lieux alarmés
Peut se calmer encor, Seigneur, si vous m'aimez.
Ne m'ouvrez point au trône un horrible passage
Parmi des flots de sang, au milieu du carnage;
Et puissent vos sujets, bénissant votre loi,
Par vous rendus heureux vous aimer comme moi!

DOM PEDRE.

Plus que vous ne pensez, votre discours me touche.
La raison, la vertu parlent par votre bouche.
Hélas! vous êtes jeune; & vous ne savez pas
Qu'un roi qui fait le bien ne fait que des ingrats.
Allez, des factieux n'aiment jamais leur maître.
Quoi qu'il puisse arriver, je le suis, je veux l'être.
Ils subiront mes lois; mais daignez m'en donner;
Vous pouvez tout sur moi, que faut-il?

LEONORE.

Pardonner.

DOM PEDRE.

A qui?

LEONORE.

Puis-je le dire?

DOM PEDRE.

Hé bien?

LEONORE.

A Transtamare.

DOM PEDRE.

Quoi! vous me prononcez le nom de ce barbare!
Du criminel objet de mon juste courroux!

LEONORE.

Peut-être il est puni puisque je suis à vous.

Alfonse

Alfonfe votre père à fa main m'a promife,
Il lui donna Valence, & vous l'avez conquife.
Je lui portais pour dot d'affez vaftes Etats :
Il les efpère encore, & n'en jouira pas.
Sire, je ne veux point que la France jaloufe,
Votre Sénat, les grands, accufent votre époufe
D'avoir immolé tout à fon ambition,
Et de n'être en vos bras que par la trahifon.
De ces foupçons affreux la trifte ignominie
Empoifonnerait trop ma malheureufe vie.

DOM PEDRE.

Ecoutez, je vous aime: & ce facré lien,
En vous donnant à moi, joint votre honneur au mien.
Sachez qu'il n'eft ici de perfide & de traître
Que ce prince rebelle, & qui s'obftine à l'être.
Trompé par une femme, & par l'âge affaibli,
Mettant près du tombeau tous mes droits en oubli,
Alfonfe mauvais roi, non moins que mauvais père,
(Car je parle fans feinte, & ma bouche eft fincère.)
Alfonfe, en égalant fon bâtard à fon fils,
Nous fit imprudemment pour jamais ennemis.
D'une province entière on fefait fon partage;
La moitié de mon trône était fon héritage.
Que dis-je! on vous donnait!... plus jufte poffeffeur,
J'ai repris tous mes biens des mains du raviffeur.
Le traître avec Guefclin vaincu dans Navarette,
Par une fauffe paix réparant fa défaite,
Attire à fon parti nos peuples aveuglés.
Il impofe au Sénat, aux Etats affemblés;
Faible dans les combats, puiffant dans les intrigues,
Artifan ténébreux de fraudes & de brigues,

Il domine en secret dans mon propre palais.
Il croit déjà régner.... Ne me parlez jamais
De ce dangereux fourbe & de ce téméraire:
Cessez.

LEONORE.

Je vous parlais, Seigneur, de votre frère.

DOM PEDRE.

Mon frère! Transtamare!... Il doit n'être à vos yeux
Qu'un opprobre nouveau du sang de nos aïeux,
Un enfant d'adultère, un rejeton du crime;
Et l'étrange intérêt qui pour lui vous anime
Est un coup plus cruel à mon esprit blessé
Que tous ses attentats qui m'ont trop offensé

LEONORE.

De quoi vous plaignez-vous, quand je le sacrifie,
Quand vous donnant mon cœur, & hasardant ma vie,
Mon sort à vos destins s'abandonne aujourd'hui?
Ma tendresse pour vous, & ma pitié pour lui
A vos yeux irrités sont-elles une offense?
Je vous vois menacé des armes de la France:
Les Etats, le Sénat, unis contre vos droits
Ont élevé déjà leur redoutable voix.
M'est-il donc défendu de craindre un tel orage?

DOM PEDRE.

Non, mais rassurez-vous, du moins sur mon courage.

LEONORE.

Vous n'en avez que trop, & dans ces jours affreux,
Ce courage, peut-être, est funeste à tous deux.

DOM PEDRE.

Rien n'est funeste aux rois que leur propre faiblesse.

LEONORE.

Ainsi votre refus rebute ma tendresse !
A peine l'hymenée est prêt de nous unir.
Je vous déplais, Seigneur, en voulant vous servir.

DOM PEDRE.

Allez plaindre Dom Pèdre, & flatter Transtamare.

LEONORE.

Ah ! vous ne craignez point que mon esprit s'égare
Jusqu'à le comparer à Dom Pèdre, à mon roi.
Je vous parlais pour vous, pour l'Espagne & pour moi :
Je vois qu'il faut suspendre une plainte indiscrète ;
Qu'une femme est esclave, & qu'elle n'est point faite
Pour se jeter, Seigneur, entre le peuple & vous.
J'ai cru que la prière appaisait le courroux ;
Qu'on pouvait opposer à vos armes sanglantes
De la compassion les armes innocentes....
Mais je dois respecter de si grands intérêts....
J'avais trop présumé.... Je sors, & je me tais.

(*elle sort.*)

SCENE V.

DOM PEDRE *seul.*

QU'UNE telle démarche & m'étonne & m'offense !
Transtamare avec elle est-il d'intelligence ?
M'aurait-elle trompé sous le voile imposteur
Qui fascinait mes yeux par sa fausse candeur ?
Croit-elle, en abusant du pouvoir de ses charmes,
Vaincre par sa faiblesse, & m'arracher mes armes ?
Est-ce amour ? est-ce crainte ? est-ce une trahison ?
Quels nouveaux attentats confondent ma raison !

Règné-je, juſte Ciel ! & reſpiré-je encore ?
Tout m'abandonnerait !... & juſqu'à Léonore !....
Non .... je ne le crois point. ... mais mon cœur eſt percé.
Monarque malheureux, amant trop offenſé,
Oppoſe à tant d'aſſauts un cœur inébranlable ;
Mais ſurtout garde-toi de la trouver coupable.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

JE n'avais pas connu jusqu'à ce triste jour
Le danger d'être simple, & d'ignorer la cour.
Je vois trop qu'en effet il est des conjonctures
Où les cœurs les plus droits, les vertus les plus pures,
Ne servent qu'à produire un indigne soupçon.
Dans ces temps malheureux tout se tourne en poison.
Au fond de mes déserts pourquoi m'a-t-on cherchée?
Au séjour de la paix pourquoi suis-je arrachée?
Ah! si l'on connaissait le néant des grandeurs,
Leurs tristes vanités, leurs fantômes trompeurs,
Qu'on en détesterait le brillant esclavage!

ELVIRE.

Ne pensez qu'à Dom Pèdre, au nœud qui vous engage;
Songez que dans ces temps de trouble & de terreur
De lui seul après tout dépend votre bonheur.

LEONORE.

Le bonheur! ah, quel mot ta bouche me prononce!
Le bonheur! à nos yeux l'illusion l'annonce,
L'illusion l'emporte & s'enfuit loin de nous.
Mon malheur, chère Elvire, est d'aimer mon époux;
Il m'entraîne en tombant, il me rend la victime
D'un peuple qui le hait, d'un Sénat qui l'opprime,

De Tranſtamare enfin, dont la témérité
Oſe me reprocher une infidélité;
Comme ſi de mon cœur s'étant rendu le maître,
Par ma lâche inconſtance il eût ceſſé de l'être,
Et ſi déjà formée aux vices de la cour,
Je trahiſſais ma foi par un nouvel amour!
C'eſt-là ſurtout, c'eſt-là l'inſupportable injure
Dont j'ai le plus ſenti la profonde bleſſure.

SCENE II.

LEONORE, ELVIRE, TRANSTAMARE, Suite.

TRANSTAMARE.

OUI, je vous pourſuivrai dans ces murs odieux,
Souillés par mes tyrans, & pleins de nos aïeux.
Ces lieux où des Etats l'autorité ſacrée
A toute heure à mes pas donne une libre entrée;
Où ce roi croit dicter ſes ordres abſolus,
Que déjà dans Tolède on ne reconnaît plus.
C'eſt dans le Sénat même aſſis pour le détruire,
C'eſt au temple, en un mot, que je veux vous conduire;
C'eſt là qu'eſt votre honneur & votre ſureté,
C'eſt là que votre amant vous rend la liberté.

LEONORE.

De tant de violence indignée & ſurpriſe,
Fidelle à mes devoirs, à mon maître ſoumiſe,
Mais écoutant encore un reſte de pitié
Que cet excès d'audace a mal juſtifié,
Je voulais vous ſervir, vous rapprocher d'un frère,
Rappeler de la paix quelque ombre paſſagère.

De ces vœux mal conçus mon cœur fut occupé ;
Mais tous deux à l'envi vous l'avez détrompé.
Dans ces triſtes momens, tout ce que je puis dire,
C'eſt que mon ſang, mon Dieu, ce jour que je reſpire,
Ce palais où je ſuis, tout m'impoſe la loi
De chérir ma patrie, & d'obéir au roi.

TRANSTAMARE.

Il n'eſt point votre roi ; vous êtes mon épouſe ;
Vous n'échapperez point à ma fureur jalouſe ;
Oui vous m'appartenez : la pompe des autels,
L'appareil des flambeaux, les ſermens ſolemnels,
N'ajoutent qu'un vain faſte aux promeſſes ſacrées,
Par un père & par vous dès l'enfance jurées.
Ces nœuds, ces premiers nœuds dont nous ſommes liés,
N'ont point été par vous encor déſavoués :
Rome les conſacra ; rien ne peut les diſſoudre.
N'attirez point ſur vous les éclats de ſa foudre.
Quoi ! l'air empoiſonné que nous reſpirons tous
A-t-il dans ce palais pénétré juſqu'à vous ?
Pourriez-vous préférer à ce nœud reſpectable
La vanité trompeuſe & l'orgueil mépriſable
De captiver un roi dont tant d'autres beautés
Partageaient follement les infidélités ?
Vous n'avilirez point le ſang qui vous fit naître
Juſqu'à leur diſputer la conquête d'un traître,
D'un monarque flétri par d'indignes amours ;
Et qui, ſi l'on en croit de fidelles diſcours,
Jaloux ſans être tendre, a dans ſa frénéſie
De ſa femme au tombeau précipité la vie.

LEONORE.

Quoi ! vous cherchez ſans ceſſe à le calomnier ?

TRANSTAMARE.

Et vous vous abaissez à le justifier!
Tremblez de partager le poids insupportable
Dont la haine publique a chargé ce coupable.
Il faut me suivre, il faut dans les bras du Sénat....

LEONORE.

Si vous entrepreniez cet horrible attentat,
Si vous osiez jamais....

SCENE III.

LEONORE, TRANSTAMARE *sur le devant avec sa suite*, DOM PEDRE *dans le fond avec la sienne*, MENDOSE.

DOM PEDRE *à Mendose, dans l'enfoncement.*

Tu vois ce téméraire,
Qui jusqu'en ma maison vient braver ma colère;
Ce protégé de Charle. Il vient à ses vainqueurs
Apporter des Français les insolentes mœurs....
Aux yeux de la princesse il ose ici paraître!
Sans frein, sans retenue, il marche, il parle en maître....
Comte, un tel entretien ne vous est point permis.
Dans la foule des grands, à votre rang admis,
Vous pourrez dans les jours de pompe solemnelle
Vous présenter de loin prosterné devant elle.
Entrez dans le Sénat, prenez place aux Etats;
La loi vous le permet; je ne vous y crains pas.
Vous y pouvez trâmer vos cabales secrètes;
Mais respectez ces lieux, & songez qui vous êtes.

TRANSTAMARE.

Le fils du dernier roi prend plus de liberté ;
Il s'explique en tous lieux ; il peut être écouté ;
Il peut offrir sans crainte un pur & noble hommage
Rome, le roi de France, & des grands le suffrage,
Ont quelque poids encore, & pourront balancer
Tout ce qu'à ma poursuite on voudrait opposer.
Léonore est à moi, sa main fut mon partage.

DOM PEDRE.

Et moi je vous défends d'y penser davantage.

TRANSTAMARE.

Vous me le défendez ?

DOM PEDRE.

Oui.

TRANSTAMARE.

De mes ennemis
Les ordres quelquefois m'ont trouvé peu soumis.

DOM PEDRE.

Mais quelquefois aussi, malgré Rome & la France,
En Castille on punit la désobéissance.

TRANSTAMARE.

Le Sénat & mon bras m'affranchissent assez
De ce grand châtiment dont vous me menacez.

DOM PEDRE.

Ils vous ont mal servi dans les champs de la gloire.
Vous devriez du moins en garder la mémoire.

TRANSTAMARE.

Les temps sont bien changés. Vos maîtres & les miens,
Les Etats, le Sénat, tous les vrais citoyens,
Ont enfin rappelé la liberté publique :
On ne redoute plus ce pouvoir tyrannique,

Ce monſtre, votre idole, horreur du genre humain,
Que votre orgueil trompé veut rétablir en vain.
Vous n'êtes plus qu'un homme avec un titre auguſte,
Premier ſujet des lois, & forcé d'être juſte.

DOM PEDRE.

Hé bien, crains ma juſtice, & tremble en tes deſſeins.

TRANSTAMARE.

S'il en eſt une au ciel, c'eſt pour vous que je crains:
Gardez-vous de laſſer ſa longue patience.

DOM PEDRE, *tirant à moitié ſon épée.*

Tu mets à bout la mienne avec tant d'inſolence.
Perfide! défends-toi contre ce fer vengeur.

TRANSTAMARE, *mettant auſſi la main à l'épée.*

Sire, oſeriez-vous bien me faire cet honneur?

LEONORE *ſe jetant entr'eux, tandis que Mendoſe & Almède les ſéparent.*

Arrêtez, inhumains! Ceſſez, barbares frères....
Cieux toujours offenſés! deſtins toujours contraires!
Verrai-je en tous les temps ces deux infortunés
Prêts à ſouiller leurs mains du ſang dont ils ſont nés!
N'entendront-ils jamais la voix de la nature?

DOM PEDRE.

Ah! je n'attendais pas cette nouvelle injure,
Et que pour dernier trait Léonore aujourd'hui
Pût en nous égalant me confondre avec lui.
C'en eſt trop.

LEONORE.

Quoi! c'eſt vous qui m'accuſez encore!

DOM PEDRE.

Et vous me trahiriez, vous, dis-je, Léonore!

LEONORE.

Et vous me reprochez dans ce désordre affreux
De vouloir épargner un crime à tous les deux!
Vous me connaissez mal : apprenez l'un & l'autre
Quels sont mes sentimens, & mon sort, & le vôtre.
Transtamare, sachez que vous n'aurez enfin,
Quand vous seriez mon roi, ni mon cœur, ni ma main.
Sire, tombe sur moi la justice éternelle
Si jusqu'à mon trépas je ne vous suis fidelle.
Mais la guerre civile est horrible à mes yeux;
Et je ne puis me voir entre deux furieux,
Misérable sujet de discorde & de haine,
Toujours dans la terreur, & toujours incertaine,
Si le seul de vous deux qui doit régner sur moi
Ne me fait pas l'affront de douter de ma foi.
Vous m'arrachiez, Seigneur, au solitaire asile
Où mon cœur loin de vous était du moins tranquille.
Je me vois exilée en ce cruel séjour,
Dans cet antre sanglant que vous nommez la cour.
Je la fuis; je retourne à la tombe sacrée
Où j'étais morte au monde, & du monde ignorée.
Qu'une autre se complaise à nourrir dans les cœurs
Les tourmens de l'amour & toutes ses fureurs,
A mêler sans effroi ses langueurs tyranniques
Aux tumultes sanglans des discordes publiques;
Qu'elle se fasse un jeu du malheur des humains,
Et des feux de la guerre attisés par ses mains;
Qu'elle y mette à son gré sa gloire & son mérite:
Cette gloire exécrable est tout ce que j'évite.
Mon cœur qui la déteste est encore étonné
D'avoir sui cette paix pour qui seule il est né;

Cette paix qu'on regrette au milieu des orages.
Je vais loin de Tolède, & de ces grands naufrages,
M'enfevelir, vous plaindre, & fervir à genoux
Un maître plus puiffant & plus clément que vous.

(*elle fort.*)

SCENE IV.

DOM PEDRE, TRANSTAMARE, Suite.

DOM PEDRE.

Elle échappe à ma vue, elle fuit, & fans peine !
J'ai foupçonné fon cœur, j'ai mérité fa haine.

(*à fa fuite.*)

Léonore !.... courez, qu'on vole fur fes pas;
Mes amis, fuivez-la, qu'on ne la quitte pas;
Veillez avec les miens fur elle & fur fa mère....
Toi, qui t'ofe parer du faint nom de mon frère,
Va, rends grâce à ce fang par toi déshonoré,
Rends grâce à mes fermens : j'ai promis, j'ai juré
De refpecter ici la liberté publique.
Tu m'ofais reprocher un pouvoir tyrannique !
Tu vis, c'en eft affez pour me juftifier;
Tu vis, & je fuis roi !... Garde-toi d'oublier
Qu'il me refte en Efpagne encor quelque puiffance.
Cabale avec les tiens dans Rome & dans la France,
Intrigue en ton Sénat, foulève les Etats,
Va, mais attends le prix de tes noirs attentats.

TRANSTAMARE, *en fortant avec fa fuite.*

Sire, j'attends beaucoup de la clémence augufte
Du frère le plus tendre, & du roi le plus jufte.

SCENE V.

DOM PEDRE, MENDOSE.

DOM PEDRE.

TREMBLEZ, tyrans des rois; le châtiment vous fuit.
Que dis-je! malheureux! à quoi fuis-je réduit!
J'ai laiffé de fes pleurs Léonore abreuvée,
Ainfi que mes fujets contre moi foulevée.
Quoi! toujours de mes mains j'ourdirai mes malheurs!
C'était donc mon deftin d'éloigner tous les cœurs!
J'ai d'une tendre époufe affligé l'innocence.
Mon peuple m'abandonne & le français s'avance.
Prêt de faire une reine, & d'aller aux combats,
A tant de foins preffans mon cœur ne fuffit pas.
Allons... il faut porter le fardeau qui m'accable.

MENDOSE.

Sire, vous permettez qu'un ami véritable,
(Je hafarde ce nom fi rare auprès des rois)
Libre en fes fentimens s'ouvre à vous quelquefois.
Vos foldats, il eft vrai, s'approchent de Tolède;
Mais les grands, le Sénat, que Tranftamare obfède,
Les organes des lois du peuple révérés,
De la religion les miniftres facrés,
Tout s'unit, tout menace, un dernier coup s'apprête.
Déjà même Guefclin dirigeant la tempête
Marche aux rives du Tage, & vient y rallumer
La foudre qui s'y forme & va tout confumer.
Peut-être il ferait temps qu'un peu de politique
Tempérât prudemment ce courage héroïque;

Que vous attendissiez, chaque jour offensé,
Le moment de punir sans avoir menacé.
De vos fiers ennemis nourrissant l'insolence,
Vous les avertissez de se mettre en défense.
De Léonore ici je ne vous parle pas:
L'amour bien mieux que moi, finira vos débats.
Vous êtes violent, mais tendre, mais sincère;
Seigneur, un mot de vous calmera sa colère.
Mais quand le péril presse & peut vous accabler,
Avec vos oppresseurs il faut dissimuler.

DOM PEDRE.

A ma franchise, ami, cet art est trop contraire;
C'est la vertu du lâche.... Ah! d'un maître sévère,
D'un cruel, d'un tyran, s'ils m'ont donné le nom,
Je veux le mériter à leur confusion.
Trop heureux les humains dont les ames dociles
Se livrent mollement aux passions tranquilles!
Ma vie est un orage; & dans les flots plongé,
Je me plais dans l'abyme où je suis submergé.
Rien ne me changera, rien ne pourra m'abattre.

MENDOSE.

Mon Prince, à vos côtés vous m'avez vu combattre,
Vous m'y verrez mourir. Mais portez vos regards
Sur ces gouffres profonds ouverts de toutes parts;
Voyez de vos rivaux la fatale industrie,
Par des bruits mensongers séduisant la patrie,
S'appliquant sans relâche à vous rendre odieux,
Tromper l'Europe entière, & croire armer les cieux;
Des superstitions faire parler l'idole,
Vous poursuivre à Paris, vous perdre au Capitole.
Et par le seul mépris vous avez repoussé
Tous ces traits qu'on vous lance, & qui vous ont blessé!

Vous laiſſez l'impoſture attaquant votre gloire
Juſque dans l'avenir flétrir votre mémoire !

DOM PEDRE.

Ah ! dure iniquité des jugemens humains !
Fantômes élevés par des caprices vains !
J'ai dédaigné toujours votre vile fumée ;
Je foule aux pieds l'erreur qui fait la renommée.
On ne m'a vu jamais fatiguer mes eſprits
A chercher un ſuffrage à Rome ou dans Paris.
J'ai vaincu, j'ai bravé la rumeur populaire.
Je ne me ſens point né pour flatter le vulgaire.
Ou tombons, ou régnons. L'heureux eſt reſpecté ;
Le vainqueur devient cher à la poſtérité,
Et les infortunés ſont condamnés par elle.
Rome de Tranſtamare embraſſe la querelle ;
Rome ſera pour moi quand j'aurai combattu,
Quand on verra ce traître à mes pieds abattu
Me rendre en expirant ma puiſſance uſurpée.
Je ne veux plus de droits que ceux de mon épée....
Mais quel jour ! Léonore !... Il devait être heureux....
Pour ſon couronnement quel appareil affreux !
Que ce triomphe, hélas, peut devenir horrible !
Je me feſais, cruelle, un plaiſir trop ſenſible
De détruire un rival au fond de votre cœur,
C'eſt là que j'aſpirais à régner en vainqueur.....
On m'oſe diſputer mon trône & Léonore !
Allons, ils ſont à moi ; je les poſſède encore.

SCENE VI.

DOM PEDRE, MENDOSE, ALVARE.

ALVARE.

LE Sénat Castillan vous demande, Seigneur

DOM PEDRE.

Il me demande? moi!

ALVARE.

Nous attendons l'honneur
De vous voir présider à l'auguste assemblée
Par qui l'Espagne enfin se verra mieux réglée.
Le prince votre frère a déjà préparé
L'édit qui sous vos yeux doit être déclaré.

DOM PEDRE.

Qui? mon frère!

ALVARE.

Au Sénat que faut-il que j'annonce?

DOM PEDRE.

Je suis son roi. Sortez.... & voilà ma réponse.

ALVARE.

Vous apprendrez la leur.

SCENE VII.

DOM PEDRE, MENDOSE, Suite.

DOM PEDRE *à sa suite.*

HE bien, vous le voyez,
Les ordres de mes rois me sont signifiés ;
Transtamare les signe, il commande, il est maître ;
On me traite en sujet !... je serais fait pour l'être,
Pour servir enchaîné, si le même moment
Qui voit de tels affronts ne voit leur châtiment.

(*à Moncade.*)

Chef de ma garde, à moi !... je connais ton audace.
Serviras-tu ton roi, qu'on trahit, qu'on menace,
Qu'on ose mépriser ?

MONCADE.

Comme vous j'en rougis ;
Mon cœur est indigné. Commandez, j'obéis.

DOM PEDRE.

Ne ménageons plus rien ; fais saisir Transtamare,
Et le perfide Almède, & l'insolent Alvare :
Tu seras soutenu. Mes valeureux soldats
Aux portes de Tolède avancent à grands pas.
Etonnons par ce coup ces graves téméraires
Qui détruisent l'Espagne & s'en disent les pères.
Leur siége est-il un temple ? & grâce aux préjugés,
Est-ce le Capitole où les rois sont jugés ?
Nous verrons aujourd'hui leur audace abaissée.
Va, d'autres intérêts occupent ma pensée.
Exécute mon ordre au milieu du Sénat,
Où le traître à présent règne avec tant d'éclat.

MONCADE.

Cette entreprife eft jufte, auffi-bien que hardie;
Et je vais l'accomplir au péril de ma vie.
Mais craignez de vous perdre.

DOM PEDRE.

A ce point confondu,
Si je ne rifque tout, crois-moi, tout eft perdu.

MENDOSE.

Arrêtez un moment... daignez fonger encore
Que vous bravez des lois qu'à Tolède on adore.

DOM PEDRE.

Moi ! je refpecterais ces gothiques ramas
De priviléges vains que je ne connais pas!
Eternels alimens de troubles, de fcandales,
Que l'on ofe appeler nos lois fondamentales;
Ces tyrans féodaux, ces barons fourcilleux,
Sous leurs ruftiques toits indigens orgueilleux;
Tous ces nobles nouveaux, ce Sénat anarchique,
Erigeant la licence en liberté publique;
Ces Etats défunis dans leurs vaftes projets,
Sous les débris du trône écrafant les fujets !
Ils aiment Tranftamare, ils flattent fon audace ;
Ils voudraient l'opprimer, s'il régnait en ma place.
Je les punirai tous. Les armes d'un Sénat
N'ont pas beaucoup de force en un jour de combat.

MENDOSE.

Souvent le fanatifme infpire un grand courage.

DOM PEDRE.

Ah! l'honneur & l'amour en donnent davantage.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

IL eſt entre vos mains ſurpris & déſarmé.
Diſpoſez de ce tigre avec peine enfermé,
Prêt à dévorer tout, ſi l'on briſe ſa chaîne.
Des grands de la Caſtille une troupe hautaine
Raſſemble avec éclat ce cortége nombreux
D'écuyers, de vaſſaux qu'ils traînent après eux;
Reſtes encor puiſſans de cette barbarie
Qui vint des flancs du Nord inonder ma patrie.
Ils ſe ſont réunis à ce grand tribunal
Qui penſe que leur prince eſt au plus leur égal;
Ils ſoulèvent Tolède à leur voix trop docile.

DOM PEDRE.

Je le ſais... Mes ſoldats ſont enfin dans la ville.

MENDOSE.

Le tonnerre à la main nous pouvons l'embraſer,
Frapper les citoyens, mais non les appaiſer.
Animé par les grands tout un peuple en alarmes
Porte aux murs du palais des flambeaux & des armes;
Juſqu'en votre maiſon je vois autour de vous
Des courtiſans ingrats vous ſervant à genoux;
Mais ſervant encor plus la cabale des traîtres,
Préférer Tranſtamare au pur ſang de leurs maîtres:

La trifte vérité ne peut fe déguifer.

DOM PEDRE.

J'aime qu'on me la dife, & fais la méprifer.
Que m'importent ces flots dont l'inutile rage
Se diffipe en grondant & fe brife au rivage?
Que m'importent ces cris des vulgaires humains?
La feule Léonore eft tout ce que je crains.
Léonore!... crois-tu que fon ame offenfée
Rendue à mon amour ait pu dans fa penfée
Etouffer pour jamais le cuifant fouvenir
D'un affront, dont fa haine aurait dû me punir?

MENDOSE.

Vous l'avez affez vu, fon retour eft fincère.

DOM PEDRE.

Son ingénuité, qui dut toujours me plaire,
Laiffe échapper des traits d'une mâle fierté
Qui joint un grand courage à fa fimplicité.

MENDOSE.

Sa conduite envers vous était d'une ame pure.
Vertueufe fans art, ignorant l'impofture,
Voulant que ce grand jour fût un jour de bienfaits,
Au fein de la difcorde elle a cherché la paix.
Ce cœur qui n'eft pas né pour des temps fi coupables
Se figurait des biens qui font impraticables;
Sa vertu la trompait. Je vois avec douleur
Que tout corrompt ici votre commun bonheur.
Quel parti prenez-vous, & que devra-t-on faire
De cet inébranlable & terrible adverfaire

Qui dans ſa priſon même oſe encor vous braver ?

DOM PEDRE.

Léonore !... à ce point as-tu ſu captiver
Un cœur ſi détrompé, ſi las de tant de chaînes,
Dont le poids trop chéri fit ma honte & mes peines ?
J'abjurais les amours & leurs folles erreurs.
Quoi ! dans ces jours de ſang & parmi tant d'horreurs,
Cette candeur naïve & ſa noble innocence
Sur mon ame étonnée ont donc plus de puiſſance
Que n'en eurent jamais ces fatales beautés
Qui ſubjuguaient mes ſens de leurs fers enchantés,
Et des ſéductions déployant l'artifice
Egaraient ma raiſon ſoumiſe à leur caprice !
Padille m'enchaînait & me rendait cruel ;
Pour venger ſes appas je devins criminel
Ces temps étaient affreux. Léonore adorée
M'inſpire une vertu que j'avais ignorée.
Elle grave en mon cœur heureux de lui céder
Tout ce que tu m'as dit ſans me perſuader.
Je crois entendre un dieu qui s'explique par elle ;
Et ſon ame à mes ſens donne une ame nouvelle.

MENDOSE.

Si vous aviez plutôt formé ces chaſtes nœuds,
Votre règne ſans doute eût été plus heureux.
On a vu quelquefois par des vertus tranquilles
Une reine écarter les diſcordes civiles.
Padille les fit naître ; & j'oſe préſumer
Que Léonore ſeule aurait pu les calmer.
C'eſt Dom Pèdre, c'eſt vous, & non le roi qu'elle aime.
Les autres n'ont chéri que la grandeur ſuprême.

Elle revient vers vous, & je cours de ce pas
Contenir si je puis le peuple & les soldats;
A vos ordres sacrés toujours prêt à me rendre.

DOM PEDRE.

Je te joindrai bientôt, cher ami, va m'attendre.

SCENE II.

DOM PEDRE, LEONORE.

DOM PEDRE.

Vous pardonnez enfin; vos mains daignent orner
Ce sceptre que l'Espagne avait dû vous donner.
Compagne de mes jours, trop orageux, trop sombres,
Vous seule éclaircirez la noirceur de leurs ombres.
Les farouches esprits, que je n'ai pu gagner,
Haïront moins Dom Pèdre en vous voyant régner.
Dans ces cœurs soulevés, dans celui de leur maître,
Le calme qui nous fuit pourra bientôt renaître.
Je suis loin maintenant d'offrir à vos désirs
D'une brillante cour la pompe & les plaisirs;
Vous ne les cherchez pas. Le trône où je vous place
Est entouré du crime, assiégé par l'audace;
Mais s'il touche à sa chute, il sera relevé;
Et dans un sang impur heureusement lavé:
Ecrasant sous vos pieds la ligue terrassée,
Il reprendra par vous sa splendeur éclipsée.

LEONORE.

Vous connaissez mon cœur; il n'a rien de caché.
Lorsque j'ai vu le vôtre à la fin détaché

Des indignes objets de votre amour volage,
J'ai ſans peine à mon prince offert un pur hommage.
Vainement votre père expirant dans mes bras
Et prétendant régner au-delà du trépas,
Pour ſon fils Tranſtamare aveugle en ſa tendreſſe,
Avait en ſa faveur exigé ma promeſſe.
Bientôt par ma raiſon ſon ordre fut trahi;
Et plus je vous ai vu, plus j'ai mal obéi.
Enfin, j'aimais Dom Pèdre en fuyant ſa couronne;
Et je ne penſe pas que ſon cœur me ſoupçonne
D'avoir pu déſirer cette triſte grandeur,
Qui ſans vous aujourd'hui ne me ferait qu'horreur.
Mais ſi de mon hymen la fête eſt différée,
Si je ne règne pas, je ſuis déshonorée.
Vous pouvez par mépris pour la commune erreur
Braver la voix publique : & je la crains, Seigneur.
Je veux qu'on me reſpecte, & qu'après vos faibleſſes,
On ne me compte pas au rang de vos maîtreſſes.
Ma gloire s'en irrite : & dans ces triſtes jours
La retraite, ou le trône était mon ſeul recours.
Votre épouſe à vos yeux ſe ſent trop outragée.

DOM PEDRE.

Avant la fin du jour vous en ſerez vengée.

LEONORE.

Je ne prétends pas l'être. Ecoutez ſeulement
Tous les juſtes ſujets de mon reſſentiment.
J'ai peu du cœur humain la fatale ſcience;
Mais j'ouvre enfin les yeux. Ma prompte expérience
M'apprend ce qu'on éprouve à la ſuite des rois.
Je vois comme on s'empreſſe à condamner leur choix:

On accuſe de tout quiconque a pu leur plaire.
De l'eſtrade des grands deſcendant au vulgaire,
Le menſonge ſans frein, ſans pudeur, ſans raiſon,
S'accroît de bouche en bouche, & s'enfle de poiſon.
C'eſt moi, ſi l'on en croit votre cour téméraire,
C'eſt moi dont l'artifice a perdu votre frère,
C'eſt moi qui l'ai plongé dans la captivité
Pour garder ma conquête avec impunité.
Vous dirai-je encor plus? une troupe effrénée,
Qui devrait ſouhaiter, bénir mon hymenée,
D'une voix menſongère inſulte à nos amours;
Mon oreille a frémi de leurs affreux diſcours.
Je vois lancer ſur vous des regards de colère.
On déteſte le roi qu'on dut chérir en père.
Pouvez-vous endurer tant d'horribles clameurs
De menaces, de cris, & ſurtout tant de pleurs?
Pour la dernière fois écartez de ma vue
Ce ſpectacle odieux qui m'indigne & me tue.
Faut-il paſſer mes jours à gémir, à trembler?
Détournez ces fléaux unis pour m'accabler.
Il en eſt encor temps. Le caſtillan rebelle,
Pour peu qu'il ſoit flatté, par orgueil eſt fidelle.
Ah! ſi vous oppoſiez au glaive des Français
Le plus beau bouclier, l'amour de vos ſujets!
En ſpectacle à l'Eſpagne, en butte à tant d'envie,
Je ne puis ſupporter l'horreur d'être haïe.
Je crains en vous parlant de réveiller en vous
L'affreuſe impreſſion d'un ſentiment jaloux.
Je puis aller trop loin, je m'emporte, mais j'aime.
Conſultez votre gloire; & jugez-vous vous-même.

DOM PEDRE.

J'ai peſé chaque mot, & je prends mon parti.

(à sa suite.)

Déchaînez Transtamare, & qu'on l'amène ici.

LEONORE.

Prenez garde, cher Prince, arrêtez.... sa présence
Peut vous porter encore à trop de violence.
Craignez.

DOM PEDRE.

C'est trop de crainte; & vous vous abusez.

LEONORE.

J'en ressens, il est vrai.... C'est vous qui la causez

SCENE III.

DOM PEDRE, LEONORE, TRANSTAMARE, Suite.

DOM PEDRE.

APPROCHE, malheureux, dont la rage ennemie
Attaqua tant de fois mon honneur & ma vie.
Esclave des Français qui t'es cru mon égal,
Audacieux amant qui t'es cru mon rival,
Ton œil se baisse enfin, ta fierté me redoute;
Tu mérites la mort, tu l'attends.... mais écoute.
Tu connais cet usage en Espagne établi,
Qu'aucun roi de mon sang n'ose mettre en oubli.
A son couronnement une nouvelle reine,
Opposant sa clémence à la justice humaine,
Peut sauver à son gré l'un de ces criminels
Que pour être en exemple au reste des mortels

L'équité vengereſſe au ſupplice abandonne.
Voici ta reine enfin.

TRANSTAMARE.

Léonore !

DOM PEDRE.

Elle ordonne
Que malgré tes forfaits, malgré toutes les lois,
Et malgré l'intérêt des peuples & des rois,
Ton monarque outragé daigne te laiſſer vivre :
J'y conſens.... Vous, Soldats, ſoyez prêts à le ſuivre.
Vous conduirez ſes pas dès ce même moment
Juſqu'aux lieux deſtinés pour ſon banniſſement.
Veillez toujours ſur lui, mais ſans lui faire outrage,
Sans me faire rougir de mon juſte avantage.
Tout indigne qu'il eſt du ſang dont il eſt né,
Ménagez de mon père un reſte infortuné....
En eſt-ce aſſez, Madame, êtes-vous ſatisfaite ?

LEONORE.

Il faudra qu'à vos pieds ce fier Sénat ſe jette.
Continuez, Seigneur, à mêler hautement
Une ſage clémence au juſte châtiment.
Le Sénat apprendra bientôt à vous connaître,
Il ſaura révérer, & même aimer un maître ;
Vous le verrez tomber aux genoux de ſon roi.

TRANSTAMARE.

Léonore, on vous trompe ; & le Sénat & moi
Nous ne deſcendons point encore à ces baſſeſſes.
Vous pouvez, d'un tyran ménageant les tendreſſes,
Céder à cet éclat ſi trompeur & ſi vain
D'un ſceptre malheureux qui tombe de ſa main.

Il peut dans les débris d'un reste de puissance
M'insulter un moment par sa fausse clémence,
Me bannir d'un palais qui peut-être aujourd'hui
Va se voir habité par d'autres que par lui.
Il a dû se hâter. Jouissez, infidelle,
D'un moment de grandeur où le sort vous appelle.
Cet éclat vous aveugle, il passe, il vous conduit
Dans le fond de l'abyme où votre erreur vous suit.

DOM PEDRE.

Qu'on le remène; allez; qu'il parte & qu'on le suive.

SCENE IV.

DOM PEDRE, LEONORE, MONCADE, TRANSTAMARE, Suite

MONCADE.

SEIGNEUR, en ce moment, Guesclin lui-même arrive.

LEONORE.

O Ciel!

TRANSTAMARE (*en se retournant vers Dom Pèdre.*)

Je suis vengé plutôt que tu ne crois.
Va, je ne compte plus Dom Pèdre au rang des rois.
Frappe avant de tomber, verse le sang d'un frère :
Tu n'as que cet instant pour servir ta colère.
Ton heure approche, frappe. Oses-tu?

DOM PEDRE.

C'est en vain
Que tu cherches l'honneur de périr de ma main :

Tu n'en étais pas digne, & ton destin s'apprête ;
C'est le glaive des lois que je tiens sur ta tête.

(*on emmène Transtamare.*) (*à Moncade.*)
Qu'on l'entraîne...... Et Guesclin ?

MONCADE.

Il est près des remparts,
Le peuple impatient vole à ses étendards.
Il invoque Guesclin comme un dieu tutélaire.

LEONORE.

Quoi ! je vous implorais pour votre indigne frère !
Mes soins trop imprudens voulaient vous réunir !
Je devais vous prier, Seigneur, de le punir.
Que faire, cher époux, dans ce péril extrême ?

DOM PEDRE.

Que faire ? le braver, couronner ce que j'aime,
Marcher aux ennemis, & dès ce même jour,
Au prix de tout mon sang mériter votre amour.

MONCADE.

Un chevalier français en ces murs le dévance,
Et pour son général il demande audience....

DOM PEDRE.

Cette offre me surprend, je ne puis le céler :
Quoi ! lorsqu'il faut combattre, un français veut parler ?

MONCADE.

Il est ambassadeur & général d'armée.

DOM PEDRE.

Si j'en crois tous les bruits dont l'Espagne est semée,
Il est plus fier qu'habile ; & dans cet entretien
L'orgueil de ce Breton pourrait choquer le mien.

Je connais ſa valeur, & j'en prends peu d'alarmes ;
En Caſtille, avec lui, j'ai meſuré mes armes ;
Il doit s'en ſouvenir : mais puiſqu'il veut me voir
Je ſuis prêt en tout temps à le bien recevoir,
Soit au palais des rois, ſoit aux champs de la gloire.

(*à Léonore.*)

Enfin je vais chercher la mort ou la victoire.
Mais avant le combat hâtez-vous d'accepter
Le bandeau qu'après moi votre front doit porter.
Je pouvais, j'aurais dû dans cette auguſte fête
De mon lâche ennemi vous préſenter la tête,
Sur ſon corps tout ſanglant recevoir votre main ;
Mais je ne ſerai pas ce Dom Pèdre inhumain,
Dont on croit pour jamais flétrir la renommée :
Et du pied de l'autel je vole à mon armée,
Montrer aux nations que j'ai ſu mériter
Ce trône & cette main qu'on m'oſe diſputer.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Quoi! vous vous exposiez à ce nouveau danger?
Quoi! Dom Pèdre, autrefois si prompt à se venger,
De ce grand ennemi n'a pas proscrit la tête!

DOM PEDRE.

Léonore a parlé, ma vengeance s'arrête.
Elle n'a pas voulu qu'aux marches de l'autel
Notre hymen fût souillé du sang d'un criminel.
Sans elle, cher ami, j'aurais été barbare,
J'aurais de ma main même immolé Transtamare;
Je l'aurais dû.... n'importe.

MENDOSE.

Et voilà ces Français
Dont le premier exploit, & le premier succès
Sont de vous enlever par un sanglant outrage
Ce prisonnier d'Etat qui vous servait d'otage.
Jugez de quel espoir le Sénat est flatté,
Comme il est insolent avec sécurité,
Comme au nom de Guesclin sa voix impérieuse
Conduit d'un peuple vain la fougue impétueuse!
Tandis que Léonore a du bandeau royal
(Présent si digne d'elle, & peut-être fatal)
Orné son front modeste où la vertu réside,
D'arrogans factieux une troupe perfide

Abjurait votre empire, & presque sous vos yeux
Elevait Transtamare au rang de vos aïeux.
A peine ce Guesclin touchait à nos rivages,
Tous les grands à l'envi, lui portant leurs hommages,
Accouraient dans son camp, le nommaient à grands cris
L'ange de la Castille envoyé de Paris.
Il commande, il s'érige un tribunal suprême,
Où lui seul va juger la Castille & vous-même.
Scipion fut moins fier & moins audacieux,
Quand il nous apporta ses aigles & ses dieux.
Mais ce qui me surprend, c'est qu'agissant en maître,
Il prétende appaiser les troubles qu'il fait naître;
Qu'il vienne en ce palais vous ayant insulté,
Et qu'armé contre vous il propose un traité.

DOM PEDRE.

Il ne fait qu'obéir au roi qui me l'envoie.
L'orgueil de ce Guesclin se montre & se déploie
Comme un ressort puissant avec art préparé,
Qu'un maître industrieux fait mouvoir à son gré.
Dans l'Europe aujourd'hui tu sais comme on les nomme;
Charle a le nom de sage, & Guesclin de grand homme.
Et qui suis-je auprès d'eux, moi qui fus leur vainqueur?
Je pourrais des Français punir l'ambassadeur,
Qui m'osant outrager à ma foi se confie.
Plus d'un roi s'est vengé par une perfidie;
Et les succès heureux de ces grands coups d'état
Souvent à leurs auteurs ont donné quelque éclat:
Leurs flatteurs ont vanté cette infame prudenee.
Ami, je ne veux point d'une telle vengeance.
Dans mes emportemens & dans mes passions
Je respecte plus qu'eux les droits des nations.

J'ai déjà ſur Gueſclin ce premier avantage;
Et nous verrons bientôt s'il l'emporte en courage.
Un Français peut me vaincre, & non m'humilier.
Je ſuis roi, cher ami, mais je ſuis chevalier;
Et ſi la politique eſt l'art que je mépriſe,
On rendra pour le moins juſtice à ma franchiſe.
Mais ſurtout Léonore eſt-elle en ſureté?

MENDOSE.

Vous avez donné l'ordre, il eſt exécuté.
La garde Caſtillane eſt rangée auprès d'elle,
Prête à fondre avec moi ſur le parti rebelle.
Aux portes du palais les Africains placés
En défendent l'approche aux mutins diſperſés.
Vos ſoldats ſont poſtés dans la ville ſanglante;
Toute l'armée enfin frémit, impatiente,
Demande le combat, brûle de vous venger
Du lâche Tranſtamare, & d'un fier étranger.

DOM PEDRE.

Je n'ai point envoyé Tranſtamare au ſupplice!...
Mon épée eſt plus noble & m'en fera juſtice.
Sous les yeux de Gueſclin je vais le prévenir.
Va, c'eſt dans les combats qu'il eſt beau de punir....
Je regrette, il eſt vrai, dans cette juſte guerre,
Ce fameux prince noir, ce dieu de l'Angleterre,
Ce vainqueur de deux rois, qui meurt & qui gémit
Après tant de combats d'expirer dans ſon lit.
C'eût été pour ma gloire un moment plein de charmes
De le revoir ici compagnon de mes armes.
Je pleure ce grand homme; & Dom Pèdre aujourd'hui
Heureux ou malheureux ſera digne de lui....

Mais

Mais je vois s'avancer une foule étrangère
Qui ſe joint ſous mes yeux aux drapeaux de l'Ibère,
Et qui ſemble annoncer un miniſtre de paix:
C'eſt Gueſclin qui s'avance au gré de mes ſouhaits.
Ami, près de ton roi, prends la première place.
Voyons quelle eſt ſon offre, & quelle eſt ſon audace.

SCENE II.

DOM PEDRE *ſe place ſur ſon trône*, MENDOSE *à côté de lui avec quelques grands d'Eſpagne.* GUESCLIN, *après avoir ſalué le roi qui ſe lève, s'aſſied vis-à-vis de lui. Les gardes ſont derrière le trône du roi, & des officiers français derrière la chaiſe de Gueſclin.*

GUESCLIN.

SIRE, avec ſureté, je me préſente à vous,
Au nom d'un roi puiſſant, de ſon honneur jaloux,
Qui d'un vaſte royaume eſt aujourd'hui le père,
Qui l'eſt de ſes voiſins, qui l'eſt de votre frère,
Et dont la généreuſe & prudente équité
N'a fait verſer de ſang que par néceſſité.
J'apporte au nom de Charle ou la paix ou la guerre.
Faut-il enſanglanter, faut-il calmer la terre?
C'eſt à vous de choiſir. Je viens prendre vos lois.

DOM PEDRE.

Vous-même expliquez-vous, déterminez mon choix.
Mais dans votre conduite on pourrait méconnaître
Cette rare équité de votre auguſte maître,
Qui, ſans m'en avertir dévaſtant mes Etats,
Me demande la paix par vingt mille ſoldats.

Sont-ce là les traités qu'à Vincenne on prépare?...
(il se lève, Guesclin se lève aussi.)
De quel droit osez-vous m'enlever Transtamare?

GUESCLIN.

Du droit que vous aviez de le charger de fers.
Vous l'avez opprimé, Seigneur, & je le sers.

DOM PEDRE.

De tous nos différends vous êtes donc l'arbitre?

GUESCLIN.

Mon roi l'est.

DOM PEDRE.

Je voudrais qu'il méritât ce titre.
Mais vous! qui vous fait juge entre mon peuple & moi?

GUESCLIN.

Je vous l'ai déjà dit, votre allié, mon roi,
Que votre père Alfonse en fermant la paupière
Chargea d'exécuter sa volonté dernière.
Le vainqueur des Anglais sur le trône affermi,
Et quand vous le voudrez, en un mot, votre ami.

DOM PEDRE.

De l'amitié des rois l'univers se défie:
Elle est souvent perfide, elle est souvent trahie.
Mais quel prix y met-il?

GUESCLIN.

La justice, Seigneur.

DOM PEDRE.

Ces grands mots consacrés de justice, d'honneur,
Ont des sens différens qu'on a peine à comprendre.

GUESCLIN.

J'en ferai l'interprète, & vous allez m'entendre.

Rendez à votre frère, injuftement profcrit,
Léonore & les biens qu'un père lui promit,
Tous fes droits reconnus d'un Sénat toujours jufte,
Dans Rome confirmés par un pouvoir augufte;
Des Etats caftillans n'ufurpez point les droits;
Pour qu'on vous obéiffe, obéiffez aux lois:
C'eft-là ce qu'à ma cour on déclare équitable,
Et Charle eft à ce prix votre ami véritable.

DOM PEDRE.

Inftruit de fes deffeins, & non pas effrayé,
Je préfère fa haine à fa fauffe amitié.
S'il feint de protéger l'enfant de l'adultère,
Le rebelle infolent qu'il appelle mon frère,
Je fais qu'il n'a donné ces fecours dangereux
Que pour mieux s'agrandir en nous perdant tous deux.
Divifez pour régner, voilà fa politique:
Mais il en eft une autre où Dom Pèdre s'applique;
C'eft de vaincre: & Guefclin ne doit pas l'ignorer.
Agent de Tranftamare, ofez-vous déclarer
Que vous lui deftinez la main de Léonore?...
Léonore eft ma femme.,.. Apprenez plus encore:
Sachez que votre roi, qui femble m'accabler,
Des fecrets de mon lit ne doit point fe mêler;
Que de l'hymen des rois Rome n'eft point le juge.
Je demeure furpris que pour dernier refuge,
Au tribunal de Rome on ofe en appeler,
Et qu'un guerrier français s'abaiffe à m'en parler.
Oubliez-vous, Monfieur, qu'on vous a vu vous-même,
Vous qui me vantez Rome, & fon pouvoir fuprême,
Extorquer fes tributs, rançonner fes Etats,
Et forcer fon pontife à payer vos foldats?

GUESCLIN.

On dit qu'en tous les temps ma cour a ſu connaître
Et ſéparer les droits du monarque & du prêtre.
Mais peu fait pour toucher ces reſſorts délicats,
Je combats pour mon prince, & je ne l'inſtruis pas.
Qu'on ait lancé ſur vous ce qu'on nomme anathème,
Que l'épouſe d'un frère ou vous craigne ou vous aime,
Je n'examine point ces intrigues des cours,
Ces abus des autels, encor moins vos amours.
Vous ne voyez en moi qu'un organe fidelle
D'un roi l'ami de Rome, & qui s'arme pour elle.
On va verſer le ſang; & l'on peut l'épargner:
Fléchiſſez, croyez-moi, ſi vous voulez régner.

DOM PEDRE.

J'entends, vous exigez ma prompte déférence
A ces reſcrits de Rome émanés de la France.
Charle adore à genoux ces étonnans décrets,
Ou les foule à ſes pieds ſuivant ſes intérêts;
L'orgueil me les apporte au nom de l'artifice!
Vous m'offrez un pardon pourvu que j'obéiſſe!
Ecoutez.... Si j'allais, du même zèle épris,
Envoyer une armée aux remparts de Paris,
Si l'un de mes ſoldats diſait à votre maître:
» Sire, cédez le trône où dieu vous a fait naître,
» Cédez le digne objet pour qui ſeul vous vivez;
» Et de tous ces tréſors à vos mains enlevés
» Enrichiſſez un traître, un fils d'une étrangère,
» Indigne de la France, indigne de ſon père.
» Gardez-vous de donner vos ordres abſolus
» Pour former des ſoldats, pour lever des tributs,
» Attendez humblement qu'un pontife l'ordonne;
» Remettez au Sénat les droits de la couronne,

„ Et Dom Pèdre à ce prix veut bien vous protéger... „
Votre maître, à ce point se sentant outrager,
Pourrait-il écouter sans un peu de colère
Ce discours insultant d'un soldat téméraire ?

GUESCLIN.

Je veux bien avouer que votre ambassadeur
S'expliquerait fort mal avec tant de hauteur.
Rien ne justifierait l'orgueil & l'imprudence
De donner des leçons & des lois à la France.
Charle s'en tient, Seigneur, à la foi des traités.
Songez aux derniers mots par Alfonse dictés ;
Ils ont rendu mon roi le tuteur & le père
De celui que Dom Pèdre eût dû traiter en frère.

DOM PEDRE.

Le tuteur d'un rebelle ! ah ! noble chevalier,
Qu'il vous coûte en secret de le justifier !
J'en appelle à vous-même, à l'honneur, à la gloire.
Votre prince est-il juste ?

GUESCLIN.

Un sujet doit le croire.
Je suis son général, & le sers contre tous,
Comme je servirais si j'étais né sous vous.
Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce,
Je n'y veux rien changer, & j'attends la réponse ;
Donnez-la sans réserve ; il faut vous consulter.
Je viens pour vous combattre, & non pour disputer.
Vous m'appelez soldat ; & je le suis sans doute.
Ce n'est plus qu'en soldat que Guesclin vous écoute.
Cédez, ou prononcez votre dernier refus.

DOM PEDRE.

Vous l'aviez dû prévoir ; & vous n'en doutez plus.

Je vous refuſe tout excepté mon eſtime.
Je conſidère en vous le guerrier magnanime,
Qui combat pour ſon roi par zèle & par honneur;
Mais je ne puis en vous ſouffrir l'ambaſſadeur.
Portez à vos Français les ordres deſpotiques
De ce roi renommé parmi les politiques,
Qui du fond de Vincennes, à l'abri des dangers,
Sème en paix la diſcorde entre les étrangers.
Sa ſourde ambition qu'on appelle prudence
Croit ſur mon infortune établir ſa puiſſance.
Il viole chez moi les droits des ſouverains,
Qu'il a dans ſes Etats ſoutenus par vos mains.
Pour vous, noble inſtrument de ſa froide injuſtice,
Vous, dont il acheta le ſang & le ſervice,
Vous, chevalier breton, qui m'oſez préſenter
Un combat généreux qu'il n'oſerait tenter,
Votre valeur me plaît quoique très-indiſcrette;
Mais reſſouvenez-vous des champs de Navarette.

GUESCLIN.

Sire, le prince anglais, je ne puis le nier,
Vainquit à Navarette, & m'y fit priſonnier;
Je ne l'oublîrai point. Une telle infortune
A de meilleurs guerriers en tout temps fut commune;
Et je ne viens ici que pour la réparer.

DOM PEDRE.

Dans les champs de l'honneur hâtez-vous donc d'entrer.
Toujours prêt comme vous d'en ouvrir la barrière,
Et de recommencer cette noble carrière,
Je vous donne le choix & des lieux, & du temps;
La route a dû laſſer vos braves combattans.

En quel jour, en quel lieu voulez-vous la bataille? (a)

GUESCLIN.

Dès ce moment, Seigneur, & ſous cette muraille.
A vous voir d'aſſez près j'ai ſu les préparer:
Et cet honneur ſi grand ne peut ſe différer.

DOM PEDRE.

Marchons, & laiſſons là ces diſputes frivoles,
Venez revoir encor les lances eſpagnoles.
Mais juſqu'à ce moment de nous deux ſouhaité,
Uſez ici des droits de l'hoſpitalité....
Cher Mendoſe, ayez ſoin qu'une de vos eſcortes
Le guide avec honneur au-delà de nos portes.
(*à Gueſclin.*)
Acceptez mon épée.

GUESCLIN.

Une telle faveur
Eſt pour un chevalier le comble de l'honneur.
Plût au ciel que je puſſe avec quelque juſtice,
Sire, ne la tirer que pour votre ſervice!

(a) C'était encore l'uſage en ce temps-là. Le dernier exemple qu'on en connaiſſe fut celui de la bataille d'Azincourt, où les généraux français envoyèrent demander le jour & le lieu au roi d'Angleterre. Cet uſage venait des peuples du Nord; il y était très-ancien. *Bojorix*, roi ou général des Cimbres, demanda le jour & le lieu de la bataille à *Marius*, qui craignant qu'un refus ne parût aux Barbares une marque de timidité, & n'augmentât leur courage, lui aſſigna le ſurlendemain, & la plaine de Verceil.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

SUCCOMBERAI-JE enfin ſous tant de coups du ſort?
Une mère à mes yeux dans les bras de la mort...
Un époux que j'adore & que ſa deſtinée
Fait voler aux combats, du lit de l'hymenée....
Un peuple gémiſſant dont les cris inſenſés
M'imputent tous les maux ſur l'Eſpagne amaſſés...
De Tranſtamare enfin la déteſtable audace
Dont le fer me pourſuit, dont l'amour me menace...
Ai-je une ame aſſez forte, un cœur aſſez altier
Pour contempler mes maux & pour les défier?
Avant que l'infortune accablât ma jeuneſſe,
Je ne me connaiſſais qu'en ſentant ma faibleſſe.
Peut-être qu'éprouvé par la calamité
Mon eſprit s'affermit contre l'adverſité.
Il me ſemble du moins, au fort de cet orage,
Que plus j'aime Dom Pèdre & plus j'ai de courage.

ELVIRE.

Notre ſexe, Madame, en montre quelquefois
Plus que ces chevaliers vantés par leurs exploits.
Surtout l'amour en donne; & d'une ame timide
Ce maître impérieux fait une ame intrépide:

Il développe en nous d'étonnantes vertus
Dont les germes cachés nous étaient inconnus.
L'amour élève l'ame, & faibles que nous sommes
Nous avons su donner des exemples aux hommes.

LEONORE.

Ah! je me trompe, Elvire, un noir abattement
A cette fermeté succède à tout moment....
Dom Pèdre, cher époux! que n'ai-je pu te suivre,
Et tomber avec toi si tu cesses de vivre!

ELVIRE.

A vaincre Transtamare il est accoutumé.
Que votre cœur sensible un moment alarmé
Reprenne son courage & sa mâle assurance.

LEONORE.

Oui, Dom Pèdre, il est vrai, me rend mon espérance.
Mais Guesclin!

ELVIRE.

Vous pourriez redouter sa valeur?

LEONORE.

Je brave Transtamare, & crains son protecteur.
Si Dom Pèdre est vaincu, sa mort est assurée.
Je le connais trop bien: sa main désespérée
Cherchera, je le vois, la mort de rang en rang,
Déchirera son sein, s'entr'ouvrira le flanc,
Plutôt que de tomber dans les mains d'un rebelle.

ELVIRE.

Détournez loin de vous cette image cruelle.
Reine, le ciel est juste, il ne donnera pas
Cet exemple exécrable à tous les potentats,

Qu'un traître, un révolté, l'enfant de l'adultère,
Opprime impunément ſon monarque & ſon frère.

LEONORE.

Quoique le ciel ſoit juſte, il permet bien ſouvent
Que l'iniquité règne, & marche en triomphant:
Et ſi pour nous venger, Elvire, il ne nous reſte
Que le recours du faible au jugement céleſte,
Et l'eſpoir incertain qu'enfin dans l'avenir
Quand nous ne ferons plus le ciel ſaura punir,
Cet avenir caché, ſi loin de notre vue,
Nous conſole bien peu quand le préſent nous tue.
Pardonne, je m'égare; & le trouble & l'effroi,
Plus forts que la raiſon m'entraînent malgré moi.
Tu vois avec pitié ce paſſage rapide
De l'excès du courage au déſeſpoir timide.
Telle eſt donc la nature!... il me faut donc lutter
Contre tous ſes aſſauts!... & je veux l'emporter!
N'entends-tu pas de loin la trompette guerrière,
Les cris des malheureux roulans dans la pouſſière,
Des peuples, des ſoldats, les confuſes clameurs,
Et les chants d'alégreſſe & les cris des vainqueurs?...
Le tumulte redouble, & l'on me laiſſe, Elvire....
Je ne me ſoutiens plus.... on vient à moi....j'expire.

ELVIRE.

C'eſt Mendoſe, c'eſt lui; c'eſt l'ami de ſon roi.
Il paraît conſterné.

SCENE II.

LEONORE, MENDOSE, ELVIRE.

MENDOSE.

Fiez-vous à ma foi,
Venez, Reine, cédez à nos deſtins contraires;
Fuyez, s'il en eſt temps, du palais de vos pères.
Il doit vous faire horreur.

LEONORE.

Ah! c'en eſt fait enfin!
Tranſtamare eſt vainqueur!

MENDOSE.

Non, c'eſt le ſeul Gueſclin;
C'eſt Gueſclin dont le bras & le puiſſant génie
Ont ſoumis la Caſtille à la France ennemie.
Henri de Tranſtamare indigne d'être heureux
Ne fait qu'en abuſer.... & par un crime affreux...

LEONORE.

Quel crime? Ah juſte Dieu!
(*elle tombe dans ſon fauteuil.*)

MENDOSE.

Si l'excès du courage
Suffiſait dans les camps pour donner l'avantage,
Le roi, n'en doutez point, aurait vu ſous ſes pieds
Ses vainqueurs dans la poudre expirer foudroyés.
Mais il a négligé ce grand art de la guerre
Que le héros français apprit de l'Angleterre.

Guesclin avec le temps s'est formé dans cet art
Qui conduit la valeur, & commande au hasard.
Dom Pèdre était guerrier, & Guesclin capitaine.
Hélas! dispensez-moi, trop malheureuse Reine
Du récit douloureux d'un combat inégal,
Dont le triste succès à nos neveux fatal,
Fesant passer le sceptre en une autre famille,
A changé pour jamais le sort de la Castille.
Par sa valeur trompé, Dom Pèdre s'est perdu:
Sous son coursier mourant ce héros abattu
A bientôt du roi Jean subi la destinée.
Il tombe, on le saisit.

LEONORE.

Exécrable journée!
Tu n'es pas à ton comble? il vit du moins?

(*en se relevant.*)

MENDOSE.

Hélas!
Le généreux Guesclin le reçoit dans ses bras,
Il étanche son sang, il le plaint, le console,
Le sert avec respect, engage sa parole
Qu'il sera des vainqueurs en tout temps honoré,
Comme un prince absolu de sa cour entouré.
Alors il le présente à l'heureux Transtamare....
Dieu vengeur! qui l'eût cru?... le lâche, le barbare
Ivre de son bonheur, aveugle en son courroux,
A tiré son poignard, a frappé votre époux;
Il foule aux pieds ce corps étendu sur le sable....
Fuyez, dis-je, évitez l'aspect épouvantable
De ce lâche ennemi, né pour vous opprimer,
De ce monstre assassin qui vous osait aimer.

LEONORE.

Moi fuir !... & dans quels lieux !... ô cher & saint asile !
Où je devais mourir oubliée & tranquille,
Recevras-tu ma cendre ?

MENDOSE.

On peut à vos vainqueurs
Dérober leur victime, & leur cacher vos pleurs.
Tout blessé que je suis, le courage & le zèle
Donnent à la faiblesse une force nouvelle.

LEONORE.

C'en est trop... cher Mendose.... ayez soin de vos jours.

MENDOSE.

Le temps presse, acceptez mes fidelles secours,
Regagnons vos Etats, ces biens de vos ancêtres.

LEONORE.

Moi des biens, des Etats !...Je n'ai plus que des maîtres...
Mène-moi chez ma mère, au fond de ce palais,
Que j'expire avec elle, & que je meure en paix....
Ah ! Dom Pèdre !.... (*elle retombe.*)

SCENE III.

LEONORE, MENDOSE, TRANSTAMARE, ELVIRE, Suite.

TRANSTAMARE.

Arretez. Qu'on garde l'infidelle,
Qu'on arrête Mendose, & qu'on veille autour d'elle....
Madame, c'est ici que je viens rappeler
Des sermens qu'un tyran vous a fait violer.

Vous n'êtes plus soumise au joug honteux d'un traître,
Qui perfide envers moi vous obligeait à l'être.
J'ajoute la Castille à tant d'autres Etats
Envahis par Dom Pèdre & gagnés par mon bras :
Le diadème & vous, vous êtes ma conquête.
Vainqueur de mon tyran, ma main est toujours prête
A mettre à vos genoux trois sceptres réunis,
Qu'aujourd'hui la valeur & le sort m'ont remis.
Rome me les donnait par ses décrets augustes
Que le succès confirme & rend encor plus justes.
J'ai pour moi le Sénat, le pontife, les grands,
Le jugement de dieu qui punit les tyrans....
C'est lui qui me conduit au trône de Castille,
C'est lui qui de nos rois met en mes mains la fille,
Qui rend à Léonore un légitime époux,
Et qui sanctifira les droits que j'ai sur vous.
J'ai honte en ce moment de vous aimer encore.
Mais puisqu'un ennemi m'enleva Léonore,
Je reprends tous mes droits que vous avez trahis.
Lorsque j'ai combattu vous en étiez le prix.
Vous avez tant changé dans ce jour mémorable
Qu'un changement de plus ne vous rend point coupable.
Partagez ma fortune ou servez sous mes lois.

LEONORE, *se soulevant sur le siége où elle est penchée.*

Entre ces deux partis il est un autre choix,
Qui demande peut-être un peu plus de courage....
Il pourrait effrayer & mon sexe & mon âge....
Il est coupable... affreux... mais vous m'y réduisez...
Le voici.

(elle se tue.)

SCENE IV *& dernière.*

LÉONORE *renverſée dans un fauteuil*, ELVIRE *la ſoutenant*, TRANSTAMARE *&* ALMEDE *auprès d'elle*, GUESCLIN *& la ſuite au fond du théâtre.*

GUESCLIN, *entrant au moment où Léonore parlait.*

Ciel! mes yeux feraient-ils abuſés?
Dom Pèdre aſſaſſiné! Léonore expirante!

TRANSTAMARE *courant à Léonore.*

Tu meurs!.... ô jour ſanglant d'horreur & d'épouvante!

LEONORE.

Laiſſe-moi, malheureux! que t'importent mes jours?
Va, je hais ta pitié, j'abhorre ton ſecours....
(*elle fait effort pour prononcer ces deux vers-ci.*)
A ta ſeule clémence, ô Dieu! je m'abandonne!
Pardonne-moi ma mort; c'eſt lui qui me la donne.

TRANSTAMARE.

Où ſuis-je? & qu'ai-je fait?

GUESCLIN.

Deux crimes que le ciel
Aurait dû prévenir d'un ſupplice éternel....
Enfin, vous régnerez, barbare que vous êtes,
Vous jouirez en paix des horreurs que vous faites;
Vous aurez des flatteurs à vous plaire aſſidus,
Des ſuppôts du menſonge à vos ordres vendus;
Qui tous diſſimulant une action ſi noire,
Se déshonoreront pour ſauver votre gloire:

Moi, qui n'ai jamais ſu ni feindre, ni plier,
Je vous dégrade ici du rang de chevalier.
Vous en êtes indigne, & ce coup déteſtable
Envers l'honneur & moi vous a fait trop coupable.
Tyran, ſongez-vous bien qu'un frère infortuné,
Aſſaſſiné par vous, vous avait pardonné !
Je retourne à Paris faire rougir mon maître
Qui vous a protégé ne pouvant vous connaître ;
Et je vous punirais ſi j'oſais prévenir
Les ordres de mon roi qu'il me faut obtenir ;
Si je pouvais agir par ma propre conduite,
Si je livrais mon cœur au courroux qui l'irrite.
Puiſſe Dieu par pitié pour vos triſtes ſujets
Vous donner des remords égaux à vos forfaits !
Puiſſiez-vous expier le ſang de votre frère !
Mais puiſque vous régnez, mon cœur en déſeſpère.

TRANSTAMARE.

Je m'en dis encor plus.... Au crime abandonné....
Léonore & mon frère, & Dieu m'ont condamné.

Fin du cinquième & dernier acte.

LES

LES

PELOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS imprimons ici la tragédie des Pélopides, telle que nous l'avons trouvée dans les papiers de M. *de Voltaire.* Il s'occupait dans ses derniers jours de corriger cette pièce, & de mettre la dernière main à celle d'Agathocle. Il travaillait dans ce même temps à un nouveau projet pour le dictionnaire de l'académie française ; & il préparait une nouvelle défense de *Louis XIV* & des hommes illustres de son siècle, contre les imputations & les anecdotes suspectes que renferment les mémoires de *S[t] Simon.* Il voulait prévenir l'effet que ces mémoires pourraient produire s'ils devenaient publics dans un temps où il ne restera plus personne assez voisin des événemens pour démentir avec avantage des faits avancés par un contemporain. Tels étaient, à plus de quatre-vingt-quatre ans, son activité, son amour pour la vérité, son zèle pour l'honneur de sa patrie.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE.

JE n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau-rose. L'églogue en dialogues, intitulée *Bérénice*, à laquelle Madame *Henriette* d'Angleterre fit travailler *Corneille* & *Racine*, était indigne du théâtre tragique: aussi *Corneille* n'en fit qu'un ouvrage ridicule; & ce grand maître *Racine* eut beaucoup de peine, avec tous les charmes de sa diction éloquente, à sauver la stérile petitesse du sujet. J'ai toujours regardé la famille d'*Atrée*, depuis *Pélops* jusqu'à *Iphigénie*, comme l'attelier où l'on a dû forger les poignards de *Melpomène*. Il lui faut des passions furieuses, de grands crimes, des remords violens. Je ne la voudrais ni fadement amoureuse, ni raisonneuse. Si elle n'est pas terrible, si elle ne transporte pas nos ames, elle m'est insipide.

Je n'ai jamais conçu comment ces Romains, qui devaient être si bien instruits par la poëtique d'*Horace*, ont pu parvenir à faire de la tragédie d'*Atrée* & de *Thieste* une déclamation si plate & si fastidieuse. J'aime mieux l'horreur dont *Crébillon* a rempli sa pièce.

Cette horreur aurait fort réussi sans quatre défauts qu'on lui a reprochés. Le premier, c'est la rage qu'un homme montre de se venger d'une offense qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéressons à de telles fureurs, nous ne les pardonnons, que quand elles sont excitées par une injure récente qui doit troubler l'ame de l'offensé, & qui émeut la nôtre.

Le ſecond, c'eſt qu'un homme qui, au premier acte, médite une action déteſtable, & qui ſans aucune intrigue, ſans obſtacle & ſans danger l'exécute au cinquième, eſt beaucoup plus froid encore qu'il n'eſt horrible. Et quand il mangerait le fils de ſon frère, & ſon frère même, tout crus ſur le théâtre, il n'en ferait que plus froid & plus dégoûtant, parce qu'il n'a eu aucune paſſion qui ait touché, parce qu'il n'a point été en péril, parce qu'on n'a rien craint pour lui, rien ſouhaité, rien ſenti.

Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.

Le troiſième défaut eſt un amour inutile, qui a paru froid, & qui ne ſert, dit-on, qu'à remplir le vide de la pièce.

Le quatrième vice, & le plus révoltant de tous, eſt la diction incorrecte du poëme. Le premier devoir, quand on écrit, eſt de bien écrire. Quand votre pièce ſerait conduite comme l'Iphigénie de *Racine*, les vers ſont-ils mauvais, votre pièce ne peut être bonne.

Si ces quatre péchés capitaux m'ont toujours révolté ; ſi je n'ai jamais pu, en qualité de prêtre des muſes, leur donner l'abſolution, j'en ai commis vingt dans cette tragédie des Pélopides. Plus je perds de temps à compoſer des pièces de théâtre, plus je vois combien l'art eſt difficile. Mais Dieu me préſerve de perdre encore plus de temps à recorder des acteurs & des actrices ! leur art n'eſt pas moins rare que celui de la poëſie.

PERSONNAGES.

ATRÉE.

THIESTE.

EROPE, fille d'*Euristhée*, femme d'*Atrée*.

HIPPODAMIE, veuve de *Pélops*.

POLEMON, archonte d'Argos, ancien gouverneur d'*Atrée* & de *Thieste*.

MEGARE, nourrice d'*Erope*.

IDAS, officier d'*Atrée*.

La scène est dans le parvis du temple.

LES PELOPIDES, OU ATRÉE ET THIESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, POLEMON.

HIPPODAMIE.

VOILA donc tout le fruit de tes ſoins vigilans !
Tu vois ſi le ſang parle au cœur de mes enfans.
En vain, cher Polémon, ta tendreſſe éclairée
Guida les premiers ans de Thieſte & d'Atrée :
Ils ſont nés pour ma perte, ils abrègent mes jours.
Leur haine invétérée & leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon eſprit ſuccombe.
Ma carrière eſt finie, ils ont creuſé ma tombe,
Je me meurs !

POLEMON.

Eſpérez un plus doux avenir.
Deux frères diviſés pourraient ſe réunir.

Nos archontes sont las de la guerre intestine,
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
On veut éteindre un feu prêt à tout embraser,
Et forcer, s'il se peut, vos fils à s'embrasser.

HIPPODAMIE.

Ils se haïssent trop; Thieste est trop coupable;
Le sombre & dur Atrée est trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les lois, outrageant tous les dieux,
Thieste n'écoutant qu'un amour adultère
Ravit entre mes bras la femme de son frère.
A garder sa conquête il ose s'obstiner.
Je connais bien Atrée, il ne peut pardonner.
Erope au milieu d'eux déplorable victime,
Des fureurs de l'amour, de la haine & du crime,
Attendant son destin du destin des combats,
Voit encor ses beaux jours entourés du trépas;
Et moi dans ce saint temple où je suis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLEMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis du moins respectent votre asile;
Et même entre mes mains vos enfans ont juré
Que ce temple à tous deux serait toujours sacré.
J'ose espérer bien plus. Depuis près d'une année
Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.

Le Sénat me seconde, on propose un partage
Des Etats que Pélops reçut pour héritage;
Thieste dans Micène, & son frère en ces lieux,
L'un de l'autre écartés n'auront plus sous leurs yeux
Cet éternel objet de discorde & d'envie
Qui désole une mère ainsi que la patrie.
L'absence affaiblira leurs sentimens jaloux;
On rendra dès ce jour Erope à son époux :
On rétablit des lois le sacré caractère.
Vos deux fils règneront en révérant leur mère.
Ce sont-là nos desseins. Puissent les dieux plus doux
Favoriser mon zèle & s'appaiser pour vous!

HIPPODAMIE.

Espérons : mais enfin, la mère des Atrides
Voit l'inceste autour d'elle avec les parricides.
C'est le sort de mon sang. Tes soins & ta vertu
Contre la destinée ont en vain combattu.
Il est donc en naissant des races condamnées,
Par un triste ascendant vers le crime entraînées,
Que formèrent des dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels!
La maison de Tantale eut ce noir caractère :
Il s'étendit sur moi... Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'est qu'à des forfaits que mon sang doit le jour.
Mes souvenirs affreux, mes alarmes timides,
Tout me fait frissonner au nom des Pélopides.

POLEMON.

Quelquefois la sagesse a maîtrisé le sort;
C'est le tyran du faible & l'esclave du fort.

Nous fesons nos destins, quoique vous puissiez dire :
L'homme, par sa raison sur l'homme a quelque empire.
Le remords parle au cœur, on l'écoute à la fin ;
Ou bien cet univers esclave du destin,
Jouet des passions l'une à l'autre contraires
Ne serait qu'un amas de crimes nécessaires.
Parlez en reine, en mère ; & ce double pouvoir
Rappellera Thieste à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté, c'est-là ce qui m'accable.

POLEMON.

Plus criminel qu'Atrée il est moins intraitable ;
Il connaît son erreur.

HIPPODAMIE.

Oui, mais il la chérit.
Je hais son attentat. Sa douleur m'attendrit.
Je le blâme & le plains.

POLEMON.

Mais la cause fatale
Du malheur qui poursuit la race de Tantale,
Erope, cet objet d'amour & de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un ravisseur,
Qui met la Grèce en feu par ses funestes charmes !

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encore obtenir que des larmes :
Je m'en suis séparée ; & fuyant les mortels
J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.
J'y finirai des jours que mes fils empoisonnent.

POLEMON.

Quand nous n'agissons point, les dieux nous abandonnent.

Ranimez un courage éteint par le malheur.
Argos m'honore encor d'un reste de faveur ;
Le Sénat me consulte, & nos tristes provinces
Ont payé trop long-temps les fautes de leurs princes :
Il est temps que leur sang cesse enfin de couler.
Les pères de l'Etat vont bientôt s'assembler.
Ma faible voix du moins, jointe à ce sang qui crie,
Autant que pour mes rois sera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux, plus puissante que nous,
La haine renaissante, éveillant leur courroux,
N'oppose à nos conseils ses trames homicides.
Les méchans sont hardis ; les sages sont timides.
Je les ferai rougir d'abandonner l'État ;
Et pour servir les rois, je revole au Sénat.

HIPPODAMIE

Tu serviras leur mère. Ah ! cours, & que ton zèle
Lui rende ses enfans qui sont perdus pour elle.

SCENE II.

HIPPODAMIE *seule.*

Mes fils, mon seul espoir, & mon cruel fléau,
Si vos sanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y descende au moins, tranquille & consolée !
Venez fermer les yeux d'une mère accablée !
Qu'elle expire en vos bras sans trouble & sans horreur ;
A mes derniers momens mêlez quelque douceur.
Le poison des chagrins trop long-temps me consume ;
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCENE III.

HIPPODAMIE, EROPE, MEGARE.

EROPE, *en entrant, pleurant & embrassant Mégare.*

VA, te dis-je, Mégare, & cache à tous les yeux
Dans ces antres secrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel! Erope, est-ce vous? qui? vous dans ces asiles!

EROPE.

Cet objet odieux des discordes civiles,
Celle à qui tant de maux doivent se reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû se cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène hélas! dans ce temple funeste,
Menacé par Atrée & souillé par Thieste?
L'aspect de ce lieu saint doit vous épouvanter.

EROPE.

A vos enfans du moins, il se fait respecter.
Laissez-moi ce refuge, il est inviolable;
N'enviez pas, ma mère, un asile au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expîrez pas.
Je devrais vous haïr, vous m'êtes toujours chère;
Je vous plains; vos malheurs accroissent ma misère.
Parlez; vous arrivez vers ces dieux en courroux,
Du théâtre de sang où l'on combat pour vous.

De quelque ombre de paix avez-vous l'espérance?

EROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par sa prudence
Polémon qui se jette entre ces inhumains
Prétendait arracher les armes de leurs mains:
Ils sont tous deux plus fiers & plus impitoyables:
Je cherche ainsi que vous des dieux moins implacables;
Souffrez, en m'accusant de toutes vos douleurs,
Qu'à vos gémissemens j'ose mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne!

HIPPODAMIE.

Ah! trop chère ennemie,
Est-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie?
A vous qui les causez! plût au ciel qu'en vos yeux,
Ces pleurs eussent éteint le feu pernicieux,
Dont le poison trop sûr & les funestes charmes
Ont fait couler long-temps tant de sang & de larmes!
Peut-être que sans vous cessant de se haïr
Deux frères malheureux que le sang doit unir
N'auraient point rejeté les efforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop su plaire.
Mais voulez-vous me croire & vous joindre à ma voix;
Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois?

EROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thieste
Outragea sous vos yeux la justice céleste,
Le jour qu'il vous ravit l'objet de ses amours
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes sentimens je vous rendrai l'arbitre.
Je vous chéris en mère; & c'est à ce saint titre

Que mon cœur désolé recevra votre loi :
Vous jugerez, ô Reine ! entre Thieste & moi.
Après son attentat, de troubles entourée
J'ignorai jusqu'ici les sentimens d'Atrée :
Mais plus il est aigri contre mon ravisseur,
Plus à ses yeux sans doute Erope est en horreur.

HIPPODAMIE.

Je sais qu'avec fureur il poursuit sa vengeance.

EROPE.

Vous avez sur un fils encor quelque puissance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit;
L'enfance nous la donne, & l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils est sourd à ma prière.
Hélas ! c'est quelquefois un malheur d'être mère. (1)

EROPE.

Madame... il est trop vrai.... mais dans ce lieu sacré
Le sage Polémon tout-à-l'heure est entré.
N'a-t-il point consolé vos alarmes cruelles ?
N'aurait-il apporté que de tristes nouvelles ?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui; mais malgré tous ses soins
Mes transports douloureux ne me troublent pas moins.
Je crains également la nuit & la lumière.
Tout s'arme contre moi dans la nature entière.
Et Tantale, & Pélops, & mes deux fils, & vous,
Les enfers déchaînés, & les dieux en courroux ;
Tout présente à mes yeux les sanglantes images
De mes malheurs passés & des plus noirs présages :
Le sommeil fuit de moi, la terreur me poursuit,
Les fantômes affreux, ces enfans de la nuit,

Qui des infortunés affiègent les penfées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.
D'Oenomaüs mon père on déchire le flanc.
Le glaive eft fur ma tête; on m'abreuve de fang;
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable feftin que prépara Tantale,
Son fupplice aux enfers, & ces champs défolés
Qui n'offrent à fa faim que des troncs dépouillés.
Je m'éveille mourante aux cris des Euménides,
Ce temple a retenti du nom de parricides.
Ah! fi mes fils favaient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiraient leur haine & leur férocité;
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

EROPE.

Madame, un fort plus trifte empoifonne ma vie. (a)
Les monftres déchaînés de l'empire des morts
Sont encor moins affreux que l'horreur des remords.
C'en eft fait.... Votre fils & l'amour m'ont perdue.
J'ai femé la difcorde en ces lieux répandue.
Je fuis, je l'avoûrai, criminelle en effet;
Un dieu vengeur me fuit... mais vous, qu'avez-vous fait?
Vous êtes innocente, & les dieux vous puniffent!
Sur vous comme fur moi leurs coups s'appéfantiffent.
Hélas! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains
Leurs foudres allumés fur les triftes humains.
C'était à vos vertus de m'obtenir ma grace.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, EROPE, MEGARE.

MEGARE.

PRINCESSE.... les deux rois....

HIPPODAMIE.

Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe?

EROPE.

Quoi! .... Thieſte! .... ce temple! .... Ah! qu'eſt-ce que j'entends!

MEGARE.

Les cris de la patrie & ceux des combattans.
La mort ſuit en ces lieux les deux malheureux frères.

EROPE.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains ſanguinaires...
Ma mère, montrons-nous à ces déſeſpérés,
Ils me ſacrifîront; mais vous les calmerez.
Allons, je ſuis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah! vous êtes ma fille;
Sauvons de ſes fureurs une triſte famille,
Ou que mon ſang verſé par mes malheureux fils
Coule avec tout le ſang que je leur ai tranſmis.

Fin du premier acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, EROPE, POLEMON.

POLEMON.

OU courez-vous ?... rentrez... que vos larmes tariſſent ;
Que de vos cœurs glacés les terreurs ſe banniſſent :
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réſervé.
Les forfaits ont leur terme, & votre deſtin change :
La paix revient.

EROPE.

Comment ?

HIPPODAMIE.

Quel dieu, quel ſort étrange,
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans ?

POLEMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le temps.
Aveugle en ſon courroux, le violent Atrée
Déjà de ce ſaint temple allait forcer l'entrée ;
Son courroux ſacrilège oubliait ſes ſermens :
Il en avait l'exemple ; & ſes fiers combattans
Prompts à ſervir ſes droits, à venger ſon outrage,
Vers ces parvis ſacrés lui frayaient un paſſage.

(*à Erope.*)

Il venait (je ne puis vous diſſimuler rien)
Ravir ſa propre épouſe & reprendre ſon bien.

Il le peut ; mais il doit respecter sa parole.
Thieste est alarmé, vers lui Thieste vole ;
On combat, le sang coule ; emportés, furieux,
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance, & ma main saisit leur main barbare ;
Je me livre à leurs coups ; enfin je les sépare :
Le Sénat qui me suit, seconde mes efforts.
En attestant les lois nous marchons sur des morts.
Le peuple en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des dieux aux mortels favorables,
Laisse tomber le fer à leur auguste aspect.
Il a bientôt passé des fureurs au respect.
Il conjure à grands cris la discorde farouche ;
Et le saint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous sauvés.

POLEMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple en nos climats soit l'exemple des rois.
Lorsqu'enfin la raison se fait par-tout entendre,
Vos fils l'écouteront ; vous les verrez se rendre ;
Le sang & la nature, & leurs vrais intérêts
A leurs cœurs amollis parleront de plus près.
Ils doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à se montrer ;
Mais elle est chancelante ; il la faut assurer.
Thieste en possédant la fertile Micène
Pourra faire à son gré, dans Sparte ou dans Athène,
Des filles des héros qui leur donnent des lois
Sans remords & sans crime un légitime choix.

La veuve de Pélops, heureuse & triomphante,
Voyant de tous côtés sa race florissante,
N'aura plus qu'à bénir au comble du bonheur
Le dieu qui de son sang est le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déjà grâce, & non moins à vous-même.
Et vous, ma fille, & vous que j'ai plainte & que j'aime,
Unissez vos transports & mes remercîmens;
Aux dieux dont nous sortons offrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquille & rassurée;
Remette Erope heureuse entre les mains d'Atrée;
Qu'il pardonne à son frère.

EROPE.

Ah Dieux!... & croyez-vous
Qu'il sache pardonner?

HIPPODAMIE.

Dans ses transports jaloux,
Il sait que par Thieste en tout temps respectée
Il n'a point outragé la fille d'Euristhée,
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeste bonheur de lui donner la main;
Qu'enfin par les dieux même à leurs autels conduite,
Elle a dans la retraite évité sa poursuite.

EROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me pourrait reprocher.
C'est là qu'aux pieds des dieux on nourrit mon enfance;
C'est là que je reviens implorer leur clémence:
J'y veux vivre & mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux;
Cachez-vous pour Thiefte; il eft perdu pour vous.

EROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thiefte!

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

EROPE.

En eft-il temps?... mon fort eft trop funefte.

(*elle fort.*)

SCENE II.

HIPPODAMIE, POLEMON, THIESTE.

HIPPODAMIE.

Mon fils, qui vous ramène en mes bras maternels?
Ofez-vous reparaître aux pieds de ces autels?

THIESTE.

J'y viens... chercher la paix, s'il en eft pour Atrée,
S'il en eft pour mon ame au défefpoir livrée;
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embraffer Polémon, refpecter fa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offenfe,
Si de la réparer il eft en ma puiffance.

POLEMON.

Vous le pouvez fans doute en fachant vous dompter.
Lorfqu'à de tels excès fe laiffant emporter,

On fuit des passions l'empire illégitime,
Quand en donne aux sujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.
La Grèce enfin s'éclaire, & commence à sortir
De la férocité qui dans nos premiers âges
Fit des cœurs sans justice & des héros sauvages.
On n'est rien sans les mœurs. Hercule est le premier
Qui, marchant quelquefois dans ce noble sentier,
Ainsi que les brigands osa dompter les vices.
Son émule Théfée a fait des injustices;
Le crime dans Tidée a souillé la valeur;
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur
N'en aspirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout... imitez vos modèles....
Souffrez encore un mot: si vous persévériez,
Poussé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuser encore Erope à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous son courage indigné.
Vous pourriez pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos être exclus de Micène.

THIESTE.

J'ai senti mes malheurs plus que vous ne pensez.
N'irritez point ma plaie; elle est cruelle assez.
Madame, croyez-moi, je vois dans quel abyme
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuse point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des dieux dont on nous fait descendre.
Votre austère vertu dédaigne de m'entendre.

Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que dans ces lieux sacrés célébra mon rival,
J'aimais, j'idolâtrais la fille d'Euristhée;
Que par mes vœux ardens long-temps sollicitée,
Sa mère dans Argos eût voulu nous unir;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on osa la ravir;
Que si le désespoir fut jamais excusable....

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point, rien n'excuse un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte & l'horreur de vos jours,
Celle de votre frère, & d'Erope, & la mienne.
C'est l'honneur de mon sang qu'il faut que je soutienne;
C'est la paix que je veux: il n'importe à quel prix.
Atrée ainsi que vous est mon sang, est mon fils:
Tous les droits sont pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en son pouvoir une épouse qu'il aime.
Tenir sans la pencher la balance entre vous,
Réparer votre crime, & nous réunir tous. (*b*)

SCENE III.

THIESTE *seul.*

Que deviens-tu, Thieste! Hé quoi, cette paix même,
Cette paix qui d'Argos est le bonheur suprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon sort!
Cette paix pour Erope est un arrêt de mort.
C'est peu que pour jamais d'Erope on me sépare,
La victime est livrée au pouvoir d'un barbare:

Je me vois dans ces lieux ſans armes, ſans amis;
On m'arrache ma femme; on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de ſa proie.
Tous mes maux ſont formés de la publique joie.
Ne pourrai-je aujourd'hui mourir en combattant?
Micène a des guerriers, mon amour les attend;
Et pour quelques momens ce temple eſt un aſile.

SCENE IV.

THIESTE, MEGARE.

THIESTE.

MEGARE, qu'a-t-on fait? ce temple eſt-il tranquille?
Le deſcendant des dieux eſt-il en ſureté?

MEGARE.

Sous cette voûte antique un ſéjour écarté
Au milieu des tombeaux recèle ſon enfance!

THIESTE.

L'aſile de la mort eſt ſa ſeule aſſurance!

MEGARE.

Celle qui dans le fond de ces antres affreux
Veille aux premiers momens de ſes jours malheureux,
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Erope s'épouvante; & cette ame qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En aigrit la bleſſure en voulant la cacher:
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître;
Elle craint dans Atrée un implacable maître;

Et je tremble de voir ſes jours enſevelis
Dans le ſein des tombeaux qui renferment ſon fils.

THIESTE.

Enfant de l'infortune, & mère malheureuſe,
Qu'on ignore à jamais la priſon ténébreuſe
Où loin de vos tyrans vous pouvez reſpirer. (*c*)

SCENE V.

THIESTE, EROPE, MEGARE.

EROPE.

SEIGNEUR, aux mains d'Atrée on va donc me livrer!
Votre mère l'ordonne... & je n'ai pour excuſe
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuſe;
Un enfant malheureux qui ſera découvert.

THIESTE.

Tout nous pourſuit ici, cet aſile nous perd. (*d*)

EROPE.

Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu ſéduite!

THIESTE.

Hélas! je vois l'abyme où je vous ai conduite:
Mais cette horrible paix ne s'accomplira pas.
Il me reſte pour vous des amis, des ſoldats,
Mon amour, mon courage; & c'eſt à vous de croire
Que ſi je meurs ici je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandeſtin d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il eſt, n'en n'eſt pas moins ſacré.

Ne me reproche plus ma criminelle audace;
Ne nous accusons plus quand le ciel nous fait grace. (e)
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il approuve l'hymen dont nous sommes unis;
Et Micène bientôt, à son prince fidelle,
En pourra célébrer la fête solemnelle.

EROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces dieux, & l'hymen.... Ils nous ont condamnés.
Osons-nous nous parler?... tremblante, confondue,
Devant qui désormais puis-je lever la vue?
Dans ce ciel qui voit tout, & qui lit dans les cœurs,
Le rapt & l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant sur moi ta funeste victoire,
Cruel, t'es-tu flatté de conserver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice... & la fatalité,
Qui subjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient si puissamment à ton crime enchaînée
Qu'il est devenu cher à mon ame étonnée;
Que le sang de ton sang, qui s'est formé dans moi,
Ce gage de ton crime est celui de ma foi;
Qu'il rend indissoluble un nœud que je déteste...
Et qu'il n'est plus pour moi d'autre époux que Thieste.

THIESTE.

C'est un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever:
La mort & les enfers pourront seuls m'en priver.
Le sceptre de Micène a pour moi moins de charmes.

SCENE VI.

EROPE, THIESTE, POLEMON.

POLEMON.

Seigneur, Atrée arrive, il a quitté ses armes ;
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THIESTE.

Grands Dieux ! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLEMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promesses.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtresses.
Des oliviers heureux les festons désirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés
Où la discorde en feu désolait notre enceinte.
On a lavé le sang dont la ville fut teinte.
Et le sang des méchans qui voudraient nous troubler
Est ici désormais le seul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'essuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

EROPE.

Mon sang devait couler... vous le savez, grands Dieux !

THIESTE *à Polémon.*

Il me faut rendre Erope !

POLEMON.

Oui, Thieste, & sur l'heure :
C'est la loi du traité.

THIESTE.

Va, que plutôt je meure,

Qu'aux monstres des enfers mes mânes soient livrés!...

POLEMON.

Quoi! vous avez promis, & vous vous parjurez!

THIESTE.

Qui? moi! qu'ai-je promis?

POLEMON.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la discorde civile?

THIESTE.

La discorde vaut mieux qu'un si fatal accord.
Il redemande Erope, il l'aura par ma mort.

POLEMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la justice.

THIESTE.

Je voyais de moins près l'horreur de mon supplice;
Je ne le puis souffrir.

POLEMON.

Ah! c'est trop de fureurs,
C'est trop d'égaremens & de folles erreurs;
Mon amitié pour vous, qui se lasse & s'irrite,
Plaignait votre jeunesse imprudente & séduite;
Je vous tins lieu de père; & ce père offensé
Ne voit qu'avec horreur un amour insensé.
Je sers Atrée & vous, mais l'Etat davantage;
Et si l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raison je veux mieux espérer;
Et bientôt dans ces lieux l'heureuse Hippodamie
Reverra sa famille en ses bras réunie.

(*il sort.*)

SCENE VII.

EROPE, THIESTE.

EROPE.

C'EN est donc fait, Thieste, il faut nous séparer.

THIESTE.

Moi ! vous, mon fils !... quel trouble a pu vous égarer !
Quel est votre dessein ?

EROPE.

C'est dans cette demeure,
C'est dans cette prison qu'il est temps que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ses tourmens cruels,
A tous ces vains honneurs de la grandeur suprême, (f)
Au redoutable Atrée, & surtout à vous-même.

THIESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux :
Je vous disputerais à mon frère, à nos dieux.
Suivez-moi.

EROPE.

Nous marchons d'abymes en abymes ;
C'est-là votre partage, amours illégitimes.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLEMON, IDAS, Gardes, Peuple, Prêtres.

HIPPODAMIE.

GÉNÉREUX Polémon, la paix eſt votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, & goûtez l'avantage
De poſſéder ſans trouble un trône où vos aïeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les dieux.
Thieſte avant la nuit partira pour Micène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triſte maiſon ſi long-temps allumés;
J'ai vu mes chers enfans paiſibles, déſarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en ſerez témoins, vous, Peuples réunis:
Prêtres qui m'écoutez, Dieux long-temps ennemis,
Vous en ſerez garans. Ma débile paupière
Peut ſans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours ſont beaux... je ne l'eſpérais pas.

ATRÉE.

Idas autour du temple étendez vos cohortes,
Vous, gardez ce parvis; vous, veillez à ces portes.

(*à Hippodamie.*)

Qu'une mère pardonne à ces ſoins ombrageux.
A peine encor ſortis de nos temps orageux,
D'Argos enſanglantée à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toujours prompts à renaître
Thieſte a trop pâli tandis qu'il m'embraſſait:
Il a promis la paix; mais il en frémiſſait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euriſthée
Sur vos pas en ces lieux ne s'eſt point préſentée?
Vous deviez l'amener dans ce ſacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos myſtères divins, dans la Grèce établis,
La retiennent encore au milieu des prêtreſſes,
Qui de la paix des cœurs implorent les déeſſes.
Le ciel eſt à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous ſerez ſans doute appaiſé comme lui.

ATRÉE.

Rendez-nous, s'il ſe peut, les immortels propices.
Je ne dois point troubler vos ſecrets ſacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid & ſombre accueil était inattendu.
Je penſais qu'à mes ſoins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter ſur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée eſt mécontent, mais il vous eſt ſoumis.

HIPPODAMIE.

Ah! je voulais de vous, après tant de ſouffrance,
Un peu moins de reſpects & plus de complaiſance.

J'attendais de mon fils une juste pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié ;
Je sais que la nature en a peu sur votre ame.

ATRÉE.

Thieste vous est cher; il vous suffit, Madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
Il fut par mes enfans assez long-temps blessé....
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudesse;
Vous avez en tout temps repoussé ma tendresse;
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
Allez, mon amitié ne se rebute pas.
Je conçois vos chagrins & je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne;
Il n'a pas moins rempli mes désirs empressés.
Connaissez votre mère, ingrat, & rougissez.

SCENE II.

ATRÉE, POLEMON, IDAS, Peuple.

ATRÉE *au peuple, à Polémon, & à Idas.*

QU'ON se retire.... Et vous, au fond de ma pensée
Voyez tous les tourmens de mon ame offensée,
Et ceux dont je me plains, & ceux qu'il faut céler;
Et jugez si ce trône a pu me consoler.

POLEMON.

Quels qu'ils soient, vous savez si mon zèle est sincère.
Il peut vous irriter : mais, Seigneur, une mère

Dans ce temple, à l'aspect des mortels & des dieux,
Devait-elle essuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confusion vous venez de lui faire?
Ah! le ciel lui donna des fils dans sa colère.
Tous les deux sont cruels, & tous deux de leurs mains
La mènent au tombeau par de tristes chemins.
C'était de vous surtout qu'elle devait attendre
Et la reconnoissance & l'amour le plus tendre.

ATRÉE.

Que Thieste en conserve: elle l'a préféré;
Elle accorde à Thieste un appui déclaré.
Contre mes intérêts puisqu'on le favorise,
Puisqu'on n'a point puni son indigne entreprise,
Que Micène est le prix de ses emportemens,
Lui seul à ses bontés doit des remercîmens.

POLEMON.

Vous en devez tous deux; & la reine & moi-même,
Nous avons de Pélops suivi l'ordre suprême.
Ne vous souvient-il plus qu'au jour de son trépas
Pélops entre ses fils partagea ses Etats?
Et vous en possédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aînesse à vous seul assurée.

ATRÉE.

De mon frère en tout temps vous fûtes le soutien.

POLEMON.

J'ai pris votre intérêt sans négliger le sien.
La loi seule a parlé, seule elle a mon suffrage.

ATRÉE.

On récompense en lui le crime qui m'outrage.

POLEMON.

POLEMON.

On détefte fon crime, on le doit condamner;
Et vous, s'il fe repent, vous devez pardonner. (g)
Vous n'êtes point placé fur un trône d'Afie,
Ce fiége de l'orgueil & de la jaloufie,
Appuyé fur la crainte & fur la cruauté,
Et du fang le plus proche en tout temps cimenté.
Vers l'Euphrate un defpote ignorant la juftice,
Foulant fon peuple aux pieds, fuit en paix fon caprice.
Ici nous commençons à mieux fentir nos droits.
L'Afie a fes tyrans, mais la Grèce a des rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïffe....
Petit-fils de Tantale, écoutez la juftice.

ATRÉE.

Polémon, c'eft affez, je conçois vos raifons;
Je n'avais pas befoin de ces nobles leçons;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'inftruire.
Vos foins dans ma jeuneffe ont daigné me conduire;
Je dois m'en fouvenir, mais il eft d'autres temps:
Le ciel ouvre à mes pas des fentiers différens.
Je vous ai dû beaucoup, je le fais; mais peut-être
Oubliez-vous trop tôt que je fuis votre maître.

POLEMON.

Puiffe ce titre heureux long-temps vous demeurer!
Et puiffent dans Argos vos vertus l'honorer!

SCENE III.

ATRÉE, IDAS.

ATRÉE.

C'EST à toi seule, Idas, que ma douleur confie
Les soupçons malheureux qui l'ont encore aigrie,
Le poison qui nourrit ma haine & mon courroux,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.

IDAS.

Qui peut vous alarmer?

ATRÉE.

Erope, Hippodamie,
Ma cour.... la terre entière est donc mon ennemie!

IDAS.

Ce peuple sous vos lois ne s'est-il pas rangé?
N'êtes-vous pas roi?

ATRÉE.

Non, je ne suis pas vengé.
Tu me vois déchiré par d'étranges supplices. (h)
Mes mains avec effroi rouvrent mes cicatrices;
J'en parle avec horreur; & je ne puis juger
Dans quel sang odieux il faudra me plonger....
Je veux croire, & je crois qu'Erope avec mon frère
N'a point osé former un hymen adultère...
Moi-même je la vis contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance & les foudres des dieux.

Mais il eſt trop affreux qu'au jour de l'hymenée,
Ma femme un ſeul moment ait été ſoupçonnée.
Apprends des ſentimens plus douloureux cent fois.
Je ne ſais ſi l'objet indigne de mon choix,
Sur mes ſens révoltés, que la fureur déchire,
N'aurait point en ſecret conſervé quelque empire.
J'ignore ſi mon cœur, facile à l'excuſer,
Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraſer;
Si dans ce cœur farouche, en proie aux barbaries,
L'amour habite encore au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez ſans rougir la revoir & l'aimer.
Contre vos ſentimens pourquoi vous animer!
L'abſolu ſouverain d'Erope & de l'empire
Doit s'écouter lui ſeul, & peut ce qu'il déſire.
De votre mère encor j'ignore les projets;
Mais elle eſt comme une autre au rang de vos ſujets.
Votre gloire eſt la ſienne; & de troubles laſſée,
A vous rendre une épouſe elle eſt intéreſſée.
Son ame eſt noble & juſte; & juſques à ce jour
Nulle mère à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non: ma mère inſultait à ma douleur jalouſe;
Et j'étais le jouet de mon indigne épouſe.

IDAS.

A vos pieds dans ce temple elle doit ſe jeter;
Hippodamie enfin doit vous la préſenter.
Toutes deux hautement condamnent votre frère.

ATRÉE.

Erope eût pu calmer les flots de ma colère: (i)

Je l'aimai, j'en rougis. . . . J'attendis dans Argos
De ce funeſte hymen ma gloire & mon repos.
De toutes les beautés Erope eſt l'aſſemblage,
Les vertus de ſon ſexe étaient ſur ſon viſage;
Et quand je la voyais, je les crus dans ſon cœur.
Tu m'as vu déteſter & chérir mon erreur;
Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain dans ma rage;
Nourriſſant en ſecret un affreux ſouvenir,
Et redoutant ſurtout d'avoir à la punir. (*k*)
S'il eſt vrai qu'en ce temple à ſon devoir fidelle
Elle ait prétendu fuir l'audace criminelle
Du rival inſolent qui m'oſait outrager,
Je puis éteindre encor la ſoif de me venger;
Je puis garder la paix que ma bouche a jurée,
Et remettre un bandeau ſur ma vue égarée.
Mais je veux que Thieſte avant la fin du jour
De ſon coupable aſpect purge enfin ce ſéjour;
Qu'il reſpecte s'il peut cette paix ſi douteuſe. . .
Si l'on m'avait trompé, je la rendrais affreuſe.

SCENE IV.

ATRÉE, MEGARE.

ATRÉE.

MEGARE, où courez-vous? arrêtez, répondez.
D'où vient que dans ces lieux par des prêtres gardés,
Ma malheureuſe épouſe à mes bras arrachée
Eſt toujours à ma vue indignement cachée?
D'où vient qu'Hippodamie a ſouſtrait à mes yeux
Cet objet adoré, cet objet odieux?

Cet objet criminel autrefois plein de charmes,
Qui devrait arrofer mes genoux de fes larmes?
Ce feul prix de la paix que je daigne accorder,
Ce prix que je m'abaiffe encore à demander?
Quoi! ma femme à mes yeux n'a point ofé paraître!

MEGARE.

Elle attend en tremblant fon époux & fon maître.
Dans cet afile faint elle invoque à genoux
La faveur de fes dieux qu'elle implore pour vous.

ATRÉE.

Qu'elle implore la mienne... Apprenez qu'un refuge
N'eft qu'un crime nouveau commis contre fon juge.
Jufqu'à quand mon époufe, en fon indigne effroi,
Se mettra-t-elle encore entre fes dieux & moi?
J'abhorre ces complots de prêtres & de femmes,
Ce mélange importun de leurs petites trames,
De fecrets intérêts, de fourde ambition,
De vanité, de fraude & de religion.
Je veux qu'on vienne à moi, mais fans nul artifice;
Qu'on n'ait aucun appui qu'en ma feule juftice;
Que l'humble repentir parle avec vérité,
Qu'on fléchiffe en tremblant mon courage irrité.
Mais qui croit m'éblouir me trouve inexorable.
Allez; annoncez-lui cet ordre irrévocable.

MEGARE.

J'en connais l'importance: elle la fait affez.

ATRÉE.

Il y va de la vie; allez, obéiffez.

Fin du troifième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EROPE, THIESTE.

EROPE.

DANS ces asiles saints j'étais ensevelie,
J'y cachais mes tourmens, j'y terminais ma vie.
C'est donc toi qui me rends à ce jour que je hais!
Thieste, en tous les temps tu m'as ravi la paix.

THIESTE.

Ce funeste dessein nous fesait trop d'outrage.

EROPE.

Ma faute & ton amour nous en font davantage.

THIESTE.

Quoi! verrai-je en tout temps vos remords douloureux
Empoisonner des jours que vous rendiez heureux!

EROPE.

Nous heureux! nous, cruel! ah dans mon sort funeste,
Le bonheur est-il fait pour Erope & Thieste?

THIESTE.

Vivez pour votre fils.

EROPE.

Ravisseur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils & pour toi.
Thieste, il t'a donné des droits inviolables;
Et les nœuds les plus saints ont uni deux coupables.

Je t'ai fui, je l'ai dû : je ne puis te quitter ;
Sans horreur avec toi je ne ſaurais reſter ;
Je ne puis ſoutenir la préſence d'Atrée.

THIESTE.

La fatale entrevue eſt encor différée.

EROPE.

Sous des prétextes vains, la reine avec bonté
Ecarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs eſt-elle réſolue ?

THIESTE.

Cette paix eſt promiſe, elle n'eſt point conclue.
Mais j'aurai dans Argos encor des défenſeurs ;
Et Micène déjà m'a promis des vengeurs.

EROPE.

Me préſervent les cieux d'une nouvelle guerre !
Le ſang pour nos amours a trop rougi la terre.

THIESTE.

Ce n'eſt que par le ſang qu'en cette extrémité
Je puis ſouſtraire Erope à ſon autorité.
Il faut tout dire enfin ; c'eſt parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un paſſage.

EROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon effroi,
Et l'éternelle horreur que je reſſens pour moi.
Thieſte, garde-toi d'oſer rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler & m'entendre.

THIESTE.

Lui vous parler !.... Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous réſolu ?

EROPE.

De n'être point à lui....

Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THIESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout temps refusé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé,
Et l'on ose exiger que Thieste vous cède !
Vaincu je fais mourir, vainqueur je vous possède.
Je vais donner mon ordre ; & mon sort en tout temps
Est d'arracher Erope aux mains de nos tyrans.

SCENE II.

EROPE, MEGARE.

MEGARE.

Ah ! Madame, le sang va-t-il couler encore?

EROPE.

J'attends mon sort ici, Mégare, & je l'ignore.

MEGARE.

Quel appareil terrible & quelle triste paix !
On borde de soldats le temple & le palais :
J'ai vu le fier Atrée ; il semble qu'il médite
Quelque profond dessein qui le trouble & l'agite.

EROPE.

Je dois m'attendre à tout sans me plaindre de lui.
Mégare ! contre moi tout conspire aujourd'hui !
Ce temple est un asile & je m'y réfugie,
J'attendris sur mes maux le cœur d'Hippodamie ;
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels quand ils sont malheureux,

Que tant d'autres hélas! n'auraient point éprouvée.
Aux autels de nos dieux je me crois réſervée;
Thieſte m'y pourſuit quand je veux m'y cacher;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher;
Soit qu'un reſte d'amour vers moi le détermine,
Soit que de ſon rival méditant la ruine,
Il exerce avec lui l'art de diſſimuler.
A ſon trône, à ſon lit il oſe m'appeler.
Dans quel état, grands Dieux! quand le ſort qui m'opprime
Peut remettre en ſes mains le gage de mon crime,
Quand il peut tous les deux nous punir ſans retour,
Moi d'être une infidelle, & mon fils d'être au jour!

MEGARE.

Puiſqu'il veut vous parler, croyez que ſa colère
S'appaiſe enfin pour vous, & n'en veut qu'à ſon frère.
Vous êtes ſa conquête... il a ſu l'obtenir.

EROPE.

C'en eſt fait, ſous ſes lois je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chère,
Je ne lui rendrai point une épouſe adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux dieux, c'était mon dernier choix:
Ces dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
D'une ame faible & tendre en ſes erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge, il faut ſubir mon ſort,
Je ſuis entre la honte & le coup de la mort;
Mon cœur eſt à Thieſte; & cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,
Eſt le fatal lien qui m'unit malgré moi
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon deſtin me pourſuit, il me ramène encore
Entre deux ennemis dont l'un me déshonore,
Dont l'autre eſt mon tyran, mais un tyran ſacré.

SCENE III.

EROPE, POLEMON, MEGARE.

POLEMON.

PRINCESSE, en ce parvis votre époux est entré;
Il s'appaise, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuse paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoie à vous. Nous connaissons tous deux
Les transports violens de son cœur soupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité salutaire,
Il voit avec horreur un rival dans son frère
Persuadez Thieste, engagez-le à l'instant
A chercher dans Micène un trône qui l'attend;
A ne point différer par sa triste présence
Votre réunion que ce traité commence. (*l*)

EROPE.

L'intérêt de ma vie est peu cher à mes yeux.
Peut-être il en est un plus grand, plus précieux.
Allez, digne soutien de nos tristes contrées,
Que ma seule infortune au meurtre avait livrées.
Je voudrais seconder vos augustes desseins :
J'admire vos vertus; je cède à mes destins.
Puissé-je mériter la pitié courageuse
Que garde encor pour moi cette ame généreuse!
La reine a jusqu'ici consolé mon malheur...
Elle n'en connaît pas l'horrible profondeur.

POLEMON.

Je retourne auprès d'elle; & pour grâce dernière
Je vous conjure encor d'écouter sa prière.

SCENE IV.

EROPE, MEGARE.

MEGARE.

Vous le voyez, Atrée eſt terrible & jaloux;
Ne vous expoſez point à ſon juſte courroux.

EROPE.

Que prétends-tu de moi? Tu connais ſon injure;
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.
Tout le courroux d'Atrée, armé de ſon pouvoir,
L'amour même en un mot (s'il pouvait en avoir)
Ne me réduira point juſques à la faibleſſe
De flatter, de tromper ſa fatale tendreſſe. (*m*)
Je fus coupable aſſez ſans encor m'avilir.

MEGARE.

Il va bientôt paraître.

EROPE.

Ah! tu me fais mourir.

MEGARE.

L'abyme eſt ſous vos pas.

EROPE.

Je le ſais; mais n'importe.
Je connais mon danger; la vérité l'emporte.

MEGARE.

Madame, le voici.

EROPE.

Je commence à trembler:
Quoi! c'eſt Atrée! ô Ciel! & j'oſe lui parler.

SCENE V.

EROPE, MEGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE *fait signe à ses gardes & à Mégare de se retirer.*

LAISSEZ-NOUS. Je la vois interdite, éperdue:
D'un époux qu'elle craint elle éloigne sa vue.

EROPE.

La lumière à mes yeux semble se dérober...
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer, frappez : une plainte offensante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
Je sais trop que sur moi vous avez tous les droits,
Ceux d'un époux, d'un maître & des plus saintes lois:
Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
Opprimât de ses feux l'esclave involontaire,
Quoique la violence ait ordonné mon sort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Eteignez sous vos pieds ce flambeau de la haine,
Dont la flamme embrasait l'Argolide & Micène;
Et puissent sous ma cendre, après tant de fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs!

ATRÉE.

Levez-vous : je rougis de vous revoir encore,
Je frémis de parler à qui me déshonore.
Entre mon frère & moi vous n'avez point d'époux;
Qu'attendez-vous d'Atrée, & que méritez-vous?

EROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juste vengeance
De Thieste & de vous eût égalé l'offense,
Les pervers auraient vu comme je sais punir,
J'aurais épouvanté les siècles à venir.
Mais quelque sentiment, quelque soin qui me presse,
Vous pourriez désarmer cette main vengeresse;
Vous pourriez des replis de mon cœur ulcéré
Ecarter les serpens dont il est dévoré,
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grace,
Y retrouver encor votre première place,
Et me venger d'un frère en revenant à moi.
Pouvez-vous, osez-vous me rendre votre foi?
Voici le temple même où vous fûtes ravie,
L'autel qui fut souillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
Où nos mains se joignaient... où je crus être aimé:
Du moins vous étiez prête à former les promesses
Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.
Jurez-y maintenant d'expier ses forfaits,
Et de haïr Thieste autant que je le hais.
Si vous me refusez, vous êtes sa complice;
A tous deux, en un mot, venez rendre justice.
Je pardonne à ce prix: répondez-moi.

EROPE.

Seigneur,
C'est vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal secret qu'il faut que je révèle.

Je n'examine point si les dieux offensés
Scellèrent mes sermens à peine commencés.
J'étais à vous, sans doute, & mon père Euristhée
M'entraîna vers l'autel où je fus présentée.
Sans feinte & sans desseins, soumise à son pouvoir,
Je me livrais entière aux lois de mon devoir.
Votre frère enivré de sa fureur jalouse,
A vous, à ma famille arracha votre épouse;
Et bientôt Euristhée en terminant ses jours,
Aux mains qui me gardaient me laissa sans secours.
Je restai sans parens. Je vis que votre gloire
De votre souvenir bannissait ma mémoire;
Que disputant un trône, & prompt à vous armer,
Vous haïssiez un frère, & ne pouviez m'aimer....

ATRÉE.

Je ne le devais pas... je vous aimai peut-être.
Mais.... Achevez, Erope, abjurez-vous un traître?
Aux pieds des immortels remise entre mes bras,
M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

EROPE.

Je ne saurais tromper, je ne dois plus me taire.
Mon destin pour jamais me livre à votre frère:
Thieste est mon époux.

ATRÉE.

Lui!

EROPE.

Les dieux ennemis
Eternisent ma faute en me donnant un fils.
Vous allez vous venger de cette criminelle:
Mais que le châtiment ne tombe que sur elle;
Que ce fils innocent ne soit point condamné.
Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,

La mort entoure encor ſon enfance première ;
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.
Mais il eſt après tout le ſang de vos aïeux ;
Il eſt, ainſi que vous, de la race des dieux :
Seigneur, avec ſon père on vous réconcilie ;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie :
Il ſuffit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, & non votre pitié.

ATRÉE.

Raſſurez-vous... le doute était mon ſeul ſupplice...
Je crains peu qu'on m'éclaire... & je me rends juſtice...
Mon frère en tout l'emporte... il m'enlève aujourd'hui
Et la moitié d'un trône & vous-même avec lui...
De Micène & d'Erope il eſt enfin le maître.
Dans ſa poſtérité je le verrai renaître....
Il faut bien me ſoumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte & ſa félicité.
Je ne puis m'oppoſer au nœud qui vous enchaîne,
Je ne puis lui ravir Erope ni Micène.
Aux ordres du deſtin je ſais me conformer....
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer....
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendreſſe
Deux fois pour une femme enſanglante la Grèce.
Je reconnais ſon fils pour ſon ſeul héritier....
Satisfait de vous perdre & de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même....
Vous tremblez.

EROPE.

Ah ! Seigneur, ce changement extrême,
Ce paſſage inouï du courroux aux bontés,
Ont ſaiſi mes eſprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous alarmez point; le ciel parle, & je cède.
Que pourrais-je oppofer à des maux fans remède?
Après tout, c'eft mon frère.... & fon front couronné
A la fille des rois peut être deftiné.....
Vous auriez dû plutôt m'apprendre fa victoire,
Et de vous pardonner me préparer la gloire....
Cet enfant de Thiefte eft fans doute en ces lieux?

EROPE.

Mon fils.... eft loin de moi.... fous la garde des dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme, il fera fous la mienne.

EROPE.

Sa mère doit, Seigneur, le conduire à Micène.

ATRÉE.

A fes parens, à vous, les chemins font ouverts;
Je ne regrette rien de tout ce que je perds;
La paix avec mon frère en eft plus affurée.
Allez....

EROPE, *en partant.*

Dieux! s'il eft vrai... mais dois-je croire Atrée?

SCENE VI.

ATRÉE *feul.*

ENFIN, de leurs complots j'ai connu la noirceur.
La perfide, elle aimait fon lâche raviffeur.
Elle me fuit, m'abhorre. elle eft toute à Thiefte:
Du faint nom de l'hymen ils ont voilé l'incefte;
Ils jouiffent en paix du fils qui leur eft né;
Le vil enfant du crime au trône eft deftiné.

Tu

Tu ne goûteras pas, race impure & coupable,
Les fruits des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel preſtige affreux,
Tous les cœurs contre moi ſe déclaraient pour eux!
Polémon réprouvait l'excès de ma colère;
Une pitié crédule avait ſéduit ma mère;
On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs;
On était attendri de leurs perfides pleurs;
Tout Argos favorable à leurs lâches tendreſſes
Pardonne à des forfaits qu'il appelle faibleſſes.
Et je ſuis la victime & la fable à la fois
D'un peuple qui mépriſe & les mœurs & les lois.
Vous en allez frémir, Grèce légère & vaine,
Déteſtable Thieſte, inſolente Micène.
Soleil qui vois ce crime & toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur. (*n*)
Le voilà cet enfant, ce rejeton du crime,
Je te tiens : les enfers m'ont livré ma victime;
Je tiens ce glaive affreux ſous qui tomba Pélops.
Il te frappe, il t'égorge, il t'étale en lambeaux,
Il fait rentrer ton ſang au gré de ma furie
Dans le coupable ſang qui t'a donné la vie.
Le feſtin de Tantale eſt préparé pour eux,
Les poiſons de Médée en ſont les mets affreux.
Tout tombe autour de moi par cent morts différentes.
Je me plais aux accens de leurs voix expirantes;
Je ſavoure le ſang dont j'étais affamé.
Thieſte, Erope, ingrats! tremblez d'avoir aimé.

IDAS, *accourant à lui.*

Seigneur, qu'ai-je entendu? quels diſcours effroyables!
Que vous m'épouvantez par ces cris lamentables!

ATRÉE.

Tu vois l'abyme affreux où le sort m'a conduit....
Mon injure m'accable, & ma raison me fuit.
Des fantômes sanglans ont rempli ma pensée,
Des cris sont échappés de ma bouche oppressée....
Mon esprit égaré par l'excès des tourmens
S'étonne du pouvoir qu'ont usurpé mes sens....
Tu me rends à moi-même.... Enfin je me retrouve.
Pardonne à des fureurs qu'avec toi je réprouve.
Je les repousse en vain.... ce cœur désespéré
Est trop plein des serpens dont il est dévoré.

IDAS.

Rendez quelque repos à votre ame égarée.

ATRÉE.

Enfers qui m'appelez, en est-il pour Atrée?

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EROPE, THIESTE, MEGARE.

THIESTE *à Erope.*

JE ne puis vous blamer de cet aveu ſincère,
Injurieux, terrible, & pourtant néceſſaire.
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne ſaurait confirmer.

EROPE.

Ah! j'aurais dû plutôt expirer & me taire.

THIESTE.

Quoi! je vous vois ſans ceſſe à vous-même contraire?

EROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THIESTE.

Il doit ſentir au moins quelle fatalité
Diſpoſe en tous les temps du ſang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides,
Après tant d'attentats, triſte fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leurs cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière;
Il ne peut renverſer l'éternelle barrière
Que notre hymen élève entre nous deux & lui.
Mes deſtins ont vaincu, je triomphe aujourd'hui.

EROPE.

Quel triomphe! Etes-vous hors de sa dépendance?
Votre frère avec vous est-il d'intelligence?
Atrée en me parlant s'est-il bien expliqué?
Dans ses regards affreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble & de l'inquiétude?
Polémon de son ame a long-temps fait l'étude;
Il semble être peu sûr de sa sincérité.

THIESTE.

N'importe, il faut qu'il cède à la nécessité.
C'était le seul moyen (du moins j'ose le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

EROPE.

Il est maître d'Argos, nous sommes dans ses mains.

THIESTE.

Dans l'asile où je suis les dieux sont souverains. (*o*)

EROPE.

Hé, qui nous répondra que ces dieux nous protégent?
Peut-être en ce moment les périls nous assiégent.

THIESTE.

Quels périls? entre nous le peuple est partagé,
Et même autour du temple il est déjà rangé.
Mes amis rassemblés arrivent de Micène,
Ils viennent adorer & défendre leur reine;
Mais il n'est pas besoin de ce nouveau secours:
Le ciel avec la paix veille ici sur vos jours;
La reine & Polémon, dans ce temple tranquile,
Imposent le respect qu'on doit à cet asile.

EROPE.

Vous-même, en m'enlevant, l'avez-vous respecté?

THIESTE.

Ah! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en est pure.

SCENE II.

HIPPODAMIE, EROPE, THIESTE, POLEMON, MEGARE.

HIPPODAMIE.

Enfin donc désormais tout cède à la nature.
Bannissez, Polémon, ces soupçons recherchés,
A vos conseils prudens quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promesses
Dont mon fils ranimait ma joie & mes tendresses.
Pourquoi tromperait-il par tant de fausseté
L'espoir qu'il vient de rendre au sein qui l'a porté?
Il cède à vos conseils, il pardonne à son frère,
Il approuve un hymen devenu nécessaire;
Il y consent du moins: la première des lois,
L'intérêt de l'Etat lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle; & s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Micène,
Consolé par le trône où les dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéressé,
Lié par ses sermens, oubliant son injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'est point parjure.

POLEMON.

Reine, je ne veux point, dans mes ſoins défians,
Jeter ſur ſes deſſeins des yeux trop prévoyans.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez s'il ſouhaite
Que cette heureuſe paix ne ſoit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en eſt l'heureux garant.
Nous l'attendons ici; c'eſt de moi qu'il la prend;
Il doit me l'apporter. Il doit avec ſon frère
Prononcer après moi ce ſerment néceſſaire.

(*à Erope & à Thieſte.*)

C'eſt trop ſe défier : goûtez entre mes bras
Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route affreuſe
Au but que vous marquait cette fin trop heureuſe.
Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis;
Et je puis à la fin, ſans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laiſſent des ſoupçons,
Confiez-moi ce fils, Erope, & j'en réponds.

THIESTE.

Hé bien, s'il eſt ainſi, Thieſte & votre fille
Vont remettre en vos mains l'eſpoir de leur famille.
Vous, ma mère, & les Dieux, vous ſerez ſon appui,
Juſqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

EROPE.

De mes triſtes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MEGARE.

Ah! Princeſſe, à quoi m'obligez-vous!

EROPE.

Va, dis-je, ne crains rien... ſur vos ſacrés genoux,
En préſence des dieux, je mettrai ſans alarmes
Ce dépôt précieux arroſé de mes larmes.

THIÉSTE.

C'eſt vous qui l'adoptez & qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

Oui, j'en réponds.

THIESTE.

Voyez ce que vous haſardez.

POLEMON.

Je veillerai ſur lui.

EROPE.

Soyez ſa protectrice:
Ma mère, s'il eſt né ſous un cruel auſpice,
Corrigez de ſon ſort le ſiniſtre aſcendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant....
Vous ſavez, belle Erope, en tous les temps trop chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.

SCENE III.

HIPPODAMIE, EROPE, THIESTE, IDAS, POLEMON.

IDAS.

REINES, on vous attend. Atrée eſt à l'autel.

EROPE.

Atrée?

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour ſolemnel,
Commencer ſous vos yeux ces heureux ſacrifices,
Immoler la victime, en offrir les prémices;

(*à Erope.*)

Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des dieux,
Je dois faire apporter la coupe de ſes pères,
Ce gage auguſte & ſaint de vos ſermens ſincères.
C'eſt à Thieſte, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne & qu'il fait annoncer.

THIESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en inſtruire,
Venir prendre ſa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple, un devoir plus preſſé,
De ces devoirs communs, Seigneur, l'a diſpenſé.
Vous ſavez que les dieux ſont aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les ſacrifices.

Les rois des Argiens de ce droit ſont jaloux.

THIESTE.

Allons donc, chère Erope... A côté d'un époux
Suivez, ſans vous troubler, une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée ;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

EROPE.

Pardonne, cher époux, ſi tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus.... Le ſang des Pélopides,
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides. (*p*)

IDAS.

Non, Madame ; au courroux dont il fut poſſédé
Par degré à mes yeux le calme a ſuccédé.
La paix eſt dans le cœur du redoutable Atrée :
Lui-même il veut remplir cette coupe ſacrée
Que les prêtres des dieux porteront à l'autel
Où vous prononcerez le ſerment ſolemnel.

POLEMON.

Achevons notre ouvrage ; entrons, la porte s'ouvre,
De ce ſaint appareil, la pompe ſe découvre. (*)
Enfin je vois Atrée : il avance à pas lents,
Interdit, égaré....

(*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, *Erope* & *Thieſte* ſe mettent à un des côtés ; *Polémon* & *Idas*, en la ſaluant, ſe placent de l'autre ; on place la coupe ſur la table. On voit venir de loin *Atrée* qui s'arrête à l'entrée de la ſcène.

SCENE IV & dernière.

Tous les Perſonnages précédens, ATRÉE *dans le fond.*

HIPPODAMIE.

Ecoutez nos ſermens.
Dieux qui rendez enfin dans ce jour ſalutaire
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère,
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois & les Etats,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juſte.
Si le crime eſt ici, que cette coupe auguſte
En lave la ſouillure, & demeure à jamais
Un monument ſacré de vos nouveaux bienfaits.

(*à Atrée.*)

Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte
Et quelle horreur nouvelle en vos regards eſt peinte ?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a ſoupçonné ma foi.

HIPPODAMIE.

Ah! banniſſez, mes fils, ces ſoupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié ; la plainte aigrit les cœurs,
Et de ce jour heureux corromprait les douceurs ;

Dans nos embrassemens qu'enfin tout se répare.

(*à Polémon.*)

Donnez-moi cette coupe.

MEGARE, *accourant.*

Arrêtez !

EROPE.

Ah ! Mégare,

Tu reviens sans mon fils !

MEGARE, *se plaçant près d'Erope.*

De farouches soldats

Ont saisi cet enfant dans mes débiles bras....

EROPE.

On m'arrache mon sang !

MEGARE.

Interdite & tremblante,

Les dieux que j'attestais m'ont laissée expirante.

Craignez tout.

EROPE.

Ah ! courons...

THIESTE.

Volons, sauvons mon fils...

ATRÉE, *toujours dans l'enfoncement.*

Du crime de sa vie enfin reçois le prix.

(*on frappe Erope derrière la scène.*)

EROPE.

Je meurs !

ATRÉE.

Tombe avec elle, exécrable Thieste,

Suis ton infâme épouse, & l'enfant de l'inceste.

Je n'ai pu t'abreuver de ce ſang criminel,
Mais tu le rejoindras.

THIESTE, *derrière la ſcène.*

Dieux! c'eſt à votre autel...
Mais je l'avais ſouillé.

HIPPODAMIE.

Fureurs de la vengeance!
Ciel qui la réſervais! implacable Puiſſance!
Monſtre que j'ai nourri, monſtre de cruauté,
Achève, ouvre ce ſein, ces flancs qui t'ont porté.

(*on entend le tonnerre, & les ténèbres couvrent la terre.*)

ATRÉE, *appuyé contre une colonne pendant que le tonnerre gronde.*

Deſtin, tu l'as voulu! c'eſt d'abyme en abyme
Que tu conduis Atrée à ce comble du crime....
La foudre m'environne, & le ſoleil me fuit!
L'enfer s'ouvre!...je tombe en l'éternelle nuit.
Tantale, pour ton fils tu viens me reconnaître,
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

DES PELOPIDES.

EROPE.

(*a*) PEUT-ETRE un ſort plus triſte empoiſonne ma vie.
Les monſtres déchaînés de l'empire des morts
Sont moins cruels pour moi que l'horreur des remords.

(*b*) Réparer vos erreurs, & vaincre ſon courroux.

(*c*) THIESTE.

Epouſe infortunée, & malheureuſe mère!
Mais nul ne peut forcer ſa priſon volontaire;
De cet aſile ſaint rien ne peut la tirer.

(*d*) Que je réſiſte ou non, c'en eſt fait, tout me perd.
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu ſéduite?

(*e*) Je me ſuis trop ſans doute accuſé devant elle.
Ce n'eſt pas vous du moins qui fûtes criminelle:
A mon fier ennemi j'enlevai vos appas.
Les dieux n'avaient point mis Erope entre ſes bras.
J'éteignis les flambeaux de cette horrible fête:
Malgré vous, en un mot, vous fûtes ma conquête:
Je fus le ſeul coupable, & je ne le ſuis plus.
Votre cœur alarmé, vos vœux irréſolus
M'ont aſſez reproché ma flamme & mon audace;
A mon empreſſement le ciel même a fait grace.

(*f*) A ce trouble éternel qui ſuit le diadème.

(*g*) On condamne ſon crime, il le doit expier;
Et vous, s'il ſe repent, vous devez l'oublier.

(*h*) Mon cœur peut ſe tromper; mais dans Hippodamie
Je crains de rencontrer ma ſecrète ennemie.
Polémon n'eſt qu'un traître, & ſon ambition
Peut-être de Thieſte armait la faction.

IDAS.

Tel eſt ſouvent des cours le manége perfide ;
La vérité les fuit, l'impoſture y réſide :
Tout eſt parti, cabale, injure ou trahiſon ;
Vous voyez la diſcorde y verſer ſon poiſon.
Mais que craindriez-vous d'un parti ſans puiſſance ?
Tout n'eſt-il pas ſoumis à votre obéiſſance ?
Ce peuple ſous vos lois ne s'eſt-il pas rangé ?
Vous êtes maître ici.

ATRÉE.

Je n'y ſuis pas vengé.
J'y ſuis en proie, Idas, à d'étranges ſupplices.
. . . .

(i) Non ; ma fatale épouſe, entre mes bras ravie,
De ſa place en mon cœur ſera du moins bannie.

IDAS.

A vos pieds, dans ce temple, elle doit ſe jeter ;
Hippodamie enfin doit vous la préſenter.

ATRÉE.

Pour Erope, il eſt vrai, j'aurais pu ſans faibleſſe
Garder le ſouvenir d'un reſte de tendreſſe ;
Mais, pour éteindre enfin tant de reſſentimens,
Cette mère qui m'aime a tardé bien long-temps.
Erope n'a point part au crime de mon frère.

(k) Fin du troiſième acte, dans l'édition de 1775.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, ATRÉE, IDAS.

HIPPODAMIE.

Vous revoyez, mon fils, une mère affligée,
Qui, toujours trop ſenſible & toujours outragée,
Revient vous dire enfin, du pied des ſaints autels,
Au nom d'Erope, au ſien, des adieux éternels.
La malheureuſe Erope a déſuni deux frères,
Elle alluma les feux de ces funeſtes guerres.

Source de tous les maux, elle fuit tous les yeux :
Ses jours infortunés sont consacrés aux dieux.
Sa douleur nous trompait ; ses secrets sacrifices
De celui qu'elle fait n'étaient que les prémices.
Libre au fond de ce temple, & loin de ses amans,
Sa bouche a prononcé ses éternels sermens.
Elle ne dépendra que du pouvoir céleste.
Des murs du sanctuaire elle écarte Thieste ;
Son criminel aspect eût souillé ce séjour.
Qu'il parte pour Micène avant la fin du jour !
Vivez, règnez heureux.... Ma carrière est remplie :
Dans ce tombeau sacré je reste ensevelie.
Je devais cet exemple, au lieu de l'imiter....
Tout ce que je demande, avant de vous quitter,
C'est de vous voir signer cette paix nécessaire,
D'une main qu'à mes yeux conduise un cœur sincère.
Vous n'avez point encore accompli ce devoir.
Nous allons pour jamais renoncer à nous voir.
Séparons-nous tous trois, sans que d'un seul murmure
Nous fassions un moment soupirer la nature.

ATRÉE.

A cet affront nouveau je ne m'attendais pas.
Ma femme ose en ces lieux s'arracher à mes bras !
Vos autels, je l'avoue, ont de grands priviléges !
Thieste les souilla de ses mains sacriléges....
Mais de quel droit Erope ose-t-elle y porter
Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejeter ?
Par des vœux plus sacrés elle me fut unie :
Voulez-vous que deux fois elle me soit ravie,
Tantôt par un perfide, & tantôt par les dieux ?
Ces vœux si mal conçus, ces sermens odieux,
Au roi comme à l'époux sont un trop grand outrage.
Vous pouvez accomplir le vœu qui vous engage.
Ces lieux faits pour votre âge, au repos consacrés,
Habités par ma mère en seront honorés.
Mais Erope est coupable en suivant votre exemple :
Erope m'appartient, & non pas à ce temple.
Ces dieux, ces mêmes dieux qui m'ont donné sa foi,
Lui commandent surtout de n'obéir qu'à moi.

Eſt-ce donc Polémon, ou mon frère, ou vous-même,
Qui penſez la ſouſtraire à mon pouvoir ſuprême?
Vous êtes-vous tous trois en ſecret accordés
Pour détruire une paix que vous me demandez ?
Qu'on rende mon épouſe au maître qu'elle offenſe ;
Et ſi l'on me trahit, qu'on craigne ma vengeance.

HIPPODAMIE.

Vous interprétez mal une juſte pitié
Que donnait à ſes maux ma ſtérile amitié.
Votre mère pour vous, du fond de ces retraites,
Forma toujours des vœux, tout cruel que vous êtes.
Entre Thieſte & vous, Erope ſans ſecours,
N'avait plus que le ciel.... il était ſon recours.
Mais puiſque vous daignez la recevoir encore,
Puiſque vous lui rendez cette main qui l'honore,
Et qu'enfin ſon époux daigne lui rapporter
Un cœur dont ſes appas n'oſèrent ſe flater,
Elle doit en effet chérir votre clémence :
Je puis me plaindre à vous, mais ſon bonheur commence.
Cette auguſte retraite, aſile des douleurs,
Où votre triſte épouſe aurait caché ſes pleurs,
Convenable à moi ſeule, à mon ſort, à mon âge,
Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'engage.
Vous l'aimez, c'eſt aſſez. Sur moi, ſur Polémon,
Vous conceviez, mon fils, un injuſte ſoupçon.
Quels amis trouvera ce cœur dur & ſévère,
Si vous vous défiez de l'amour d'une mère?

ATRÉE.

Vous rendez quelque calme à mes eſprits troublés.
Vous m'ôtez un fardeau dont mes ſens accablés
N'auraient point ſoutenu le poids inſupportable.
Oui, j'aime encore Erope, elle n'eſt point coupable.
Oubliez mon courroux ; c'eſt à vous que je doi
Le jour plus épuré qui va luire pour moi.
Puiſqu'Erope en ce temple, à ſon devoir fidelle,
A fui d'un raviſſeur l'audace criminelle,
Je peux lui pardonner ; mais qu'en ce même jour
De ſon fatal aſpect il purge ce ſéjour.

Je

Je vais preffer la fête, & je la crois heureufe :
Si l'on m'avait trompé.... je la rendrais affreufe.

HIPPODAMIE *à Idas.*

Idas, il vous confulte; allez & confirmez
Ces juftes fentimens dans fes efprits calmés.

SCENE V.

HIPPODAMIE *seule.*

DISPARAISSEZ enfin, redoutables préfages,
Preffentimens d'horreur, effrayantes images,
Qui pourfuiviez par-tout mon efprit incertain.
La race de Tantale a vaincu fon deftin ;
Elle en a détourné la terrible influence.

SCENE VI.

HIPPODAMIE, EROPE.

HIPPODAMIE.

ENFIN, votre bonheur paffe votre efpérance.
Ne penfez plus, ma fille, aux funèbres apprêts
Qui dans ce fombre afile enterraient vos attraits.
Laiffez-là ces bandeaux, ces voiles de trifteffe,
Dont j'ai vu friffonner votre faible jeuneffe.
Il n'eft ici de rang ni de place pour vous
Que le trône d'un maître, & le lit d'un époux.
Dans tous vos droits, ma fille, heureufement rentrée,
Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée,
Ne montrez à fes yeux que des yeux fatisfaits ;
D'un pas plus affuré marchez vers le palais ;
Sur un front plus ferein pofez le diadème ;
Atrée eft rigoureux, violent, mais il aime.
Ma fille, il faut régner.

EROPE.

Je suis perdue.... ah, Dieux!

HIPPODAMIE.

Qu'entends-je, & quel nuage a couvert vos beaux yeux?
N'éprouverai-je ici qu'un éternel passage
De l'espoir à la crainte, & du calme à l'orage?

EROPE.

Ma mère!.... j'ose encore ainsi vous appeler,
Et de trône & d'hymen cessez de me parler,
Ils ne sont point pour moi.... je vous en ferai juge.
Vous m'arrachez, Madame, à l'unique refuge
Où je dus fuir Atrée & Thieste, & mon cœur.
Vous me rendez au jour, le jour m'est en horreur.
Un dieu cruel, un dieu me suit & nous rassemble,
Vous, vos enfans & moi, pour nous frapper ensemble.
Ne me consolez plus; craignez de partager
Le sort qui me menace, en voulant le changer...
C'en est fait.

HIPPODAMIE.

Je me perds dans votre destinée;
Mais on ne verra point Erope abandonnée
D'une mère en tout temps prête à vous consoler.

EROPE.

Ah! qui protégez-vous?

HIPPODAMIE.

Où voulez-vous aller?
Je vous suis.

EROPE.

Que de soins pour une criminelle!

HIPPODAMIE.

Le fût-elle en effet, je ferai tout pour elle.

(*l*) Après ce vers, *Polémon* ajoutait, dans l'édition de 1775:

Vous me voyez chargé des intérêts d'Argos,
De la gloire d'Atrée, & de votre repos.
Tandis qu'Hippodamie, avec persévérance,
Adoucit de son fils la sombre violence;
Que Thieste abandonne un séjour dangereux,
Il deviendrait bientôt fatal à tous les deux.

Vous devez fur ce prince avoir quelque puiffance :
Le falut de vos jours dépend de fon abfence.

(m) N'obtiendront pas de moi que je trompe mon maître :
Le fort en eft jeté.

MEGARE.

Princeffe, il va paraître ;
Vous n'avez qu'un moment.

EROPE.

Ce mot me fait trembler.

MEGARE.

L'abyme eft fous vos pas.

EROPE.

N'importe, il faut parler.

MEGARE.

Le voici.

SCENE V.

EROPE, MEGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE, *après avoir fait figne à fes gardes & à Mégare de fe retirer.*

JE la vois interdite, éperdue, &c.

(n) Fin du quatrième acte, dans l'édition de 1775.

Ceffez, filles du Styx, ceffez, troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon aïeul Tantale :
Sur Thiefte & fur moi venez vous acharner.
Paraiffez, Dieux vengeurs, je vais vous étonner.

SCENE VII.

ATRÉE, POLEMON, IDAS.

ATRÉE.

IDAS, exécutez ce que je vais prefcrire.
Polémon, c'en eft fait, tout ce que je puis dire,
C'eft que j'aurai l'orgueil de ne plus difputer
Un cœur dont la conquête a dû peu me flatter.
La paix eft préférable à l'amour d'une femme ;
Ainfi qu'à mes Etats je la rends à mon ame.
Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits....
Si vous les approuvez, mes vœux font fatisfaits.

POLEMON.

Puiffe un pareil deffein, que je conçois à peine,
N'être point en effet infpiré par la haine !

ATRÉE, *en fortant.*

Craignez-vous pour mon frère?

POLEMON.

Oui, je crains pour tous deux.
Seconde-moi, nature, éveille-toi dans eux.
Que de ton feu facré quelque faible étincelle
Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.
Du bonheur de l'Etat fois l'augufte lien.
Nature, tu peux tout ; les confeils ne font rien.

(*o*) EROPE.

Il eft maître en ces lieux, nous fommes dans fes mains.

THIESTE.

Les dieux nos protecteurs y font feuls fouverains.

(*p*) Voici les dernières fcènes du cinquième acte, telles qu'elles ont été imprimées jufqu'ici.

SCENE IV.

POLEMON, IDAS.

IDAS.

Vous ne les ſuivez pas?

POLEMON.

Non, je reſte en ces lieux,
Et ces libations qu'on y va faire aux dieux,
Ces apprêts, ces ſermens me tiennent en contrainte.
Je vois trop de ſoldats entourer cette enceinte;
Vous devez y veiller : je dois compte au Sénat
Des ſuites de la paix qu'il donne à cet Etat.
Ayez ſoin d'empêcher que tous ces ſatellites
De nos parvis ſacrés ne paſſent les limites.
Que font-ils en ces lieux ?.... Et vous, répondez-moi,
Vous aimez la vertu, même en flattant le roi;
Vous ne voudriez pas de la moindre injuſtice,
Fût-ce pour le ſervir, vous rendre le complice?

IDAS.

C'eſt m'outrager, Seigneur, que me le demander.

POLEMON.

Mais il règne, on l'outrage; il peut vous commander
Ces actes de rigueur, ces effets de vengeance
Qui ne trouvent ſouvent que trop d'obéiſſance.

IDAS.

Il n'oſerait : ſachez, s'il a de tels deſſeins,
Qu'il ne les confîra qu'aux plus vils des humains.
Oſez-vous accuſer le roi d'être parjure.

POLEMON.

Il a diſſimulé l'excès de ſon injure;
Il garde un froid ſilence; & depuis qu'il eſt roi,
Ce cœur que j'ai formé s'eſt éloigné de moi.
La vengeance en tout temps a ſouillé ma patrie:
La race de Pélops tient de la barbarie.

Jamais prince en effet ne fut plus outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé ?

IDAS.

Oui ; mais depuis, Seigneur, dans son ame ulcérée,
Ainsi que parmi nous, j'ai vu la paix rentrée.
A ce juste courroux dont il fut possédé,
Par degrés à mes yeux le calme a succédé.
Il est devant les dieux ; déjà des sacrifices,
Dans ce moment heureux, on goûte les prémices.
Sur la coupe sacrée on va jurer la paix
Que vos soins ont donnée à nos ardens souhaits.

POLEMON.

Achevons notre ouvrage ; entrons, la porte s'ouvre ;
De ce saint appareil la pompe se découvre (*a*).
La reine avec Erope avance en ce parvis.
Au nom de nos deux rois à la fin réunis,
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale ;
Puisse-t-elle à ses fils n'être jamais fatale !

SCENE V.

Tous les personnages précédens, ATRÉE *dans le fond.*

POLEMON.

JE vois venir Atrée ; & voici les momens
Où vous allez tous trois prononcer les sermens.
(*Atrée se place derrière l'autel.*)

HIPPODAMIE.

Vous les écouterez, Dieux souverains du monde,
Dieux ! auteurs de ma race en malheurs si féconde,
Vous les voulez finir ; & la religion
Forme enfin les saints nœuds de la réunion,

(*a*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, *Erope* & *Thieste* se mettent à un des côtés. *Polémon* & *Idas*, en la saluant, se placent de l'autre.

Qui rend, après des jours de ſang & de miſère,
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère.
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois & les Etats,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juſte.
Si le crime eſt ici, que cette coupe auguſte
En lave la ſouillure, & demeure à jamais
Un monument ſacré de vos nouveaux bienfaits.

(*à Atrée.*)

Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards eſt peinte ?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a ſoupçonné ma foi.
Des ſoldats de Micène il a mandé l'élite.

THIESTE.

Je veux que mes ſujets ſe rangent à ma ſuite;
Je les veux pour témoins de mes ſermens ſacrés,
Je les veux pour vengeurs, ſi vous vous parjurez.

HIPPODAMIE.

Ah ! banniſſez, mes fils, ces ſoupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié : la plainte aigrit les cœurs;
Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs :
Dans nos embraſſemens qu'enfin tout ſe répare.

(*à Polémon.*)

Donnez-moi cette coupe.

MEGARE *accourant.*

Arrêtez !

EROPE.

Ah ! Mégare,
Tu reviens ſans mon fils !

MEGARE, *ſe plaçant près d'Erope.*

De farouches ſoldats
Ont ſaiſi cet enfant dans mes débiles bras.

EROPE.

Quoi ! mon fils malheureux !

MEGARE.

Interdite & tremblante,
Les dieux que j'atteſtais m'ont laiſſée expirante.
Craignez tout.

THIESTE.

Ah! mon frère, eſt-ce ainſi que ta foi
Se conſerve à nos dieux, à tes ſermens, à moi?...
Ta main tremble en touchant à la coupe ſacrée!...

ATRÉE.

Tremble encor plus, perfide, & reconnais Atrée,

EROPE.

Dieux! quels maux je reſſens! ô ma mère! ô mon fils!....
Je meurs!

(*elle tombe dans les bras d'Hippodamie & de Thieſte.*)

POLEMON.

Affreux ſoupçons, vous êtes éclaircis.

ATRÉE.

Tu meurs, indigne Erope, & tu mourras, Thieſte.
Ton déteſtable fils eſt celui de l'inceſte;
Et ce vaſe contient le ſang du malheureux:
J'ai voulu de ce ſang vous abreuver tous deux.

(*la nuit ſe répand ſur la ſcène, & on entend le tonnerre.*)

ATRÉE *tire ſon épée.*

Ce poiſon m'a vengé; glaive, achève....

THIESTE.

Ah, barbare!
Tu mourras avant moi.... la foudre nous ſépare.

(*les deux frères veulent courir l'un ſur l'autre, le poignard à la main; Polémon & Idas les déſarment.*)

ATRÉE.

Crains la foudre & mon bras; tombe, perfide, & meurs!

HIPPODAMIE.

Monſtres, ſur votre mère épuiſez vos fureurs:

Mon ſein vous a portés, je ſuis la plus coupable.

(*elle embraſſe Erope, & ſe laiſſe tomber auprès d'elle ſur une banquette : les éclairs & le tonnerre redoublent.*)

THIESTE.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable :
Va, je finis la mienne.

(*il ſe tue.*)

ATRÉE.

Attends, rival cruel....
Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un ſépulcre éternel ;
Je porterai ma haine au fond de ces abymes,
Nous y diſputerons de malheurs & de crimes.
Le ſéjour des forfaits, le ſéjour des tourmens,
O Tantale ! ô mon père ! eſt fait pour tes enfans.
Je ſuis digne de toi, tu dois me reconnaître ;
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin des Variantes.

NOTE.

(1) Vers de Timoléon de M. *de la Harpe.*

IRENE,

TRAGEDIE.

Représentée pour la première fois, le 16 mars 1778.



LETTRE

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE

A L'ACADEMIE FRANÇAISE 1778.

Messieurs,

DAIGNEZ recevoir le dernier hommage de ma voix mourante, avec les remercîmens tendres & respectueux que je dois à vos extrêmes bontés.

Si votre compagnie fut nécessaire à la France par son institution, dans un temps où nous n'avions aucun ouvrage de génie écrit d'un style pur & noble, elle est plus nécessaire que jamais dans la multitude des productions que fait naître aujourd'hui le goût généralement répandu de la littérature.

Il n'est permis à aucun membre de l'académie de la Crusca, de prendre ce titre à la tête de son livre, si l'académie ne l'a déclaré, écrit avec la pureté de la langue toscane. Autrefois quand j'osais cultiver, quoique faiblement, l'art des *Sophocles*, je consultais toujours M. l'abbé d'*Olivet*, notre confrère, qui, sans me nommer, vous proposait mes doutes; & lorsque je commentai le grand *Corneille*, j'envoyai toutes mes remarques à M. *Duclos*, qui vous les communiqua. Vous les examinâtes; & cette édition de *Corneille* semble être aujourd'hui regardée

comme un livre claſſique pour les remarques que je n'ai données que ſur votre déciſion.

Je prends aujourd'hui la liberté de vous demander des leçons ſur les fautes où je ſuis tombé dans la tragédie d'Irène. Je n'en fais tirer quelques exemplaires que pour avoir l'honneur de vous conſulter, & pour ſuivre les avis de ceux d'entre vous qui voudront bien m'en donner. La vieilleſſe paſſe pour incorrigible, & moi, Meſſieurs, je crois qu'on doit penſer à ſe corriger à cent ans. On ne peut ſe donner du génie à aucun âge, mais on peut réparer ſes fautes à tout âge. Peut-être cette méthode eſt la ſeule qui puiſſe préſerver la langue françaiſe de la corruption qui ſemble, dit-on, la menacer.

Racine, celui de nos poëtes qui approcha le plus de la perfection, ne donna jamais au public aucun ouvrage ſans avoir écouté les conſeils de *Boileau* & de *Patru* : auſſi c'eſt ce véritablement grandhomme qui nous enſeigna, par ſon exemple, l'art difficile de s'exprimer toujours naturellement, malgré la gène prodigieuſe de la rime; de faire parler le cœur avec eſprit ſans la moindre ombre d'affectation ; d'employer toujours le mot propre ſouvent inconnu au public étonné de l'entendre. *Invenit verba quibus deberent loqui*, dit ſi bien *Pétrone:* il inventa l'art de s'exprimer.

Il mit dans la poëſie dramatique cette élégance, cette harmonie continue qui nous manquait abſolument, ce charme ſecret & inexprimable, égal à celui du quatrième livre de *Virgile;* cette douceur enchantereſſe qui fait que quand vous liſez au haſard dix

ou douze vers d'une de ſes pièces, un attrait irréſiſtible vous force de lire tout le reſte.

C'eſt lui qui a proſcrit chez tous les gens de goût, & malheureuſement chez eux ſeuls, ces idées giganteſques & vides de ſens, ces apoſtrophes continuels aux dieux, quand on ne ſait pas faire parler les hommes; ces lieux communs d'une politique ridiculement atroce, débités dans un ſtyle ſauvage; ces épithètes fauſſes & inutiles; ces idées obſcures, plus obſcurément rendues; ce ſtyle auſſi dur que négligé, incorrect & barbare; enfin tout ce que j'ai vu applaudi par un parterre compoſé alors de jeunes gens dont le goût n'était pas encore formé.

Je ne parle pas de l'artifice imperceptible des poëmes de *Racine*, de ſon grand art de conduire une tragédie; de renouer l'intérêt par des moyens délicats; de tirer un acte entier d'un ſeul ſentiment; je ne parle que de l'art d'écrire. C'eſt ſur cet art ſi néceſſaire, ſi facile aux yeux de l'ignorance, ſi difficile au génie même, que le légiſlateur *Boileau* a donné ce précepte,

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce qui eſt arrivé toujours au ſeul *Racine*, depuis Andromaque juſqu'au chef-d'œuvre d'Atalie. (*)

J'ai remarqué ailleurs que dans les livres de toute eſpèce, dans les ſermons même, dans les oraiſons funèbres, les orateurs ont ſouvent employé les tours

(*) Voyez la note à la fin de cette lettre.

de phrase de cet élégant écrivain, ses expressions pittoresques, *verba quibus deberent loqui*. *Cheminais*, *Massillon* ont été célèbres, l'un pendant quelque temps, l'autre pour toujours, par l'imitation du style de *Racine*. Ils se servaient de ses armes pour combattre en public un genre de littérature dont ils étaient idolâtres en secret. Ce peintre charmant de la vertu, cet aimable *Fénélon* votre autre confrère, tant persécuté pour des disputes aujourd'hui méprisées, & si cher à la postérité par ses persécutions mêmes, forma sa prose élégante sur la poësie de *Racine*, ne pouvant l'imiter en vers: car les vers sont une langue qu'il est donné à très-peu d'esprits de posséder; & quand les plus éloquens & les plus savans hommes, les sublimes *Bossuet*, les touchans *Fénélon*, les érudits *Huet* ont voulu faire des vers français, ils sont tombés de la hauteur où les plaçait leur génie ou leur science, dans cette triste classe qui est au-dessous de la médiocrité.

Mais les ouvrages de prose dans lesquels on a le mieux imité le style de *Racine*, sont ce que nous avons de meilleur dans notre langue. Point de vrai succès aujourd'hui sans cette correction, sans cette pureté qui seule met le génie dans tout son jour, & sans laquelle ce génie ne déploierait qu'une force monstrueuse, tombant à chaque pas dans une faiblesse plus monstrueuse encore, & du haut des nues dans la fange.

Vous entretenez le feu sacré, Messieurs; c'est par vos soins que depuis quelques années les compositions pour les prix décernés par vous sont enfin

devenues

devenues de véritables pièces d'éloquence. Le goût de la faine littérature s'eft tellement déployé qu'on a vu quelquefois trois ou quatre ouvrages fufpendre vos jugemens, & partager vos fuffrages ainfi que ceux du public.

Je fens combien il eft peu convenable, à mon âge de quatre-vingt-quatre ans, d'ofer arrêter un moment vos regards fur un des fruits dégénérés de ma vieilleffe. La tragédie d'Irène ne peut être digne de vous ni du théâtre français ; elle n'a d'autre mérite que la fidélité aux règles données aux Grecs par le digne précepteur d'*Alexandre*, & adoptées chez les Français par le génie de *Corneille*, le père de notre théâtre.

A ce grand nom de *Corneille*, Meffieurs, permettez que je joigne ma faible voix à vos décifions fouveraines fur l'éclat éternel qu'il fut donner à cette langue françaife peu connue avant lui, & devenue après lui la langue de l'Europe.

Vous éclairâtes mes doutes, & vous confirmâtes mon opinion il y a deux ans, en voulant bien lire, dans une de vos affemblées publiques, la lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire fur *Corneille* & fur *Shakefpeare*. Je rougis de joindre enfemble ces deux noms : mais j'apprends qu'on renouvelle au milieu de Paris cette incroyable difpute. On s'appuie de l'opinion de Madame *Montagu*, eftimable citoyenne de Londres, qui montre pour fa patrie une paffion fi pardonnable. Elle préfère *Shakefpeare* aux auteurs d'Iphigénie & d'Athalie, de Polieucte & de Cinna. Elle a fait un livre entier pour lui affurer cette

ſupériorité ; & ce livre eſt écrit avec la ſorte d'enthouſiaſme que la nation anglaiſe retrouve dans quelques beaux morceaux de *Shakeſpeare*, échappés à la groſſièreté de ſon ſiècle. Elle met *Shakeſpeare* au-deſſus de tout, en faveur de ces morceaux qui ſont en effet naturels & énergiques, quoique défigurés preſque toujours par une familiarité baſſe. Mais eſt-il permis de préférer deux vers d'*Ennius* à tout Virgile, ou de *Lycophron* à tout Homère?

On a repréſenté, Meſſieurs, les chefs-d'œuvre de la France devant toutes les cours, & dans les académies d'Italie. On les joue depuis les rivages de la mer glaciale juſqu'à la mer qui ſépare l'Europe de l'Afrique. Qu'on faſſe le même honneur à une ſeule pièce de *Shakeſpeare*, & alors nous pourrons diſputer.

Qu'un chinois vienne nous dire: „ Nos tragédies „ compoſées ſous la dinaſtie des *Yven* ſont encore „ nos délices après cinq cents années. Nous avons „ ſur le théâtre des ſcènes en proſe, d'autres en „ vers rimés, d'autres en vers non rimés. Les diſ- „ cours de politique & les grands ſentimens y ſont „ interrompus par des chanſons, comme dans votre „ Athalie. Nous avons de plus des ſorciers qui „ deſcendent des airs ſur un manche à balai, des „ vendeurs d'orviétan & des gilles, qui, au milieu „ d'un entretien ſérieux, viennent faire leurs „ grimaces de peur que vous ne preniez à la pièce „ un intérêt trop tendre qui pourrait vous attriſter. „ Nous feſons paraître des ſavetiers avec des manda- „ rins & des foſſoyeurs avec des princes, pour rapeler

» aux hommes leur égalité primitive. Nos tragédies » n'ont ni expoſition ni nœud, ni dénouement. » Une de nos pièces dure cinq cents années, & un » payſan qui eſt né au premier acte eſt pendu au » dernier. Tous nos princes parlent en crocheteurs, » & nos crocheteurs quelquefois en princes. Nos » reines y prononcent des mots de turpitude qui » n'échapperaient pas à des revendeuſes entre les » bras des derniers des hommes, &c. &c. »

Je leur dirais : Meſſieurs, jouez ces pièces à Nankin ; mais ne vous aviſez pas de les repréſenter aujourd'hui à Paris ou à Florence, quoiqu'on nous en donne quelquefois à Paris qui ont un plus grand défaut, celui d'être froides.

Madame *Montagu* relève avec juſtice quelques défauts de la belle tragédie de Cinna & ceux de Rodogune. Tout n'eſt pas toujours ni bien deſſiné, ni bien exprimé dans ces fameuſes pièces, je l'avoue. Je ſuis même obligé de vous dire, Meſſieurs, que cette dame ſpirituelle & éclairée ne reprend qu'une petite partie des fautes remarquées par moi-même, lorſque je vous conſultai ſur le commentaire de *Corneille.* Je me ſuis entièrement rencontré avec elle dans les juſtes critiques que j'ai été obligé d'en faire. Mais c'eſt toujours en admirant ſon génie que j'ai remarqué ſes écarts. Hé, quelle différence entre les défauts de *Corneille* dans ſes bonnes pièces, & ceux de *Shakeſpeare* dans tous ſes ouvrages !

Que peut-on reprocher à *Corneille* dans les tragédies de ce génie ſublime, qui ſont reſtées à l'Europe ? (car il ne faut pas parler des autres,) c'eſt d'avoir pris

quelquefois de l'enflure pour de la grandeur ; de s'être permis quelques raiſonnemens que la tragédie ne peut admettre ; de s'être aſſervi dans preſque toutes ſes pièces à l'uſage de ſon temps, d'introduire au milieu des intérêts politiques, toujours froids, des amours plus inſipides.

On peut le plaindre de n'avoir point traité de vraies paſſions, excepté dans la pièçe eſpagnole du Cid ; pièce dans laquelle il eut encore l'étonnant mérite de corriger ſon modèle en trente endroits, dans un temps où les bienſéances théâtrales n'étaient pas encore connues en France. On le condamne ſurtout pour avoir trop négligé ſa langue. Alors, toutes les critiques faites par des hommes d'eſprit ſur un grand homme ſont épuiſées ; & l'on joue Cinna & Polieucte devant l'impératrice des Romains, devant celle de Ruſſie, devant le doge & les ſénateurs de Veniſe, comme devant le roi & la reine de France.

Que reproche-t-on à *Shakeſpeare*? Vous le ſavez, Meſſieurs, tout ce que vous venez de voir vanté par les Chinois. Ce ſont, comme dit M. *de Fontenelle* dans ſes Mondes, preſque d'autres principes de raiſonnement. Mais ce qui eſt bien étrange, c'eſt qu'alors le théâtre eſpagnol, qui infectait l'Europe, en était le légiſlateur. *Lopez de Véga* avouait cet opprobre ; mais *Shakeſpeare* n'eut pas le courage de l'avouer. Que devaient faire les Anglais ? ce qu'on a fait en France ; ſe corriger.

Madame *Montagu* condamne, dans la perfection de *Racine*, cet amour continuel qui eſt toujours la

baſe du peu de tragédies que nous avons de lui, excepté dans Eſther & dans Athalie. Il eſt beau, ſans doute, à une dame de réprouver cette paſſion univerſelle qui fait régner ſon ſexe; mais qu'elle examine cette Bérénice tant condamnée par nous-mêmes, pour n'être qu'une idylle amoureuſe. Que le principal perſonnage de cette idylle ſoit repréſenté par une actrice telle que Mlle *Gauſſin*, alors je réponds que Madame *Montagu* verſera des larmes. J'ai vu le roi de Pruſſe attendri à une ſimple lecture de Bérénice, qu'on feſait devant lui, en prononçant les vers comme on doit les prononcer, ce qui eſt bien rare. Quel charme tira des larmes des yeux de ce héros philoſophe? la ſeule magie du ſtyle de ce vrai poëte, *qui invenit verba quibus deberent loqui*.

Les cenſures de réflexion n'ôtent jamais le plaiſir du ſentiment. Que la ſévérité blâme *Racine* tant qu'elle voudra, le cœur vous ramènera toujours à ſes pièces. Ceux qui connaiſſent les difficultés extrêmes, & la délicateſſe de la langue françaiſe, voudront toujours lire & entendre les vers de cet homme inimitable, à qui le nom de grand n'a manqué que parce qu'il n'avait point de frère dont il fallût le diſtinguer. Si on lui reproche d'être le poëte de l'amour, il faut donc condamner le quatrième livre de *Virgile*. On ne trouve pas quelquefois aſſez de force dans ſes caractères & dans ſon ſtyle, c'eſt ce qu'on a dit de *Virgile;* mais on admire dans l'un & dans l'autre une élégance continue.

Madame *Montagu* s'efforce d'être touchée des beautés d'Euripide, pour tâcher d'être inſenſible aux

perfections de *Racine*. Je la plaindrais beaucoup si elle avait le malheur de ne pas pleurer au rôle inimitable de la Phèdre françaife, & de n'être pas hors d'elle-même à toute la tragédie d'Iphigénie. Elle paraît eftimer beaucoup *Brumoi*, parce que *Brumoi*, en qualité de traducteur d'Euripide, femble donner au poëte grec la préférence fur le poëte français. Mais fi elle favait que *Brumoi* traduit le grec très-infidellement; fi elle favait que, *vous y ferez ma fille*, n'eft pas dans Euripide; fi elle favait que *Clytemneftre* embraffe les genoux d'*Achille* dans la pièce grecque comme dans la françaife, (quoique *Brumoi* ofe fuppofer le contraire) enfin fi fon oreille était accoutumée à cette mélodie enchantereffe qu'on ne trouve parmi tous les tragiques de l'Europe que chez *Racine* feul, alors Madame *Montagu* changerait de fentiment.

L'Achille de Racine, dit-elle, *reffemble à un jeune amant qui a du courage: & pourtant l'Iphigénie eft une des meilleures tragédies françaifes.* Je lui dirais: & pourtant, Madame, elle eft un chef-d'œuvre qui honorera éternellement ce beau fiècle de *Louis XIV*, ce fiècle, notre gloire, notre modèle & notre défefpoir. Si nous avons été indignés contre Madame *de Sévigné* qui écrivait fi bien, & qui jugeait fi mal; fi nous fommes révoltés de cet efprit miférable de parti, de cette aveugle prévention qui lui fait dire, *que la mode d'aimer Racine, paffera comme la mode du café;* jugez, Madame, combien nous devons être affligés qu'une perfonne auffi inftruite que vous ne rende pas juftice à l'extrême mérite d'un fi grand homme. Je vous le dis, les yeux

encore mouillés des larmes d'admiration & d'attendriſſement que la centième lecture d'Iphigénie vient de m'arracher.

Je dois ajouter à cet extrême mérite d'émouvoir pendant cinq actes, le mérite plus rare & moins ſenti de vaincre pendant cinq actes la difficulté de la rime & de la meſure, au point de ne pas laiſſer échapper une ſeule ligne, un ſeul mot qui ſente la moindre gêne, quoiqu'on ait été continuellement gêné. C'eſt à ce coin que ſont marqués le peu de bons vers que nous avons dans notre langue. Madame *Montagu* compte pour rien cette difficulté ſurmontée. Mais, Madame, oubliez-vous qu'il n'y a jamais eu ſur la terre aucun art, aucun amuſement même où le prix ne fût attaché à la difficulté? Ne cherchait-on pas dans la plus haute antiquité à rendre difficile l'explication de ces énigmes que les rois ſe propoſaient les uns aux autres? N'y a-t-il pas eu de très-grandes difficultés à vaincre dans tous les jeux de la Grèce, depuis le diſque juſqu'à la courſe des chars? Nos tournois, nos carrouſels étaient-ils ſi faciles? Que dis-je? aujourd'hui dans la molle oiſiveté où tous les grands perdent leurs journées depuis Pétersbourg juſqu'à Madrid, le ſeul attrait qui les pique dans leurs miſérables jeux de cartes, n'eſt-ce pas la difficulté de la combinaiſon, ſans quoi leur ame languirait aſſoupie?

Il eſt donc bien étrange, & j'oſe dire bien barbare, de vouloir ôter à la poëſie ce qui la diſtingue du diſcours ordinaire. Les vers blancs n'ont été inventés que par la pareſſe & l'impuiſſance de faire des vers

rimés, comme le célèbre *Pope* me l'a avoué vingt fois. Inſérer dans une tragédie des ſcènes entières en proſe, c'eſt l'aveu d'une impuiſſance encore plus honteuſe.

Il eſt bien certain que les Grecs ne placèrent les Muſes ſur le haut du Parnaſſe que pour marquer le mérite & le plaiſir de pouvoir aborder juſqu'à elles à travers des obſtacles. Ne ſupprimez donc point ces obſtacles, Madame ; laiſſez ſubſiſter les barrières qui ſéparent la bonne compagnie des vendeurs d'orviétan & de leurs gilles. Souffrez que *Pope* imite les véritables génies italiens, les *Arioſtes*, les *Taſſes* qui ſe ſont ſoumis à la gêne de la rime pour la vaincre.

Enfin quand *Boileau* a prononcé ;

> Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
> De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

n'a-t-il pas entendu que la rime imprimait plus aiſément les penſées dans la mémoire ?

Je ne me flatte pas que mon diſcours & ma ſenſibilité paſſent dans le cœur de Madame *Montagu*, & que je ſois deſtiné à convertir *diviſos orbe Britannos*. Mais pourquoi faire une querelle nationale d'un objet de littérature ? Les Anglais n'ont-ils pas aſſez de diſſentions chez eux ? & n'avons-nous pas aſſez de tracaſſeries chez nous ? ou plutôt l'une & l'autre nation n'ont-elles pas eu aſſez de grands hommes dans tous les genres pour ne ſe rien envier, pour ne ſe rien reprocher ?

Hélas ! Meſſieurs, permettez-moi de vous répéter que j'ai paſſé une partie de ma vie à faire connaître en France les paſſages les plus frappans des auteurs qui ont eu de la réputation chez les autres nations. Je fus le premier qui tirai un peu d'or de la fange où le génie de *Shakeſpeare* avait été plongé par ſon ſiècle. J'ai rendu juſtice à l'anglais *Shakeſpeare*, comme à l'eſpagnol *Caldéron ;* & je n'ai jamais écouté le préjugé national. J'oſe dire que c'eſt de ma ſeule patrie que j'ai appris à regarder les autres peuples d'un œil impartial. Les véritables gens de lettres en France n'ont jamais connu cette rivalité hautaine & pédanteſque, cet amour propre révoltant qui ſe déguiſe ſous l'amour de ſon pays, & qui ne préfère les heureux génies de ſes anciens concitoyens à tout mérite étranger que pour s'envelopper dans leur gloire.

Quels éloges n'avons-nous pas prodigués aux *Bacons*, aux *Keppler*, aux *Copernic*, ſans même y mêler d'abord aucune émulation ! que n'avons-nous pas dit du grand *Galilée*, le reſtaurateur & la victime de la raiſon en Italie, ce premier maître de la philoſophie, que *Deſcartes* eut le malheur de ne citer jamais !

Nous ſommes tous à préſent les diſciples de *Newton :* nous le remercions d'avoir ſeul trouvé & prouvé le vrai ſyſtème du monde ; d'avoir ſeul enſeigné au genre humain à voir la lumière ; & nous lui pardonnons d'avoir commenté les viſions de *Daniel* & l'*Apocalypſe.*

Nous admirons dans *Locke* la ſeule métaphyſique qui ait paru dans le monde depuis que *Platon* la chercha ; & nous n'avons rien à pardonner à *Locke.*

N'en ferions-nous pas autant pour *Shakeſpeare*, s'il avait reſſuſcité l'art des *Sophocles*, comme Madame *Montagu*, ou ſon traducteur oſe le prétendre ? Ne verrions-nous pas M. *de la Harpe*, qui combat pour le bon goût avec les armes de la raiſon, élever ſa voix en faveur de cet homme ſingulier ? Que fait-il au contraire ? il a eu la patience de prouver dans ſon judicieux journal ce que tout le monde ſent : que *Shakeſpeare* eſt un ſauvage avec des étincelles de génie qui brillent dans une nuit horrible.

Que l'Angleterre ſe contente de ſes grands hommes en tant de genres : elle a aſſez de gloire La patrie du *Prince noir* & de *Newton* peut ſe paſſer du mérite des *Sophocles*, des *Zeuxis*, des *Phidias*, des *Timothées* qui lui manquent encore.

Je finis ma carrière en ſouhaitant que celles de nos grands hommes en tout genre ſoient toujours remplie par des ſucceſſeurs dignes d'eux ; que les ſiècles à venir égalent le grand ſiècle de *Louis XIV*, & qu'ils ne dégénèrent pas en croyant le ſurpaſſer.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble, très-obéiſſant, & très-obligé ſerviteur & confrère, &c.

NOTE.

(*) Le P. *Brumoi*, dans son Discours sur le parallèle des théâtres, a dit de nos spectateurs : *Ce n'est que le sang froid qui applaudit la beauté des vers.* Si ce savant avait connu notre public, il aurait vu que tantôt il applaudit de sang froid des maximes vraies ou fausses ; tantôt il applaudit avec transport des tirades de déclamation, soit pleines de beautés, soit pleines de ridicules, n'importe ; & qu'il est toujours insensible à des vers qui ne sont que bien faits & raisonnables.

Je demandai un jour à un homme qui avait fréquenté assidument cette cave obscure appelée parterre, comment il avait pu applaudir à ces vers si étranges & si déplacés :

César, car le destin que dans tes fers je brave
M'a fait ta prisonnière & non pas ton esclave ;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, & te nommer seigneur.

Comme si le mot seigneur était sur notre théâtre autre chose qu'un terme de politesse ; & comme si la jeune *Cornélie* avait pu s'avilir en parlant décemment à *César*. Pourquoi, lui dis-je, avez-vous tant battu des mains à ces étonnantes paroles :

Rome le veut ainsi : son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur qu'à tes lois en vain tu crois soumis
En veut au criminel plus qu'à ses ennemis ;
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici sans être sa victime :
Au lieu d'un châtiment ta mort serait un crime ;
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Egypte à son appui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va, ne perds point le temps, il presse. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

Vous sentez bien aujourd'hui qu'il n'est guère convenable qu'une jeune femme absolument dépendante de *César*, protégée, secourue,

vengée par lui, & qui doit être à ses pieds, le menace en antithèses si recherchées, & dans un style si obscur, de le faire condamner à la mort pour servir d'exemple ; & finisse enfin par lui dire : *Adieu, César, tu peux te vanter que j'ai fait des vœux pour toi une fois en ma vie.* Avez-vous pu seulement entendre ce froid raisonnement, aussi faux qu'alambiqué : *comme autre qu'un Romain n'a pu asservir Rome, autre qu'un Romain ne l'en peut garantir.*

Il n'y a point d'homme un peu accoutumé aux affaires de ce monde qui ne sente combien de tels vers sont contraires à toutes les bienséances, à la nature, à la raison, & même aux règles de la poësie, qui veulent que tout soit clair, & que rien ne soit forcé dans l'expression.

Dites-moi donc par quel prestige vous avez applaudi sans cesse des tirades aussi embrouillées, aussi obscures, aussi déplacées ? Mais dites-moi surtout pourquoi vous n'avez jamais marqué par la moindre acclamation votre juste consentement des véritables beaux vers que débite *Andromaque* dans une situation encore plus douloureuse que celle de *Cornélie.*

Je confie à tes soins mon unique trésor.
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector...
Fais connaître à mon fils les héros de sa race ;
Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace :
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été ;
Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste.
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ;
Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine & mon amour.

Les hommes de cabinet qui réfléchissent, les femmes qui ont une sensibilité si fine & si juste, les gens de lettres les plus gâtés par un vain savoir, les barbares mêmes des écoles, tous s'accordent à reconnaître l'extrême beauté de ces vers si simples d'*Andromaque.* Cependant pourquoi cette beauté n'a-t-elle jamais été applaudie par le parterre ?

Cet homme de bon sens & de bonne foi me répondit : Quand nous battions des mains au clinquant de *Cornélie*, nous étions des écoliers élevés par des pédans, toujours idolâtres du faux merveilleux en tout genre. Nous admirions les vers ampoulés, comme nous étions saisis de vénération à l'aspect du St Christophe de Notre-Dame. Il nous fallait du gigantesque. A la fin nous nous apperçûmes à la vérité que ces figures colossales étaient bien mal dessinées ; mais enfin elles étaient colossales, & cela suffisait à notre mauvais goût.

Les vers que vous me citez de *Racine* étaient parfaitement écrits ; ils respiraient la bienséance, la vérité, la modestie, la mollesse élégante : nous le sentions : mais la modestie & la bienséance ne transportent jamais l'ame. Donnez-moi une grosse actrice d'une physionomie frappante, qui ait une voix forte, qui soit bien impérieuse, bien insolente, qui parle à *César* comme à un petit-garçon, qui accompagne ses discours injurieux d'un geste méprisant, & qui surtout termine son couplet par un grand éclat de voix, nous applaudirons encore ; & si vous êtes dans le parterre, vous battrez peut-être des mains avec nous, tant l'homme est subjugué par ses organes & par l'exemple.

De pareils prestiges peuvent durer un siecle entier ; & l'aveuglement le plus absurde a quelquefois duré plusieurs siècles.

Quant à certaines prétendues tragédies écrites en vers allobroges ou vandales, que la cour & la halle ont élevées jusqu'au ciel avec des transports inouïs, & qui sont ensuite oubliées pour jamais, il ne faut regarder ce délire que comme une maladie passagère qui attaque une nation, & qui se guérit enfin de soi-même.

PERSONNAGES.

NICEPHORE, empereur de Conſtantinople.

IRENE, femme de *Nicéphore.*

ALEXIS COMNENE, prince de Grèce.

LEONCE, père d'*Irène.*

MEMNON, attaché au prince *Alexis.*

ZOÉ, favorite, ſuivante d'*Irène.*

Un officier de l'empereur.

Gardes.

La ſcène eſt dans un ſallon de l'ancien palais de Conſtantin.

IRENE,

IRENE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QUEL changement nouveau, quelle sombre terreur
Ont écarté de nous la cour & l'empereur ?
Au palais des sept tours une garde inconnue
Dans un silence morne étonne ici ma vue ;
En un vaste désert on a changé la cour.

ZOÉ.

Aux murs de Constantin trop souvent un beau jour
Est suivi des horreurs du plus funeste orage.
La cour n'est pas longtemps le bruyant assemblage
De tous nos vains plaisirs l'un à l'autre enchaînés,
Trompeurs soulagemens des cœurs infortunés ;
De la foule importune il faut qu'on se retire.
Nos états assemblés pour corriger l'empire,
Pour le perdre peut-être ; & ces fiers Musulmans,
Ces Scythes vagabonds débordés dans nos champs,
Mille ennemis cachés qu'on nous fait craindre encore,
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

IRENE.

De ſes chagrins ſecrets, qu'il veut diſſimuler,
Je connais trop la cauſe ; elle va m'accabler.
Je ſais par quels ſoupçons ſa dureté jalouſe,
Dans ſon inquiétude outrage ſon épouſe.
Il écoute en ſecret ces obſcurs impoſteurs,
D'un eſprit défiant déteſtables flatteurs,
Trafiquant du menſonge & de la calomnie,
Et couvrant la vertu de leur ignominie.
Quel emploi pour Céſar ! & quels ſoins douloureux !
Je le plains, je gémis.... il fait deux malheureux...
Ah ! que n'ai-je embraſſé cette retraite auſtère
Où depuis mon hymen s'eſt enfermé mon père !
Il a fui pour jamais l'illuſion des cours,
L'eſpoir qui nous ſéduit, qui nous trompe toujours,
La crainte qui nous glace, & la peine cruelle
De ſe faire à ſoi-même une guerre éternelle.
Que ne foulais-je aux pieds ma funeſte grandeur !
Je montai ſur le trône au faîte du malheur.
Aux yeux des nations victime couronnée,
Je pleure devant toi ma haute deſtinée ;
Et je pleure ſurtout ce fatal ſouvenir
Que mon devoir condamne, & qu'il me faut bannir.
Ici l'air qu'on reſpire empoiſonne ma vie.

ZOÉ.

De Nicéphore au moins la ſombre jalouſie
Par d'indiſcrets éclats n'a point manifeſté
Le ſentiment honteux dont il eſt tourmenté :
Il le cache au vulgaire, à ſa cour, à lui-même ;
Il ſait vous reſpecter, & peut-être il vous aime.

Vous cherchez à nourrir une injuſte douleur.
Que craignez-vous ? (*a*)

IRENE.

Le ciel, Alexis & mon cœur.

ZOÉ.

Mais Alexis Comnène aux champs de la Tauride,
Tout entier à la gloire, au devoir qui le guide,
Sert l'empereur & vous ſans vous inquiéter,
Fidelle à ſes ſermens juſqu'à vous éviter.

IRENE.

Je ſais que ce héros ne cherche que la gloire :
Je ne ſaurais m'en plaindre.

ZOÉ.

Il a par la victoire
Raffermi cet empire ébranlé dès long-temps.

IRENE.

Ah ! j'ai trop admiré ſes exploits éclatans ;
Sa gloire de ſi loin m'a trop intéreſſée.
Céſar aura ſurpris au fond de ma penſée
Quelques vœux indiſcrets que je n'ai pu cacher,
Et qu'un époux, un maître a droit de reprocher.
C'était pour Alexis que le ciel me fit naître :
Des antiques Céſars nous avons reçu l'être ;
Et dès notre berceau l'un à l'autre promis,
C'eſt dans ces mêmes lieux que nous fûmes unis :
C'eſt avec Alexis que je fus élevée,
Ma foi lui fut acquiſe & lui fut enlevée.
L'intérêt de l'Etat, ce prétexte inventé
Pour trahir ſa promeſſe avec impunité,
Ce fantôme effrayant ſubjugua ma famille ;
Ma mère à ſon orgueil ſacrifia ſa fille.

Du bandeau des Césars on crut cacher mes pleurs :
On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Il me fallut éteindre, en ma douleur profonde,
Un feu plus cher pour moi que l'empire du monde ;
Au maître de mon cœur il fallut m'arracher.
De moi-même en pleurant j'osai me détacher.
De la religion le pouvoir invincible
Secourut ma faiblesse en ce combat pénible ;
Et de ce grand secours apprenant à m'armer,
Je fis l'affreux serment de ne jamais aimer.
Je le tiendrai.... Ce mot te fait assez comprendre
A quels déchiremens ce cœur devait s'attendre.
Mon père à cet orage ayant pu m'exposer
M'aurait par ses vertus appris à l'appaiser :
Il a quitté la cour, il a fui Nicéphore ;
Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre ;
Et je n'ai que toi seule à qui je puis ouvrir
Ce cœur faible & blessé que rien ne peut guérir.
Mais on ouvre au palais... je vois Memnon paraître.

SCENE II.

IRENE, ZOÉ, MEMNON.

IRENE.

HE bien, en liberté puis-je voir votre maître ?
Memnon, puis-je à mon tour être admise aujourd'hui
Parmi les courtisans qu'il approche de lui ?

MEMNON.

Madame, j'avoûrai qu'il veut à votre vue
Dérober les chagrins de son ame abattue.

Je ne suis point compté parmi les courtisans,
De ses desseins secrets superbes confidens :
Du conseil de César on me ferme l'entrée.
Commandant de sa garde à la porte sacrée,
Militaire oublié par ses maîtres altiers,
Relégué dans mon poste ainsi que mes guerriers,
J'ai seulement appris que le brave Comnène
A quitté dès long-temps les bords du Boristhène,
Qu'il vogue vers Bisance, & que César troublé
Ecoute en frémissant son conseil assemblé.

IRENE.

Alexis, dites-vous?

MEMNON.

Il revole au Bosphore.

IRENE.

Il pourrait à ce point offenser Nicéphore!
Revenir sans son ordre!

MEMNON.

On l'assure, & la cour
S'alarme, se divise & tremble à son retour. (*b*)
Il a brisé, dit-on, l'honorable esclavage
Où l'empereur jaloux retenait son courage;
Il vient jouir ici des honneurs & des droits
Que lui donnent son rang, sa naissance & nos lois.
C'est tout ce que j'apprends par ces rumeurs soudaines
Qui font naître en ces lieux tant d'espérances vaines,
Et qui de bouche en bouche armant les factions
Vont préparer Bisance aux révolutions.
Pour moi je sais assez quel parti je dois prendre,
Quel maître je dois suivre, & qui je dois défendre.
Je ne consulte point nos ministres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens,

Leurs fausses amitiés, leurs indiscrètes haines :
Attaché sans réserve au pur sang des Comnènes,
Je le sers, & surtout dans ces extrémités ;
Memnon sera fidelle au sang dont vous sortez.
Le temps ne permet pas d'en dire davantage....
Souffrez que je revole où mon devoir m'engage.

(*il sort.*)

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QU'A-T-IL osé me dire? & quel nouveau danger,
Quel malheur imprévu vient encor m'affliger?
Il ne s'explique point: je crains de le comprendre.

ZOÉ.

Memnon n'est qu'un guerrier prompt à tout entreprendre :
Je le connais; le sang d'assez près nous unit.
Contre nos courtisans exhalant son dépit,
Il détesta toujours leur frivole insolence,
Leurs animosités qui partagent Bisance,
Leurs tristes vanités que suit le déshonneur;
Mais son esprit altier hait surtout l'empereur.
D'Alexis, en secret, son cœur est idolâtre;
Et s'il en était cru, Bisance est un théâtre
Qui produirait bientôt quelqu'un de ces revers
Dont le sanglant spectacle ébranla l'univers.
Ne vous étonnez point quand sa sombre colère
S'échappe en vous parlant, & peint son caractère.

IRENE.

Mais Alexis revient.... Céfar eft irrité:
Le courtifan furpris murmure épouvanté.
Les États convoqués dans Bifance incertaine,
Fatiguant dès long-temps la grandeur fouveraine,
Troublent l'empire entier par leurs divifions.
Tout un peuple s'enflamme au feu des factions....
Des difcours de Memnon que veux-tu que j'efpère?
Il commande au palais une garde étrangère:
D'Alexis, en fecret, eft-il le confident?
Que je crains d'Alexis le retour imprudent!
Les deffeins du Sénat, des peuples le délire,
Et l'orage naiffant qui gronde fur l'empire!
Que je me crains furtout dans ma jufte douleur!
Je confulte, en tremblant le fecret de mon cœur:
Peut-être il me prépare un avenir terrible:
Le ciel, en le formant, l'a rendu trop fenfible.
Si jamais Alexis en ce funefte lieu,
Trahiffant fes fermens.... Que vois-je? jufte Dieu!

SCENE IV.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

DAIGNEZ fouffrir ma vue, & banniffez vos craintes...
Je ne viens point troubler par d'inutiles plaintes
Un cœur à qui le mien fe doit facrifier,
Et rappeler des temps qu'il nous faut oublier.
Le deftin me ravit la grandeur fouveraine;
Il m'a fait plus d'outrage: il m'a privé d'Irène....

Dans l'Orient soumis mes services rendus
M'auraient pu mériter les biens que j'ai perdus.
Mais lorsque sur le trône on plaça Nicéphore,
La gloire en ma faveur ne parlait point encore ;
Et n'ayant pour appui que nos communs aïeux,
Je n'avais rien tenté qui pût m'approcher d'eux.
Aujourd'hui Trébisonde entre nos mains remise,
Les Scythes repoussés, la Tauride conquise,
Sont les droits qui vers vous m'ont enfin rappelé.
Le prix de mes travaux était d'être exilé !
Le suis-je encor par vous ? n'osez-vous reconnaître
Dans le sang dont je suis le sang qui vous fit naître ?

IRENE.

Prince, que dites-vous ? dans quel temps, dans quels lieux
Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux ?
Vous connaissez trop bien quel joug m'a captivée,
La barrière éternelle entre nous élevée,
Nos devoirs, nos sermens, & surtout cette loi
Qui ne vous permet plus de vous montrer à moi.
Pour calmer de César l'injuste défiance,
Il vous aurait suffi d'éviter ma présence.
Vous n'avez pas prévu ce que vous hasardez.
Vous me faites frémir : Seigneur, vous vous perdez.

ALEXIS.

Si je craignais pour vous, je serais plus coupable ;
Ma présence à César serait plus redoutable.
Quoi donc ? suis-je à Bisance ? est-ce vous que je vois ?
Est-ce un Sultan jaloux qui vous tient sous ses lois ?
Etes-vous dans la Grèce une esclave d'Asie,
Qu'un despote, un barbare achète en Circassie,
Qu'on rejette en prison sous des monstres cruels,
A jamais invisible au reste des mortels ?

César a-t-il changé, dans sa sombre rudesse,
L'esprit de l'Occident & les mœurs de la Grèce?

IRENE.

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi,
Vous le savez assez, tout est changé pour moi.

ALEXIS.

Hors mon cœur; le destin le forma pour Irène :
Il brave des Césars la puissance & la haine.
Il ne craindrait que vous! Quoi? vos derniers sujets
Vers leur impératrice auront un libre accès,
Tout mortel jouira du bonheur de sa vue,
Nicéphore à moi seul l'aurait-il défendue?
Et suis-je un criminel à ses regards jaloux (*c*)
Dès qu'on l'a fait César, & qu'il est votre époux?
Enorgueilli surtout de cet hymen auguste,
L'excès de son bonheur le rend-il plus injuste?

IRENE.

Il est mon souverain.

ALEXIS.

Non : il n'était pas né
Pour me ravir le bien qui m'était destiné :
Il n'en était pas digne; & le sang des Comnènes
Ne vous fut point transmis pour servir dans ses chaînes.
Qu'il gouverne, s'il peut, de ses sévères mains
Cet empire, autrefois l'empire des Romains,
Qu'aux campagnes de Thrace, aux mers de Trébisonde
Transporta Constantin pour le malheur du monde,
Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous.
Qu'il règne, s'il le faut; je n'en suis point jaloux :
Je le suis de vous seule, & jamais mon courage
Ne lui pardonnera votre indigne esclavage.

Vous cachez des malheurs dont vos pleurs font garans ;
Et les ufurpateurs font toujours des tyrans.
Mais fi le ciel eft jufte, il fe fouvient peut-être
Qu'il devait à l'empire un moins barbare maître.

IRENE.

Trop vains regrets ! je fuis efclave de ma foi.
Seigneur, je l'ai donnée : elle n'eft plus à moi.

ALEXIS.

Ah! vous me la deviez.

IRENE.

Et c'eft à vous de croire
Qu'il ne m'eft pas permis d'en garder la mémoire.
Je fais des vœux pour vous, & vous m'épouvantez.

SCENE V.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ, un Garde.

LE GARDE.

SEIGNEUR, Céfar vous mande.

ALEXIS.

Il me verra : fortez.

(*à Irène.*)

Il me verra, Madame; une telle entrevue
Ne doit point alarmer votre ame combattue.
Ne craignez rien pour lui, ne craignez rien de moi;
A fon rang comme au mien je fais ce que je doi.
Rentrez dans vos foyers tranquille & raffurée.

(*il fort.*)

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

DE quel saisissement mon ame est pénétrée !
Que je sens à la fois de faiblesse & d'horreur !
Chaque mot qu'il m'a dit me remplit de terreur.
Que veut-il ? Va, Zoé, commande que sur l'heure
On parcoure en secret cette triste demeure,
Ces sept affreuses tours qui, depuis Constantin,
Ont de tant de héros vu l'horrible destin.
Interroge Memnon ; prends pitié de ma crainte.

ZOÉ.

J'irai, j'observerai cette terrible enceinte.
Mais je tremble pour vous : un maître soupçonneux
Vous condamne peut-être, & vous proscrit tous deux.
Parmi tant de dangers que prétendez-vous faire ?

IRENE.

Garder à mon époux ma foi pure & sincère,
Vaincre un fatal amour, (si son feu rallumé
Renaissait dans ce cœur autrefois enflammé.)
Demeurer de mes sens maîtresse souveraine,
(Si la force est possible à la faiblesse humaine.)
Ne point combattre en vain mon devoir & mon sort,
Et ne déshonorer ni mes jours, ni ma mort.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, vous êtes mandé ; mais César délibère.
Dans son inquiétude il consulte, il diffère
Avec ses vils flatteurs en secret enfermé.
Le retour d'un héros l'a sans doute alarmé ;
Mais nous avons le temps de nous parler encore.
Ce sallon qui conduit à ceux de Nicéphore
Mène aussi chez Irène, & je commande ici.
Sur tous vos partisans n'ayez aucun souci ;
Je les ai préparés. Si cette cour inique
Osait lever sur vous le glaive despotique,
Comptez sur vos amis : vous verrez devant eux
Fuir ce pompeux ramas d'esclaves orgueilleux.
Au premier mouvement notre vaillante escorte
Du rempart des sept tours ira saisir la porte ;
Et les autres armés sous un habit de paix,
Inconnus à César, emplissent ce palais.
Nicéphore vous craint depuis qu'il vous offense.
Dans ce château funeste il met sa confiance :
Là, dans un plein-repos, d'un mot ou d'un coup d'œil,
Il commande à l'exil, aux tourmens, au cercueil.
Il ose me compter parmi les mercénaires,
De son caprice affreux ministres sanguinaires :

Il ſe trompe... Seigneur, quel ſecret embarras,
Quand j'ai tout diſpoſé, ſemble arrêter vos pas?

ALEXIS.

Le remords... Il faut bien que mon cœur te l'avoue.
Quelques exploits heureux dont l'Europe me loue,
Ma naiſſance, mon rang, la faveur du Sénat,
Tout me criait : venez, montrez-vous à l'Etat.
Cette voix m'excitait. Le dépit qui me preſſe,
Ma paſſion fatale, entraînaient ma jeuneſſe;
Je venais oppoſer la gloire à la grandeur,
Partager les eſprits & braver l'empereur...
J'arrive, & j'entrevois ma carrière nouvelle.
Me faut-il arborer l'étendard d'un rebelle?
La honte eſt attachée à ce nom dangereux.
Me verrai-je emporté plus loin que je ne veux?

MEMNON.

La honte! elle eſt pour vous de ſervir ſous un maître.

ALEXIS.

J'oſe être ſon rival : je crains le nom de traître.

MEMNON.

Soyez ſon ennemi dans les champs de l'honneur.
Diſputez-lui l'empire, & ſoyez ſon vainqueur.

ALEXIS.

Crois-tu que le Boſphore, & la ſuperbe Thrace,
Et ces Grecs inconſtans ſerviraient tant d'audace?
Je ſais que les Etats ſont pleins de ſénateurs
Attachés à ma race, & dont j'aurais les cœurs:

Ils pourraient foutenir ma fanglante querelle :
Mais le peuple ?

MEMNON.

Il vous aime : au trône il vous appelle.
Sa fougue eft paffagère, elle éclate à grand bruit :
Un inftant la fait naître, un inftant la détruit.
J'enflamme cette ardeur ; & j'ofe encor vous dire
Que je vous répondrais des cœurs de tout l'empire.
Paraiffez feulement, mon Prince, & vous ferez
Du Sénat & du peuple autant de conjurés.
Dans ce palais fanglant, féjour des homicides,
Les révolutions furent toujours rapides.
Vingt fois il a fuffi pour changer tout l'Etat
De la voix d'un pontife, ou du cri d'un foldat.
Ces foudains changemens font des coups de tonnerre
Qui dans des jours fereins éclatent fur la terre.
Plus ils font imprévus, moins on peut échapper
A ces traits dévorans dont on fe fent frapper.
Nous avons vu paffer ces ombres fugitives,
Fantômes d'empereurs élevés fur nos rives,
Tombant du haut du trône en l'éternel oubli,
Où leur nom d'un moment fe perd enfeveli.
Il eft temps qu'à Bifance on reconnaiffe un homme
Digne des vrais Céfars, & des beaux jours de Rome.
Bifance offre à vos mains le fouverain pouvoir.
Ceux que j'y vis régner n'ont eu qu'à le vouloir :
Portés dans l'hippodrome, ils n'avaient qu'à paraître
Décorés de la pourpre & du fceptre d'un maître.
Au temple de Sophie un prêtre les facrait,
Et Bifance à genoux foudain les adorait.
Ils avaient moins que vous d'amis & de courage ;
Ils avaient moins de droits : tentez le même ouvrage,

Recueillez les débris de leurs ſceptres briſés :
Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, ſi vous l'oſez. (*d*)

ALEXIS.

Ami, tu me connais : j'oſe tout pour Irène :
Seule elle m'a banni, ſeule elle me ramène ;
Seule ſur mon eſprit encore irréſolu
Irène a conſervé ſon pouvoir abſolu.
Rien ne me retient plus : on la menace, & j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, Seigneur, ou l'empereur lui-même
Vient vous dicter ſes lois dans ce lieu retiré.
L'attendrez-vous encore ?

ALEXIS.

Oui, je lui répondrai.

MEMNON.

Déjà paraît ſa garde : elle m'eſt confiée.
Si de votre ennemi la haine étudiée
A conçu contre vous quelques ſecrets deſſeins,
Nous ſervons ſous Comnène, & nous ſommes Romains.
Je vous laiſſe avec lui.

(*il ſe retire dans le fond & ſe met à la tête de la garde.*)

SCENE II.

NICEPHORE *ſuivi de deux officiers*, ALEXIS, MEMNON, Gardes *au fond.*

NICEPHORE.

PRINCE, votre préſence
A jeté dans ma cour un peu de défiance.
Au bord du Pont-Euxin vous m'avez bien ſervi;
Mais quand Céſar commande, il doit être obéi.
D'un regard attentif ici l'on vous contemple :
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.
Vous ne deviez paraître aux murs de Conſtantin
Que ſur un ordre exprès émané de ma main.

ALEXIS.

Je ne le croyais pas... Les Etats de l'empire
Connaiſſent peu ces lois que vous voulez preſcrire;
Et j'ai pu, ſans faillir, remplir la volonté
D'un corps auguſte & ſaint, & par vous reſpecté.

NICEPHORE.

Je le protégerai tant qu'il ſera fidelle,
Soyez-le, croyez-moi : mais puiſqu'il vous rappelle,
C'eſt moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.
Sortez dès ce moment des murs de Conſtantin.
Vous n'avez plus d'excuſe : & ſi vers le Boſphore
L'aſtre du jour qui luit vous revoyait encore,
Vous n'êtes plus pour moi qu'un ſujet révolté.
Vous ne le ſerez pas avec impunité....

Voilà ce que César a prétendu vous dire.

ALEXIS.

Les grands de qui la voix vous a donné l'empire,
Qui m'ont fait de l'Etat le premier après vous,
Seigneur, pourront fléchir ce violent courroux.
Ils connaissent mon nom, mon rang & mon service;
Et vous-même avec eux vous me rendrez justice.
Vous me laisserez vivre entre ces murs sacrés
Que de vos ennemis mon bras a délivrés;
Vous ne m'ôterez point un droit inviolable
Que la loi de l'Etat ne ravit qu'au coupable.

NICEPHORE.

Vous osez le prétendre?

ALEXIS.

Un simple citoyen
L'oserait, le devrait; & mon droit est le sien,
Celui de tout mortel, dont le sort qui m'outrage
N'a point marqué le front du sceau de l'esclavage:
C'est le droit d'Alexis; & je crois qu'il est dû
Au sang qu'il a pour vous tant de fois répandu,
Au sang dont sa valeur a payé votre gloire,
Et qui peut égaler (sans trop m'en faire accroire)
Le sang de Nicéphore autrefois inconnu,
Au rang de mes aïeux aujourd'hui parvenu.

NICEPHORE.

Je connais votre race, & plus votre arrogance.
Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.
N'obéirez-vous point?

ALEXIS.

Non, Seigneur.

NICEPHORE.

C'eſt aſſez.

(il appelle Memnon à lui par un ſigne, & lui donne un billet dans le fond du théâtre.)

Servez l'empire & moi, vous qui m'obéiſſez.

(il ſort.)

SCENE III.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Moi, ſervir Nicéphore ?

ALEXIS, *après avoir obſervé le lieu où il ſe trouve.*

Il faut d'abord m'apprendre
Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

MEMNON.

Voyez.

ALEXIS, *après avoir lu une partie du billet de ſang froid.*

Dans ſon conſeil l'arrêt était porté !
Et j'aurais dû m'attendre à cette atrocité !
Il ſe flattait qu'en maître il condamnait Comnène.
Il a ſigné ma mort !

MEMNON.

Il a ſigné la ſienne.
D'eſclaves entouré, ce tyran ténébreux,
Ce deſpote aveuglé m'a cru lâche comme eux ;

Tant ce palais funeste a produit l'habitude
Et de la barbarie & de la servitude !
Tant sur leur trône affreux nos Césars chancelans
Pensent régner sans lois, & parler en sultans !
Mais achevez, lisez cet ordre impitoyable.

ALEXIS, *relisant.*

Plus que je ne pensais ce despote est coupable :
Irène prisonnière ! Est-il bien vrai ? Memnon !

MEMNON.

Le tombeau pour les grands est près de la prison.

ALEXIS.

O Ciel ! ... de tes projets Irène est-elle instruite ?

MEMNON.

Elle en peut soupçonner & la cause & la suite :
Le reste est inconnu.

ALEXIS.

Gardons de l'affliger,
Et surtout, cher ami, cachons-lui son danger.
L'entreprise bientôt doit être découverte ;
Mais c'est quand on saura ma victoire ou ma perte.

MEMNON.

Nos amis vont se joindre à ces braves soldats.

ALEXIS.

Sont-ils prêts à marcher ?

MEMNON.

Seigneur, n'en doutez pas :
Leur troupe en ce moment va s'ouvrir un passage.
Croyez que l'amitié, le zèle & le courage

Sont d'un plus grand ſervice en ces périls preſſans
Que tous ces bataillons payés par des tyrans.
Je les vois avancer vers la porte ſacrée :
L'empereur va lui-même en défendre l'entrée.
Du peuple ſoulevé j'entends déjà les cris.

ALEXIS.

Nous n'avons qu'un moment : je règne, ou je péris :
Le ſort en eſt jeté. Prévenons Nicéphore.

(*aux ſoldats.*)

Venez, braves amis, dont mon deſtin m'honore,
Sous Memnon & ſous moi vous avez combattu ;
Combattez pour Irène, & vengez ſa vertu.
Irène m'appartient, je ne puis la reprendre
Que dans des flots de ſang & ſous des murs en cendre :
Marchons ſans balancer.

SCENE IV.

ALEXIS, IRENE, MEMNON.

IRENE.

OU courez-vous ? ô Ciel !
Alexis, arrêtez ! que faites-vous ? cruel !
Demeurez, rendez-vous à mes ſoins légitimes ;
Prévenez votre perte, épargnez-vous des crimes.
Au ſeul nom de révolte on me glace d'effroi :
On me parle du ſang qui va couler pour moi.
Il ne m'eſt plus permis dans ma douleur muette
De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.
Mon père en ce moment par le peuple excité
Revient vers ce palais qu'il avait déſerté.

Le pontiſe le ſuit, & dans ſon miniſtère
Du Dieu que l'on outrage atteſte la colère.
Ils vous cherchent tous deux dans ces périls preſſans.
Seigneur, écoutez-les.

ALEXIS.

Irène, il n'eſt plus temps:
La querelle eſt trop grande, elle eſt trop engagée.
Je les écouterai quand vous ſerez vengée.

SCENE V.

IRENE *ſeule.*

IL me fuit! que deviens-je? ô Ciel, & quel moment!
Mon époux va périr ou frapper mon amant!
Jeme jette en tes bras, ô Dieu qui m'as fait naître,
Toi qui fis mon deſtin, qui me donnas pour maître
Un mortel reſpectable & qui reçut ma foi,
Que je devais aimer, s'il ſe peut, malgré moi.
J'écoutai ma raiſon: mais mon ame infidelle,
En voulant t'obéir, ſe ſouleva contr'elle.
Conduis mes pas, ſoutiens cette faible raiſon,
Rends la vie à ce cœur qui meurt de ſon poiſon;
Rends la paix à l'empire auſſi bien qu'à moi-même.
Conſerve mon époux! commande que je l'aime!
Le cœur dépend de toi: les malheureux humains
Sont les vils inſtrumens de tes divines mains.
Dans ce déſordre affreux veille ſur Nicéphore!
Et quand pour mon époux mon déſeſpoir t'implore,
Si d'autres ſentimens me ſont encor permis,
Dieu, qui ſais pardonner, veille ſur Alexis! (*e*)

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Ils sont aux mains : rentrez.

IRÈNE.

Et mon père ?

ZOÉ.

Il arrive ;
Il fend les flots du peuple, & la foule craintive
De femmes, de vieillards, d'enfans qui dans leurs bras
Poussent au ciel des cris que le ciel n'entend pas.
Le pontife sacré par un secours utile
Aux blessés, aux mourans en vain donne un asile.
Les vainqueurs acharnés immolent sur l'autel
Les vaincus échappés à ce combat cruel.
Ne vous exposez point à ce peuple en furie.
Je vois tomber Bisance, & périr la patrie
Que nos tremblantes mains ne peuvent relever ;
Mais ne vous perdez pas en voulant la sauver.
Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

IRENE.

Non, Zoé : le ciel veut que je tombe avec elle.
Non : je ne dois point vivre en nos murs embrasés,
Au milieu des tombeaux que mes mains ont creusés.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

VOTRE unique parti, Madame, était d'attendre
L'irrévocable arrêt que le destin va rendre.
Une Scythe aurait pu, dans les rangs des soldats,
Appeler les dangers & chercher le trépas;
Sous le ciel rigoureux de leurs climats sauvages,
La dureté des mœurs a produit ces usages.
La nature a pour nous établi d'autres lois:
Soumettons-nous au sort; & quel que soit son choix,
Acceptons, s'il le faut, le maître qu'il nous donne.
Alexis en naissant touchait à la couronne;
Sa valeur la mérite; il porte à ce combat
Ce grand cœur & ce bras qui défendit l'Etat;
Surtout en sa faveur il a la voix publique.
Autant qu'elle déteste un pouvoir tyrannique,
Autant elle chérit un héros opprimé.
Il vaincra, puisqu'on l'aime.

IRENE.

Hé, que sert d'être aimé?
On est plus malheureux. Je sens trop que moi-même
Je crains de rechercher s'il est vrai que je l'aime,
D'interroger mon cœur, & d'oser seulement
Demander du combat quel est l'événement;

Quel ſang a pu couler, quelles ſont les victimes,
Combien dans ce palais j'ai raſſemblé de crimes.
Ils ſont tous mon ouvrage!

ZOÉ.

A vos juſtes douleurs
Voulez-vous du remords ajouter les terreurs?
Votre père a quitté la retraite ſacrée
Où ſa triſte vertu ſe cachait ignorée.
C'eſt pour vous qu'il revoit ces dangereux mortels
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des autels.
Il était mort au monde: il rentre pour ſa fille
Dans ce même palais où régna ſa famille.
Vous trouverez en lui les conſolations
Que le deſtin refuſe à vos afflictions.
Jetez-vous dans ſes bras.

IRENE.

M'en trouvera-t-il digne?
Aurai-je mérité que cet effort inſigne
Le ramène à ſa fille en ce cruel ſéjour,
Qu'il affronte pour moi les horreurs de la cour?

SCENE II.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

IRENE.

Est-ce vous qu'en ces lieux mon déſeſpoir contemple?
Soutien des malheureux, mon père! mon exemple!
Quoi! vous quittez pour moi le ſéjour de la paix!
Hélas! qu'avez-vous vu dans celui des forfaits?

LEONCE.

Les murs de Conſtantin ſont un champ de carnage.
J'ignore, grâce aux cieux, quel étonnant orage,
Quels intérêts de cour, & quelles factions
Ont enfanté ſoudain ces déſolations.
On m'apprend qu'Alexis, armé contre ſon maître,
Avec les conjurés avait oſé paraître.
L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait;
L'autre que devant lui ſon empereur fuyait.
On croit Céſar bleſſé : le combat dure encore,
Des portes des ſept tours au canal du Boſphore :
Le tumulte, la mort, le crime eſt dans ces lieux.
Je viens vous arracher de ces murs odieux.
Si vous avez perdu dans ce combat funeſte
Un empire, un époux; que la vertu vous reſte.
J'ai vu trop de Céſars en ce ſanglant ſéjour
De ce trône avili renverſés tour à tour....
Celui de Dieu, ma fille, eſt ſeul inébranlable.

IRENE.

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accable;
Et voilà des guerriers qui m'annoncent mon ſort.

SCENE III.

IRENE, LEONCE, ZOÉ, MEMNON, Suite.

MEMNON.

IL n'eſt plus de tyran: c'en eſt fait, il eſt mort;
Je l'ai vu. C'eſt en vain qu'étouffant ſa colère,
Et tenant ſous ſes pieds ce fatal adverſaire,
Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner.
Les peuples dans ſon ſang brûlaient de ſe baigner.

(*s'approchant.*)

Madame, Alexis règne ; à mes vœux tout conſpire.
Un ſeul jour a changé le deſtin de l'empire.
Tandis que la victoire en nos heureux remparts
Relève par ſes mains le trône des Céſars,
Qu'il rappelle la paix, à vos pieds il m'envoie,
Interprète & témoin de la publique joie.
Pardonnez ſi ſa bouche en ce même moment
Ne vous annonce pas ce grand événement ;
Si le ſoin d'arrêter le ſang & le carnage
Loin de vos yeux encore occupe ſon courage ;
S'il n'a pu rapporter à vos ſacrés genoux
Des lauriers que ſes mains n'ont cueilli que pour vous.
Je vole à l'hyppodrôme, au temple de Sophie,
Aux états aſſemblés, pour ſauver la patrie.
Nous allons tous nommer du ſaint nom d'empereur
Le héros de Biſance, & ſon libérateur.

(*il ſort.*)

SCENE IV.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

IRENE.

Que dois-je faire, ô Dieu !

LEONCE.

Croire un père & le ſuivre.
Dans ce ſéjour de ſang vous ne pouvez plus vivre
Sans vous rendre exécrable à la poſtérité.
Je ſais que Nicéphore eut trop de dureté ;

Mais il fut votre époux. Respectez sa mémoire....
Les devoirs d'une femme, & surtout votre gloire.
Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous
De venger par le sang le sang de votre époux:
Ce n'est qu'un droit barbare, un pouvoir qui se fonde
Sur les faux préjugés du faux honneur du monde.
Mais c'est un crime affreux qui ne peut s'expier
D'être d'intelligence avec le meurtrier.
Contemplez votre état: d'un côté se présente
Un jeune audacieux de qui la main sanglante
Vient d'immoler son maître à son ambition:
De l'autre est le devoir, & la religion;
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.
Je ne vous parle point d'un père qui vous aime;
C'est vous que j'en veux croire, écoutez votre cœur.

IRENE.

J'écoute vos conseils; ils sont justes, Seigneur:
Ils sont sacrés, je sais qu'un respectable usage
Prescrit la solitude à mon fatal veuvage.
Dans votre asile saint je dois chercher la paix
Qu'en ce palais sanglant je ne connus jamais.
J'ai trop besoin de fuir & ce monde que j'aime,
Et son prestige horrible... & de me fuir moi-même.

LEONCE.

Venez donc, cher appui de ma caducité:
Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté.
Croyez qu'il est encore au sein de la retraite
Des consolations pour une ame inquiète.
J'y trouvai cette paix que vous cherchiez en vain:
Je vous y conduirai, j'en connais le chemin.
Je vais tout préparer.... Jurez à votre père,
Par le Dieu qui m'amène, & dont l'œil vous éclaire,

Que vous accomplirez dans ces triſtes remparts
Les devoirs impoſés aux veuves des Céſars.

IRENE.

Ces devoirs, il eſt vrai, peuvent ſembler auſtères:
Mais s'ils ſont rigoureux, ils me ſont néceſſaires.

LEONCE.

Qu'Alexis pour jamais ſoit oublié de nous.

IRENE.

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous? (ſ)
Je ſais que j'aurais dû vous demander pour grace
Ces fers que vous m'offrez, & qu'il faut que j'embraſſe.
Après l'orage affreux que je viens d'eſſuyer,
Dans le port avec vous il faut tout oublier.
J'ai haï ce palais, lorſqu'une cour flatteuſe
M'offrait de vains plaiſirs, & me croyait heureuſe.
Quand il eſt teint de ſang, je le dois déteſter.
Hé quel regret, Seigneur, aurais-je à le quitter?
Dieu me l'a commandé par l'organe d'un père:
Je lui vais obéir, je vais vous ſatisfaire;
J'en fais entre vos mains un ſerment ſolemnel....
Je deſcends de ce trône, & je marche à l'autel.

LEONCE.

Adieu: ſouvenez-vous de ce ſerment terrible.

(*il ſort.*)

SCENE V.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Quel eſt ce joug nouveau qu'à votre cœur ſenſible
Un père impoſe encore en ce jour effrayant?

IRENE.

Oui, je le veux remplir ce rigoureux ſerment;
Oui, je veux conſommer mon fatal ſacrifice.
Je change de priſon; je change de ſupplice.
Toi qui toujours préſente à mes tourmens divers,
Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers,
Partageas tant d'ennuis & de douleurs ſecrètes,
Oſeras-tu me ſuivre au fond de ces retraites
Où mes jours malheureux vont être enſevelis?

ZOÉ.

Les miens dans tous les temps vous ſont aſſujettis.
Je vois que notre ſexe eſt né pour l'eſclavage:
Sur le trône en tout temps ce fut votre partage.
Ces momens ſi brillans, ſi courts & ſi trompeurs,
Qu'on nommait vos beaux jours, étaient de longs malheurs.
Souveraine de nom, vous ſerviez ſous un maître;
Et quand vous êtes libre, & que vous devez l'être,
Le dangereux fardeau de votre dignité
Vous replonge à l'inſtant dans la captivité!
Les uſages, les lois, l'opinion publique,
Le devoir, tout vous tient ſous un joug tyrannique.

IRENE.

Je porterai ma chaîne.... Il ne m'eſt plus permis
D'oſer m'intéreſſer aux deſtins d'Alexis :
Je ne puis reſpirer le même air qu'il reſpire.
Qu'il ſoit à d'autres yeux le ſauveur de l'empire,
Qu'on chériſſe dans lui le plus grand des Céſars,
Il n'eſt qu'un criminel à mes triſtes regards.
Il n'eſt qu'un parricide ! Et mon ame eſt forcée
A chaſſer Alexis de ma triſte penſée.
Si dans la ſolitude où je vais renfermer
Des ſentimens ſecrets trop prompts à m'alarmer,
Je me reſſouvenais qu'Alexis fut aimable....
Qu'il était un héros ... je ſerais trop coupable.
Va, ma chère Zoé, va preſſer mon départ:
Sauve-moi d'un ſéjour que j'ai quitté trop tard.
Je vais trouver ſoudain le pontife & mon père,
Et je marche ſans crainte au jour pur qui m'éclaire.

(*en voyant Alexis.*)

Ciel !

SCENE VI.

IRENE, ALEXIS, Gardes *qui ſe retirent après avoir mis un trophée aux pieds d'Irène.*

ALEXIS.

JE mets à vos pieds en ce jour de terreur
Tout ce que je vous dois ; un empire, & mon cœur.
Je n'ai point diſputé cet empire funeſte ;
Il n'était rien ſans vous. La juſtice céleſte
N'en devait dépouiller d'indignes ſouverains
Que pour le rétablir par vos auguſtes mains.

Régnez, puiſque je règne : & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre, & celui de Biſance.

IRENE.

Quel bonheur effroyable ! Ah, Prince, oubliez-vous
Que vous êtes couvert du ſang de mon époux ?

ALEXIS.

Oui, je veux de la terre effacer ſa mémoire, (g)
Que ſon nom ſoit perdu dans l'éclat de ma gloire ;
Que l'empire romain, dans ſa félicité,
Ignore s'il régna, s'il a jamais été.
Je ſais que ces grands coups, la première journée,
Font murmurer la Grèce & l'Aſie étonnée :
Il s'élève ſoudain des cenſeurs, des rivaux ;
Bientôt on s'accoutume à ſes maîtres nouveaux ;
On finit par aimer leur puiſſance établie.
Qu'on ſache gouverner, Madame, & tout s'oublie.
Après quelques momens d'une juſte rigueur
Que l'intérêt public exige d'un vainqueur,
Ramenez les beaux jours où l'heureuſe Livie
Fit adorer Auguſte à la terre aſſervie.

IRENE.

Alexis ! Alexis ! ne nous abuſons pas :
Les forfaits & la mort ont marché ſur nos pas ;
Le ſang crie : il s'élève, il demande juſtice.
Meurtrier de Céſar, ſuis-je votre complice ?

ALEXIS.

Ce ſang ſauvait le vôtre, & vous m'en puniſſez !
Qui ? moi ! je ſuis coupable à vos yeux offenſés !
Un deſpote jaloux, un maître impitoyable,
Grâce au ſeul nom d'époux, eſt pour vous reſpectable ?

Ses jours vous sont sacrés ! & votre défenseur
N'était donc qu'un rebelle, & n'est qu'un ravisseur !
Contre votre tyran quand j'osais vous défendre
A votre ingratitude aurais-je dû m'attendre ?

IRENE.

Je n'étais point ingrate : un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes sens déchirés,
Vous plaindrez une femme en qui dès son enfance
Son cœur & ses parens formèrent l'espérance
De couler de ses ans l'inaltérable cours
Sous les lois, sous les yeux du héros de nos jours;
Vous saurez qu'il en coûte alors qu'on sacrifie
A des devoirs sacrés le bonheur de sa vie.

ALEXIS.

Quoi ! vous pleurez, Irène ! Et vous m'abandonnez !

IRENE.

A nous fuir pour jamais nous sommes condamnés.

ALEXIS.

Eh ! qui donc nous condamne ? Une loi fanatique,
Un respect insensé pour un usage antique,
Embrassé par un peuple amoureux des erreurs,
Méprisé des Césars, & surtout des vainqueurs !

IRENE.

Nicéphore au tombeau me retient asservie :
Et sa mort nous sépare encor plus que sa vie.

ALEXIS.

Chère & fatale Irène, arbitre de mon sort,
Vous vengez Nicéphore, & me donnez la mort !

IRENE.

Vivez, régnez sans moi, rendez heureux l'empire.
Le destin vous seconde; il veut qu'une autre expire.

ALEXIS.

Et vous daignez parler avec tant de bonté !
Et vous vous obstinez à tant de cruauté !
Que m'offrirait de pis la haine & la colère ?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire ?
Un père, je le vois, vous contraint de me fuir :
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir !

IRENE.

A moi-même, Alexis.

ALEXIS.

Non, je ne le puis croire,
Vous n'avez point cherché cette affreuse victoire ;
Vous ne renoncez point au sang dont vous sortez,
A vos sujets soumis, à vos prospérités,
Pour aller enfermer cette tête adorée
Dans le réduit obscur d'une prison sacrée.
Votre père vous trompe. Une imprudente erreur,
Après l'avoir séduit, a séduit votre cœur.
C'est un nouveau tyran dont la main vous opprime.
Il s'immola lui-même & vous fait sa victime.
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter ?
Sort-il de son tombeau pour nous persécuter ?
Plus cruel envers vous que Nicéphore même,
Veut-il assassiner une fille qu'il aime ?
Je cours à lui, Madame, & je ne prétends pas
Qu'il donne contre moi des lois dans mes Etats.
S'il méprise la cour, & si son cœur l'abhorre,
Je ne souffrirai pas qu'il la gouverne encore,
Et que de son esprit l'imprudente rigueur
Persécute son sang, son maître & son vengeur.

SCENE VII.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ.

ZOÉ.

MADAME, on vous attend : Léonce votre père,
Le miniſtre du Dieu qui règne au ſanctuaire,
Sont prêts à vous conduire, hélas ! ſelon vos vœux,
A cet auguſte aſile.... heureux ou malheureux.

IRENE.

Tout eſt prêt : je vous ſuis...

ALEXIS.

Et moi je vous devance ;
Je vais de ces ingrats réprimer l'inſolence,
M'aſſurer à leurs yeux du prix de mes travaux,
Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

SCENE VIII.

IRENE *ſeule.*

QUE vais-je devenir ? comment échapperai-je
Au précipice horrible, au redoutable piége
Où mes pas égarés ſont conduits malgré moi ?
Mon amant a tué mon époux & mon roi !
Et ſur ſon corps ſanglant cette main forcenée
Oſe allumer pour moi les flambeaux d'hymenée !

Il veut que cette bouche, aux marches de l'autel,
Jure à ſon meurtrier un amour éternel !
Oui, grand Dieu, je l'aimais, & mon ame égarée
De ce poiſon fatal eſt encore enivrée.
Que voulez-vous de moi, dangereux Alexis ?
Amant que j'abandonne, amant que je chéris :
Me forcez-vous au crime ? & voulez-vous encore
Etre plus mon tyran que ne fut Nicéphore ?

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Quoi! vous n'avez osé, timide & confondue,
D'un père & d'un amant soutenir l'entrevue ?
Ah! Madame ! en secret auriez-vous pu sentir
De ce départ fatal un juste repentir?

IRENE.

Moi!

ZOÉ.

Souvent le danger dont on bravait l'image
Au moment qu'il approche étonne le courage.
La nature s'effraie, & nos secrets penchans
Se réveillent dans nous plus forts & plus puissans.

IRENE.

Non, je n'ai point changé ; je suis toujours la même ;
Je m'abandonne entière à mon père qui m'aime.
Il est vrai, je n'ai pu dans ce fatal moment
Soutenir les regards d'un père & d'un amant:
Je ne pouvais parler. Tremblante, évanouie
Le jour se refusait à ma vûe obscurcie:
Mon sang s'était glacé ; sans force & sans secours,
Je touchais à l'instant qui finissait mes jours.
Rendrai-je grâce aux mains dont je suis secourue ?
Soutiendrai-je la vie, hélas! qu'on ma rendue ?

Si Léonce paraît, je fens coûler mes pleurs;
Si je vois Alexis, je frémis & je meurs:
Et je voudrais cacher à toute la nature
Mes fentimens, ma crainte, & les maux que j'endure.
Ah! que fait Alexis?

ZOÉ.

Il veut en fouverain
Vous replacer au trône, & vous donner fa main.
A Léonce, au Pontife il s'expliquait en maître:
Dans fes emportemens j'ai peine à le connaître.
Il ne fouffrira point que vous ofiez jamais
Difpofer de vous-même, & fortir du palais.

IRENE.

Ciel qui lis dans mon cœur, qui vois mon facrifice,
Tu ne fouffriras pas que je fois fa complice!

ZOÉ.

Que vous êtes en proie à de triftes combats!

IRENE.

Tu les connais; plains-moi: ne me condamne pas.
Tout ce que peut tenter une faible mortelle
Pour fe punir foi-même, & pour régner fur elle,
Je l'ai fait, tu le fais; je porte encor mes pleurs
Au Dieu dont la bonté change, dit-on, les cœurs.
Il n'a point exaucé mes plaintes affidues;
Il repouffe mes mains vers fon trône étendues;
Il s'éloigne.

ZOÉ.

Et pourtant, libre dans vos ennuis,
Vous fuyez votre amant.

IRENE.

Peut-être je ne puis.

ZOÉ.

Je vous vois résister au feu qui vous dévore.

IRENE.

En voulant l'étouffer, l'allumerai-je encore?

ZOÉ.

Alexis ne veut vivre & régner que pour vous.

IRENE.

Non, jamais Alexis ne sera mon époux.

ZOÉ.

Hé bien, si dans la Grèce un usage barbare,
Contraire à ceux de Rome, indignement sépare
Du reste des humains les veuves des Césars,
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts,
Cette loi rigoureuse, est-ce un ordre suprême
Que du haut de son trône ait prononcé Dieu même?
Contre vous de sa foudre a-t-il voulu s'armer?

IRENE.

Oui: tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

ZOÉ.

Ainsi loin du palais où vous fûtes nourrie
Vous allez, belle Irène, enterrer votre vie!

IRENE.

Je ne sais où je vais!... humains! faibles humains!
Réglons-nous notre sort? est-il entre nos mains? (*h*)

SCENE II.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

LEONCE.

MA fille, il faut me ſuivre & fuir en diligence
Ce ſéjour odieux fatal à l'innocence.
Ceſſez de redouter, en marchant ſur mes pas,
Les efforts des tyrans qu'un père ne craint pas.
Contre ces noms fameux d'auguſte & d'invincible,
Un mot au nom du ciel eſt une arme terrible;
Et la religion qui leur commande à tous
Leur met un frein ſacré qu'ils mordent à genoux.
Mon cilice, qu'un prince avec dédain contemple;
L'emporte ſur ſa pourpre, & lui commande au temple.
Vos honneurs avec moi plus ſûrs & plus conſtans
Des volages humains feront indépendans;
Ils n'auront pas beſoin de frapper le vulgaire
Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangère.
Vous avez trop appris qu'elle eſt à dédaigner.
C'eſt loin du trône enfin que vous allez régner.

IRENE.

Je vous l'ai déjà dit, ſans regret je le quitte.
Le nouveau Céſar vient; je pars, & je l'évite.

(*elle ſort.*)

LEONCE.

Je ne vous quitte pas.

SCENE III.

ALEXIS, LEONCE.

ALEXIS.

C'EN est trop; arrêtez.
Pour la dernière fois, père injuſte, écoutez;
Ecoutez votre maître à qui le ſang vous lie,
Et qui pour votre fille a prodigué ſa vie,
Celui qui d'un tyran vous a tous délivrés,
Ce vainqueur malheureux que vous déſeſpérez.
Le ſouverain ſacré des autels de Sohhie,
Dont la cabale altière à la vôtre eſt unie,
Contre moi vous ſeconde, & croit impunément
Ravir au nom du ciel Irène à ſon amant.
Je vous ai tous ſervis, vous, Irène & Biſance:
Votre fille en était la juſte récompenſe,
Le ſeul prix qu'on devait à mon bras, à ma foi,
Le ſeul objet enfin qui ſoit digne de moi.
Mon cœur vous eſt ouvert, & vous ſavez ſi j'aime.
Vous venez m'enlever la moitié de moi-même,
Vous qui dès le berceau nous uniſſant tous deux
D'une main paternelle aviez formé nos nœuds;
Vous par qui tant de fois elle me fut promiſe,
Vous me la raviſſez lorſque je l'ai conquiſe! (*i*)
Lorſque je l'ai ſauvée, & vous, & tout l'Etat!
Mortel trop vertueux, vous n'êtes qu'un ingrat.
Vous m'oſez propoſer que mon cœur s'en détache!
Rendez-la moi, cruel, ou que je vous l'arrache.

Embrassez un fils tendre, & né pour vous chérir,
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

LEONCE.

Ne soyez l'un ni l'autre, & tâchez d'être juste.
Rapidement porté jusqu'à ce trône auguste,
Méritez vos succès.... Ecoutez-moi, Seigneur;
Je ne puis ni flatter ni craindre un empereur.
Je n'ai point déserté ma retraite profonde
Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde:
Aux passions des grands, à leurs vœux emportés,
Je ne puis qu'annoncer de dures vérités;
Qui ne sert que son Dieu n'en a point d'autre à dire:
Je vous parle en son nom, comme au nom de l'empire.
Vous êtes aveuglé, je dois vous découvrir
Lecrime & les dangers où vous voulez courir.
Sachez que sur la terre il n'est point de contrée,
De nation féroce & du monde abhorrée,
De climat si sauvage, où jamais un mortel
D'un pareil sacrilége osât souiller l'autel.
Ecoutez Dieu qui parle, & la terre qui crie:
» Tes mains à ton monarque ont arraché la vie;
» N'épouse point sa veuve. » Ou si de cette voix
Vous osez dédaigner les éternelles lois,
Allez ravir ma fille, & cherchez à lui plaire.
Teint du sang d'un époux, & de celui d'un père:
Frappez....

ALEXIS, *en se détournant.*

Je ne le puis... & malgré mon courroux,
Ce cœur que vous percez s'est attendri sur vous.
La dureté du vôtre est-elle inaltérable?
Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable?

Et regretterez-vous votre perſécuteur
Pour élever la voix contre un libérateur? (k)
Tendre père d'Irène! hélas! ſoyez mon père!
D'un juge ſans pitié quittez le caractère;
Ne ſacrifiez point & votre fille & moi
Aux ſuperſtitions qui vous ſervent de loi.
N'en faites point une arme odieuſe & cruelle;
Et ne l'enfoncez point d'une main paternelle
Dans ce cœur malheureux qui veut vous révérer,
Et que votre vertu ſe plaît à déchirer.
Tant de ſévérité n'eſt point dans la nature:
D'un affreux préjugé laiſſez-là l'impoſture;
Ceſſez...

LEONCE.

Dans quelle erreur votre eſprit eſt plongé!
La voix de l'univers eſt-elle un préjugé?

ALEXIS.

Vous diſputez, Léonce, & moi je ſuis ſenſible.

LEONCE.

Je le ſuis comme vous.... le ciel eſt inflexible.

ALEXIS.

Vous le faites parler; vous me forcez, cruel,
A combattre à la fois & mon père & le ciel.
Plus de ſang va couler pour cette injuſte Irène
Que n'en a répandu l'ambition romaine.
La main qui vous ſauva n'a plus qu'à ſe venger.
Je détruirai ce temple où l'on m'oſe outrager;
Je briſerai l'autel défendu par vous-même,
Cet autel, en tout temps, rival du diadème,
Ce fatal inſtrument de tant de paſſions,
Chargé par nos aïeux de l'or des nations,

Cimenté de leur ſang, entouré de rapines.
Vous me verrez, ingrat, ſur ces vaſtes ruines,
De l'hymen qu'on réprouve r'allumer les flambeaux
Au milieu des débris, du ſang & des tombeaux.

LEONCE.

Voilà donc les horreurs où la grandeur ſuprême,
Alors qu'elle eſt ſans frein, s'abandonne elle-même!
Je vous plains de régner!

ALEXIS.

Je me ſuis emporté;
Je le ſens, j'en rougis. Mais votre cruauté
Tranquille en me frappant, barbare avec étude,
Inſulte avec plus d'art & porte un coup plus rude.
Retirez-vous, fuyez.

LEONCE.

J'attendrai donc, Seigneur,
Que l'équité m'appelle, & parle à votre cœur.

ALEXIS.

Non, vous n'attendrez point: décidez tout à l'heure
S'il faut que je me venge, ou s'il faut que je meure.

LEONCE.

Voilà mon ſang, vous dis-je, & je l'offre à vos coups.
Reſpectez mon devoir, il eſt plus fort que vous.

(*il ſort.*)

SCENE IV.

ALEXIS *ſeul.*

QUE ſon ſort eſt heureux ! aſſis ſur le rivage
Il regarde en pitié ce turbulent orage
Qui de mon triſte règne a commencé le cours.
Irène a fait le charme & l'horreur de mes jours.
Sa faibleſſe m'immole aux erreurs de ſon père,
Aux diſcours inſenſés d'un aveugle vulgaire.
Ceux en qui j'eſpérais ſont tous mes ennemis.
J'aime, je ſuis Céſar, & rien ne m'eſt ſoumis!
Quoi ! je puis ſans rougir, dans les champs du carnage,
Lorſqu'un Scythe, un Germain ſuccombe à mon courage,
Sur ſon corps tout ſanglant qu'on apporte à mes yeux
Enlever ſon épouſe à l'aſpect de ſes dieux
Sans qu'un prêtre, un ſoldat, oſe lever la tête !
Aucun n'oſe douter du droit de ma conquête;
Et mes concitoyens me défendront d'aimer
La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer! (*l*)
Entrons.

SCENE V.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

HE bien, Zoé, que venez-vous m'apprendre?

ZOÉ.

Dans ſon appartement gardez-vous de vous rendre.
Léonce & le Pontife épouvantent ſon cœur:
Leur voix ſainte & funeſte y porte la terreur.

Gémiſſante à leurs pieds, tremblante, évanouie,
Nos triſtes ſoins à peine ont rappelé ſa vie.
Des murs de ce palais ils oſent l'arracher.
Une triſte retraite à jamais va cacher
Du reſte de la terre Irène abandonnée.
Des veuves des Céſars telle eſt la deſtinée.
On ne verrait en vous qu'un tyran furieux,
Un ſoldat ſacrilége, un ennemi des cieux,
Si, voulant abolir ces uſages ſiniſtres,
De la religion vous braviez les miniſtres.
L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux
De ne point écouter un imprudent courroux,
De la laiſſer remplir ces devoirs déplorables
Que des maîtres ſacrés jugent inviolables.

ALEXIS.

Des maîtres ? où je ſuis!... j'ai cru n'en avoir plus.
A moi, gardes, venez.

SCENE VI.

ALEXIS, ZOÉ, MEMNON, & les Gardes.

ALEXIS.

Mes ordres abſolus
Sont que de cette enceinte aucun mortel ne ſorte.
Qu'on ſoit armé par-tout; qu'on veille à cette porte.
Allez. On apprendra qui doit donner la loi;
Qui de nous eſt Céſar, ou le pontife ou moi.
Chère Zoé, rentrez: avertiſſez Irène
Qu'on lui doit obéir, & qu'elle s'en ſouvienne.

(*à Memnon.*)

Ami, c'eſt avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends
De briſer en un jour tous les fers des tyrans.
Nicéphore eſt tombé; chaſſons ceux qui nous reſtent;
Ces tyrans des eſprits que mes chagrins déteſtent.
Que le père d'Irène au palais arrêté
Ait enfin moins d'audace & moins d'autorité,
Qu'éloigné de ſa fille & réduit au ſilence
Il ne ſéduiſe plus les peuples de Biſance.
Que cet ardent pontife au palais ſoit gardé.
Un autre plus ſoumis par mon ordre eſt mandé,
Qui ſera plus docile à ma voix ſouveraine.
Conſtantin, Théodoſe en ont trouvé ſans peine.
Plus criminels que moi dans ce triſte ſéjour,
Les cruels n'avaient pas l'excuſe de l'amour.

MEMNON. (*m*)

Céſar y penſez-vous? ce vieillard intraitable,
Opiniâtre, altier, eſt pourtant reſpectable.
Il eſt de ces vertus que forcés d'eſtimer,
Même en les déteſtant, nous tremblons d'opprimer.
Hé, ne craignez-vous point par cette violence
De faire au cœur d'Irène une mortelle offenſe?

ALEXIS.

Non, j'y ſuis réſolu.... je vous dois ma grandeur,
Et mon trône, & ma gloire.... il manque le bonheur.
Je ſuccombe en régnant au deſtin qui m'outrage.
Secondez mes tranſports: achevez votre ouvrage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, quelquefois fans doute il eſt plus difficile
De s'aſſurer chez ſoi d'un ſort pur & tranquille
Que de trouver la gloire au milieu des combats
Qui dépendent de nous moins que de nos ſoldats.
Je vous l'ai dit, Irène en ſa juſte colère
Ne pardonnera point l'attentat ſur ſon père.

ALEXIS.

Mais quoi! laiſſer près d'elle un maître impérieux
Qui lui reprochera le pouvoir de ſes yeux!
Qui, lui feſant ſurtout un crime de me plaire,
Et tournant à ſon gré ce cœur ſouple & ſincère,
Gouvernant ſa faibleſſe, & trompant ſa candeur,
Va changer par degré ſa tendreſſe en horreur!
Je veux régner ſur elle ainſi que ſur Biſance,
La couvrir des rayons de ma toute-puiſſance;
Et que ce maître altier, qui veut donner la loi,
Soit aux pieds de ſa fille, & la ſerve avec moi.

MEMNON.

Vous vous trompiez, Céſar : j'ai prévu vos alarmes;
Vous avez contre vous tourné vos propres armes.
C'en eſt fait, je vous plains.

ALEXIS.

Tu m'as donc obéi.

MEMNON.

C'était avec regret; mais je vous ai ſervi:
J'ai ſaiſi ce vieillard; & Céſar, qui ſoupire,
Des faibleſſes d'amour m'apprend quel eſt l'empire.
Mais après cette injure auriez-vous eſpéré
De ramener à vous un eſprit ulcéré?
Hé, pourquoi conſulter dans de telles alarmes
Un vieux ſoldat blanchi dans les horreurs des armes?

ALEXIS.

Ah! cher & ſage ami, que tes yeux éclairés
Ont bien prévu l'effet de mes vœux égarés!
Que tu connais ce cœur ſi contraire à ſoi-même!
Eſclave révolté qui perd tout ce qu'il aime.
Aveugle en ſon courroux, prompt à ſe démentir,
Né pour les paſſions & pour le repentir!

(*Memnon ſort.*)

SCENE II.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

VENEZ, venez, Zoé, vous que chérit Irène:
Jugez ſi mon amour a mérité ſa haine,
Si je voulais en maître, en vainqueur, en Céſar
Montrer l'auguſte Irène enchaînée à mon char.

Je n'ordonnerai point qu'une odieuse fête
Au temple du Bosphore avec éclat s'apprête;
Je n'insulterai point à ces préventions
Que le temps enracine au cœur des nations.
Je prétends préparer cet hymen où j'aspire
Loin d'un peuple importun qu'un vain spectacle attire.
Vous connaissez l'autel qu'éleva dans ces lieux
Avec simplicité la main de nos aïeux;
N'admettant pour garant de la foi qu'on se donne
Que deux amis, un prêtre & le ciel qui pardonne,
C'est là que devant Dieu je promettrai mon cœur.
Est-il indigne d'elle? inspire-t-il l'horreur?
Dites-moi par pitié si son ame agitée
Aux offres que je fais recule épouvantée;
Si mon profond respect ne peut que l'indigner;
Enfin si je l'offense en la fesant régner.

ZOÉ.

Ce matin, je l'avoue, en proie à ses alarmes,
Votre nom prononcé fesait couler ses larmes:
Mais depuis que Léonce ici vous a parlé,
L'œil fixe, le front pâle, & l'esprit accablé,
Elle garde avec nous un farouche silence;
Son cœur ne nous fait plus la triste confidence
De ce remords puissant qui combat ses désirs;
Ses yeux n'ont plus de pleurs & sa voix de soupirs.
De son dernier affront profondément frappée,
De Léonce & de vous toute entière occupée,
A nos empressemens elle n'a répondu
Que d'un regard mourant, d'un visage éperdu;
Ne pouvant repousser de sa sombre pensée
Le douloureux fardeau qui la tient oppressée.

ALEXIS.

Hélas! elle vous aime, & ſans doute me craint.
Si dans mon déſeſpoir votre amitié me plaint,
Si vous pouvez beaucoup ſur ce cœur noble & tendre,
Réſolvez-la du moins à me voir, à m'entendre,
A ne point rejeter les vœux humiliés
D'un empereur ſoumis & tremblant à ſes pieds.
Le vainqueur de Céſar eſt l'eſclave d'Irène;
Elle étend à ſon choix, ou reſſerre ſa chaîne.
Qu'elle diſe un ſeul mot.

ZOÉ.

Juſques en ce ſéjour
Je la vois avancer par ce ſecret détour.

ALEXIS.

C'eſt elle-même, ô Ciel!

ZOÉ.

A la terre attachée
Sa vue à notre aſpect s'égare effarouchée.
Elle avance vers vous, mais ſans vous regarder
Je ne ſais quelle horreur ſemble la poſſéder.

ALEXIS.

Irène, eſt-ce bien vous? Quoi! loin de me répondre,
A peine d'un regard elle veut me confondre!

SCENE III.

ALEXIS, IRENE, ZOÉ.

IRENE.

(*un des soldats qui l'accompagne lui approche un fauteuil.*)

UN siége... je succombe. En ces lieux écartés
Attendez-moi, Soldats... Alexis, écoutez.

(*d'une voix égale, entre-coupée, mais ferme autant que douloureuse.*)

Sachant ce que je souffre, & voyant ce que j'ose,
D'un pareil entretien vous pénétrez la cause;
Et l'on saura bientôt si j'ai dû vous parler :
D'un reproche assez grand je puis vous accabler;
Mais l'excès du malheur affaiblit la colère.
Teint du sang d'un époux vous m'enlevez un père;
Vous cherchez contre vous encore à soulever
Cet empire & ce ciel que vous osez braver.
Je vois l'emportement de votre affreux délire
Avec cette pitié qu'un frénétique inspire;
Et je ne viens à vous que pour vous retirer
Du fond de cet abyme où je vous vois entrer.
Je plaignais de vos sens l'aveuglement funeste :
On ne peut le guérir... Un seul parti me reste.
Allez trouver mon père, implorez son pardon;
Revenez avec lui. Peut-être la raison,

Le devoir, l'amitié, l'intérêt qui nous lie,
La voix du ſang qui parle à ſon ame attendrie,
Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.
Un moment peut finir tant de triſtes combats.
Allez : ramenez-moi le vertueux Léonce ;
Sur mon ſort avec vous que ſa bouche prononce :
Puis-je y compter?

ALEXIS.

J'y cours, ſans rien examiner.
Ah ! ſi j'oſais penſer qu'on pût me pardonner,
Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie.
Je vole aveuglément où votre ordre m'envoie :
Je vais tout réparer; oui, malgré ſes rigueurs,
Je veux qu'avec ma main, ſa main ſèche vos pleurs.
Irène, croyez-moi ; ma vie eſt deſtinée
A vous faire oublier cette affreuſe journée.
Votre père adouci ne reverra dans moi
Qu'un fils tendre & ſoumis, digne de votre foi.
Si trop de ſang pour vous fut verſé dans la Thrace,
Mes bienfaits répandus en couvriront la trace ;
Si j'offenſai Léonce, il verra tout l'Etat
Expier avec moi cet indigne attentat.
Vous règnerez tous deux : ma tendreſſe n'aſpire
Qu'à laiſſer dans ſes mains les rênes de l'empire. (*n*)
J'en jure les héros dont nous tenons le jour,
Et ce ciel qui m'entend, & vous & mon amour.

IRENE, *en s'attendriſſant & en retenant ſes larmes.*

Allez : ayez pitié de cette infortunée :
Le ciel vous l'arracha ; pour vous elle était née.
Allez, Prince.

ALEXIS.

Ah! grand Dieu, témoin de ſes bontés,
Je ſerai digne enfin de mon bonheur.

IRENE.

Partez.

(*en pleurant.*) (*il ſort.*)
Suivez ſes pas, Zoé ſi fidelle & ſi chère.

SCENE IV.

IRENE *ſeule*, *ſe levant.*

QU'AI-JE dit? qu'ai-je fait? & qu'eſt-ce que j'eſpère?
Je ne me connais plus... Tandis qu'il me parlait,
Au ſeul ſon de ſa voix tout mon cœur s'échappait.
Chaque mot, chaque inſtant portait dans ma bleſſure
Des poiſons dévorans dont frémit la nature.
(*elle marche égarée & hors d'elle-même.*)
Non. Ne m'obéis point; non, mon cher Alexis,
N'amène point mon père à mes yeux obſcurcis.
Reviens. Ah! je te vois. Ah! je t'entends encore.
J'idolâtre avec toi le crime que j'abhorre.
O crime, éloigne-toi! Ciel... quel objet affreux!
Quel ſpectre menaçant ſe jette entre nous deux!
Eſt-ce toi, Nicéphore? Ombre terrible, arrête:
Ne verſe que mon ſang, ne frappe que ma tête.
Moi ſeule j'ai tout fait: c'eſt mon coupable amour,
C'eſt moi qui t'ai trahi, qui t'ai ravi le jour.
Quoi! tu te joins à lui, toi, mon malheureux père!
Tu pourſuis cette fille homicide, adultère!

Fuis, mon cher Alexis ; détourne avec horreur
Ces yeux si dangereux, si puissans sur mon cœur!
Dégage de mes mains ta main de sang fumante;
Mon père & mon époux poursuivent ton amante!
Sur leurs corps tout sanglans me faudra-t-il marcher
Pour voler dans tes bras dont on vient m'arracher?
Ah! je reviens à moi... Religion sacrée,
Devoir, nature, honneur! à cette ame égarée
Vous rendez sa raison, vous calmez ses esprits...
Je ne vous entends plus si je vois Alexis!....
Dieu que je veux servir, & que pourtant j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage?
Contre un faible roseau pourquoi veux-tu t'armer?
Qu'ai-je fait? Tu le sais : tout mon crime est d'aimer!
Malgré mon repentir, malgré ta loi suprême,
Tu vois que mon amant l'emporte sur toi-même.
Il règne, il t'a vaincu dans mes sens obscurcis...
Hé bien, voilà mon cœur; c'est là qu'est Alexis :
Oui, tant que je respire il en est le seul maître.
Je sens qu'en l'adorant je vais te méconnaître...
Je trahis & l'hymen & la nature, & toi...

(*elle tire un poignard, & se frappe.*)

Je te venge de lui, je te venge de moi.
Alexis fut mon dieu, je te le sacrifie.
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

(*elle tombe dans un fauteuil.*)

SCENE V & dernière.

IRENE *mourante*, ALEXIS, LEONCE, MEMNON, Suite.

ALEXIS.

JE vous ramène un père, & je me ſuis flatté
Que nous pourrions fléchir ſa dure auſtérité.
Que ſa juſtice enfin me jugeant moins coupable
Daignerait... juſte Dieu! quel ſpectacle effroyable!
Irène! chère Irène!...

LEONCE.

O ma fille! ô fureur!

ALEXIS, *ſe jetant aux genoux d'Irène.*

Quel démon t'inſpirait!

IRENE *à Alexis, à Léonce.*

Mon amour, votre honneur.
J'adorais Alexis, & je m'en ſuis punie.

(*Alexis veut ſe tuer, Memnon l'arrête.*)

LEONCE.

Ah! mon zèle funeſte eut trop de barbarie.

IRENE, *leur tendant les mains.*

Souvenez-vous de moi... plaignez tous deux mon ſort..
Ciel! prends ſoin d'Alexis, & pardonne ma mort!

ALEXIS, *à genoux d'un côté.*

Irène ! Irène ! ah Dieu !

LEONCE, *à genoux de l'autre côté.*

Déplorable victime !

IRENE.

Pardonne, Dieu clément ! ma mort est-elle un crime ?

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

D'IRENE.

. . . .

(*a*) Le ſentiment honteux dont il eſt tourmenté.

IRENE.

S'il cache par orgueil ſa frénéſie affreuſe,
Dans ce triſte palais ſuis-je moins malheureuſe ?
Que le ſuprême rang, toujours trop envié,
Souvent pour notre ſexe eſt digne de pitié !
Le funeſte préſent de quelques faibles charmes
Nous eſt vendu bien cher, & payé par nos larmes.
Crois qu'il n'eſt point de jour, peut-être de moment
Dont un tyran cruel ne me faſſe un tourment.
Sans objet, tu le ſais, ſa ſombre jalouſie
Souvent mit en péril ma déplorable vie.
J'en ai vu ſans pâlir les traits injurieux :
Que ne les ai-je pu cacher à tous les yeux !

ZOÉ.

Je vous plains ; mais enfin contre votre innocence,
Contre tant de vertus, lui-même eſt ſans puiſſance.
Je gémis de vous voir nourrir votre douleur.
Que craignez-vous ? &c. . . . .

(*b*) S'alarme, ſe diviſe & tremble à ſon retour ;
C'eſt tout ce que m'apprend une rumeur ſoudaine
Qui fait naître ou la crainte ou l'eſpérance vaine,
Qui va de bouche en bouche armer les factions,
Et préparer Biſance aux révolutions.
Pour moi, je ſais aſſez quel parti je dois prendre,
Qui doit me commander, & qui je dois défendre.
Je ne conſulte point nos miniſtres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens ;
J'en croirai ſeulement mes ſoldats & moi-même.
Alexis m'a placé, je ſuis à lui, je l'aime,
Je le ſers, & ſurtout dans ces extrémités,
Memnon ſera fidelle au ſang dont vous ſortez.

Inſtruit de vos dangers, plein d'un noble courage,
Madame, il ne pouvait différer davantage.
Peut-être j'en dis trop ; mais enfin ce retour
Suivra de peu d'inſtans la naiſſance du jour.
Les momens me ſont chers, pardonnez à mon zèle,
Et ſouffrez que je vole où mon devoir m'appelle.

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QUE tout ce qu'il m'a dit vient encor m'agiter !
Pour moi dans ce moment tout eſt à redouter.
Memnon s'explique aſſez : ah, que vient-il m'apprendre !
Quoi ! Céſar alarmé refuſe de m'entendre !
Alexis en ces lieux va paraître aujourd'hui,
Et je vois que Memnon eſt d'accord avec lui.
Les états convoqués dans Biſance incertaine,
Fatiguant dès long-temps la grandeur ſouveraine,
Troublent l'empire entier par leurs diviſions :
Tout ce peuple s'enflamme au feu des factions ;
Et moi, dans mes devoirs à jamais renfermée,
Sourde aux bruyans éclats d'une ville alarmée,
A mon époux ſoumiſe, & cachant ma douleur,
Parmi tant de dangers je ne crains que mon cœur !
Peut-être il me prépare un avenir terrible, &c.

(c) . . . .
Et ſuis-je un criminel à ſes yeux offenſés ?
Allez, je le ferai plus que vous ne penſez.
J'ai trop été ſujet.

IRENE.

Je ſuis réduite à l'être ;
Seigneur, ſouvenez-vous que Céſar eſt mon maître.

ALEXIS.

Non, pour un tel honneur Céſar n'était point né :
Il m'arracha le bien qui m'était deſtiné.
Il n'en était pas digne &c. . . . .

(*d*) Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, si vous l'osez.

ALEXIS.

Moi ! si je l'oserai ? j'y vole en assurance :
Je mets aux pieds d'Irène & mon cœur & Bisance.
J'ai de l'ambition, & je hais l'empereur. . . .
Mais de ces passions qui dévorent mon cœur
Irène est la première : elle seule m'anime ;
Pour elle seule, ami, j'aurais pu faire un crime ·
Mais on n'est point coupable en frappant les tyrans.
C'est mon trône après tout, mon bien que je reprends ;
Il m'enlevait l'empire, il m'ôtait ce que j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, Seigneur, &c.

(*e*) Il y avait dans quelques manuscrits:

Dieu juste, mais clément, veille sur Alexis !

(*f*) Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous ?

LEONCE.

Ta douleur m'attendrit, ma fermeté s'étonne ;
Je vois tous tes combats, & je te les pardonne.
Ah ! je n'abuse point ici de mon pouvoir :
L'inexorable honneur a dicté ton devoir.

(*g*) ALEXIS.

Ah ! j'avais trop prévu ce reproche terrible :
D'avance il déchirait cette ame trop sensible.
Entraîné, combattu, partagé tour à tour,
Tremblant, presqu'à regret j'ai vaincu pour l'amour.
Oui, Dieu m'en est témoin, & je le jure encore ;
Toujours dans le combat j'évitais Nicéphore :
Il me cherchait toujours, & lui seul a forcé
Ce bras dont le destin, malgré moi, l'a percé.
Ne m'en punissez pas, & laissez-moi vous dire
Que pour vous, non pour moi, j'ai reconquis l'empire.
Il est à vous, Madame ; & je n'ai conspiré
Que pour voir sur vos jours mon amour rassuré.
Mais je veux de la terre effacer, &c. . . .

(*h*) L'auteur a cru devoir retrancher la ſcène ſuivante qui était la ſeconde du quatrième acte :

IRENE, ZOÉ, MEMNON.

MEMNON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet empire.
Tout le peuple, Madame, en ce grand jour n'aſpire
Qu'à vous voir réunir par un nœud glorieux
Les reſtes adorés du ſang de vos aïeux.
Confirmez le bonheur que le ciel nous envoie ;
Réparez nos malheurs par la publique joie ;
Vous verrez à vos pieds le ſénat, les Etats,
Les députés du peuple, les chefs des ſoldats,
Solliciter, preſſer cette union chérie
D'où dépend déſormais le bonheur de leur vie.
Aſſurez les deſtins de l'empire nouveau
En donnant des Céſars formés d'un ſang ſi beau.
Sur ce vœu général que ma voix vous annonce,
On attend qu'aujourd'hui votre bouche prononce ;
Et nul vain préjugé ne doit vous retenir.
Périſſe du tyran juſqu'à ſon ſouvenir.

(*il ſort.*)

IRENE.

Hé bien, tu vois mon ſort ! ſuis-je aſſez malheureuſe ?
Ce vain projet rendra ma peine plus affreuſe.
De céder à leurs vœux il n'eſt aucun eſpoir.

(*i*) Vous me la refuſez lorſque je l'ai conquiſe !
A trahir ſes ſermens c'eſt vous qui la forcez,
Barbare ! & c'eſt à moi que vous la raviſſez !
Sur cet heureux lien devenu néceſſaire,
Injuſtement l'objet d'une rigueur auſtère,
Sourd à la voix publique, oubliant mon devoir,
L'amour & l'amitié fondaient tout mon eſpoir.
Ne vous figurez pas que mon cœur s'en détache ;
Il faut qu'on me la cède, ou que je vous l'arrache.

(*k*) Pour élever la voix contre un libérateur ?
Oui, je le fuis, Léonce; & perfonne n'ignore
A quelle cruauté fe porta Nicéphore.
Mon bras à l'innocence a dû fervir d'appui,
Détrôner le tyran fans m'armer contre lui.
Tel était mon deffein : fa fureur éperdue
A pourfuivi ma vie, & je l'ai défendue.
Si malgré moi ce fer a pu caufer fa mort.,
C'eft le fruit de fa rage, & le crime du *fort*.
Tendre père d'Irène, &c. . . . .

(*l*) La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer.
Ah ! c'eft trop en fouffrir : perfécuteurs d'Irène,
Vous qui des paffions ne fentez que la haine,
Laiffez-moi mon amour, rien ne peut arracher
De mon cœur éperdu l'efpoir d'un bien fi cher.
Malgré le fanatifme, & la haine & l'envie
Je faurai m'affurer du bonheur de ma vie.
Entrons.

(*m*) MEMNON.

Je hais autant que vous ces cenfeurs intraitables,
Dans leur auftérité toujours inébranlables,
Ennemis de l'Etat, ardens à tout blamer,
Tyrans de la nature, incapables d'aimer.

ALEXIS.

A ce pofte important, non moins que difficile,
J'ai penfé mûrement, tu peux être tranquille.
Toi qui lis dans mon cœur, il ne t'eft point fufpect;
Pour la religion tu connais mon refpect.
J'ai fait choix d'un mortel dont la douce fageffe
Ne mettra dans fes foins l'orgueil ni la rudeffe :
Pieux fans fanatifme, & fait pour s'attirer
Les cœurs que fon devoir l'oblige d'éclairer.
Quand des miniftres faints tel eft le caractère,
La terre eft à leurs pieds, les aime & les révère.

MEMNON.

Les ordres de l'Etat avilis, abattus
Vont être relevés, Seigneur, par vos vertus;

Mais ſongez que Léonce eſt le père d'Irène ;
Et quoiqu'il ait voulu la former pour la haine,
Elle chérit ce père ; & même pour appui
Irène en ce grand jour après vous n'a que lui.
Pardonnez, mais je crains que cette violence
Ne ſoit au cœur d'Irène une éternelle offenſe.

(*n*) Qu'à laiſſer dans ſes mains les rênes de l'empire.
Oui, mon cœur conſolé ſe partage entre vous,
Irène ; & je reviens ſon fils & votre époux.

IRENE.

Suivez ſes pas, Zoé : vous qui me fûtes chère,
Vous le ſerez toujours.

SCENE IV.

IRENE *ſeule.*

Hé bien, que vais-je faire ?
Je ne le verrai plus ! tandis qu'il me parlait,
Au ſeul ſon de ſa voix tout mon cœur s'échappait.
Il te fuit, Alexis : Ah ! ſi tant de tendreſſe
Par de nouveaux ſermens attaquait ma faibleſſe !
Cruel ! malgré les miens, malgré le ciel jaloux,
Malgré mon père & moi, tu ſerais mon époux.
Qu'as-tu dit, malheureuſe ! en quel piége arrêtée,
Dans quel gouffre d'horreurs es-tu précipitée ?
Regarde autour de toi : vois ton mari ſanglant,
Egorgé ſous tes yeux des mains de ton amant !
Il était après tout ton maître légitime,
L'image de dieu même : il devient ta victime !
Vois ſon fier meurtrier, le jour de ſon trépas
Elevé ſur ſon trône & volant dans tes bras !
Et tu l'aimes, barbare ! & tu n'as pu le taire !
Dans ce jour effrayant de pompe funéraire,
Tu n'attends plus que lui pour étaler l'horreur
De tes crimes ſecrets, conſommés dans ton cœur.
Il va joindre à ta main ſa main de ſang fumante !
Si ton père éperdu devant toi ſe préſente,

Sur le corps de ton père il te faudra marcher
Pour voler à l'amant qu'il te vient arracher.
(*elle fait quelques pas.*)

Nature, honneur, devoir, religion ſacrée !
Vous me parlez encore ; & mon ame énivrée
Suſpend à votre voix ſes vœux irréſolus ! . . . .
Si mon amant paraît, je ne vous entends plus. . .
Dieu que je veux ſervir ! Dieu puiſſant que j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage?
Contre un faible roſeau pourquoi veux-tu t'armer ?
Qu'ai-je fait ? tu le ſais : tout mon crime eſt d'aimer.
(*elle se raſſied.*)

Malgré mon repentir, malgré ta loi ſuprême,
Tu vois que mon amant l'emporte ſur toi-même :
Il règne, il t'a vaincu dans mes ſens obſcurcis.
(*elle ſe relève.*)

Hé bien, voilà mon cœur : c'eſt là qu'eſt Alexis.
(*elle tire un poignard.*)

Je te venge de lui ; je te le ſacrifie ;
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.
(*elle ſe frappe, & tombe ſur un fauteuil.*)

Fin des Variantes.

AGATHOCLE,

AGATHOCLE,

TRAGÉDIE.

Représentée le 31 mai 1779, jour de l'anniversaire de la mort de M. *de Voltaire.*

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

ON ne doit regarder cette tragédie que comme une esquisse. Les situations, les scènes sont quelquefois plutôt indiquées que remplies. Les caractères sont heureusement conçus, fortement dessinés; mais les traits ne sont pas terminés, les nuances ne sont point marquées. Cet ouvrage est précieux, parce qu'il montre la manière dont travaillait M. *de Voltaire*, & qu'il sert à expliquer comment il a pu joindre une fécondité si prodigieuse avec tant de perfection. On voit qu'il retravaillait long-temps ses ouvrages, mais sans jamais s'arrêter sur les détails, sans suspendre la marche, attendant le moment de l'inspiration; sachant qu'on n'y supplée point par des efforts, profitant des instans où son génie avait toutes ses forces pour faire de grandes choses, & ne perdant pas ce temps précieux à corriger un vers, à prévenir une objection; revenant ensuite sur ces objets, dans des instans moins heureux & plus tranquilles.

Le jour de la première représentation de cette pièce, M. *Brisard* prononça un discours où l'on a reconnu la manière d'un philosophe illustre, qu'une amitié tendre & constante unissait à

M. *de Voltaire*, & qui a long-temps fait cauſe commune avec lui contre les ennemis de l'humanité. La Grèce a cultivé à la fois tous les arts & toutes les ſciences, mais la première repréſentation de l'Oedipe à Colonne ne fut point annoncée par un diſcours de *Platon*.

DISCOURS

PRONONCÉ AVANT LA PREMIERE REPRESENTATION

D'AGATHOCLE.

„ LA perte irréparable que le théâtre, les lettres „ & la France ont faite l'année dernière, & dont „ le trifte anniverfaire vous raffemble aujourd'hui, „ a été, depuis cette fatale époque, l'objet conti- „ nuel de vos regrets. Vous avez du moins eu la „ confolation de voir ce que l'Europe a de plus „ grand & de plus augufte partager un fentiment fi „ digne de vous ; & les honneurs que vous venez „ rendre à cette ombre illuftre vont encore fatis- „ faire & foulager tout à la fois votre jufte dou- „ leur. Pour donner à cette cérémonie funèbre tout „ l'éclat qu'elle mérite & que vous défirez, nous „ avions penfé d'abord à remettre fous vos yeux „ quelqu'une de ces tragédies immortelles dont „ M. *de Voltaire* a fi long-temps enrichi la fcène, & „ que vous venez fi fouvent y admirer ; mais dans „ ce jour de deuil, où le premier befoin de vos „ cœurs eft de déplorer la perte de ce grand homme, „ nous croyons ajouter à l'intérêt qu'elle vous inf- „ pire, en vous préfentant la pièce qu'il vous def- „ tinait quand la mort eft venue terminer fa glorieufe „ carrière.

„ Vous verrez fans doute, Meffieurs, avec atten- „ driffement l'auteur de Zaïre & de Mérope, accablé „ d'années, de travaux & de fouffrances, recueillant „ tout ce qui lui reftait de force & de courage pour

„ s'occuper encore de vos plaiſirs, au moment où „ vous alliez le perdre pour jamais ; vous connaî- „ trez tout le prix qu'il mettait à vos ſuffrages „ par les efforts qu'il feſait au bord même du tom- „ beau pour les mériter ; efforts qui peut-être ont „ abrégé une vie ſi précieuſe.

„ Un peuple dont le goût éclairé pour les beaux- „ arts revit en vous, le peuple d'Athènes, entouré „ des chefs-d'œuvre que lui laiſſaient en mourant „ les artiſtes célèbres, ſemblait, au moment de „ leurs obſèques, arrêter ſes regards avec moins „ d'intérêt ſur ces productions ſublimes que ſur „ les ouvrages auxquels ces hommes rares travail- „ laient encore lorſqu'ils avaient été enlevés à la „ patrie. Les yeux pénétrans de leurs concitoyens „ liſaient dans ces reſpectables reſtes toute la penſée „ du génie qui les avait conçus. Ils y voyaient „ encore attachée la main expirante qui n'avait pu „ les finir ; & cette douloureuſe image leur rendait „ plus cher l'illuſtre compatriote qu'ils ne poſſé- „ daient plus, mais qui juſqu'à la fin de ſa vie „ avait tout fait pour eux.

„ Vous imiterez, Meſſieurs, cette nation recon- „ naiſſante & ſenſible, en écoutant l'ouvrage auquel „ M. *de Voltaire* a conſacré ſes derniers inſtans ; „ vous appercevrez tout ce qu'il aurait fait pour le „ rendre plus digne de vous être offert : votre „ équité ſuppléera à ce que vos lumières pourraient „ y déſirer : vous croirez voir ce grand homme „ préſent encore au milieu de vous, dans cette „ même ſalle qui fut ſoixante ans le théâtre de ſa

» gloire, & où vous-même l'avez couronné par nos
» faibles mains avec des transports sans exemple ;
» enfin, vous pardonnerez à notre zèle pour sa
» mémoire, ou plutôt vous le justifierez, en ren-
» dant à sa cendre les honneurs que vous avez tant
» de fois rendus à sa personne.

» Quel ennemi des talens & des succès oserait,
» dans une circonstance si touchante, insulter à la
» reconnaissance de la nation, & en troubler les
» témoignages ? Ce sentiment vil & cruel ne peut
» être, Messieurs, celui d'aucun Français, & serait
» d'ailleurs un nouveau tribut que l'envie payerait,
» sans le vouloir, aux mânes de celui que vous
» pleurez. »

PERSONNAGES.

AGATHOCLE, tyran de Syracuſe.

POLYCRATE, } fils d'*Agathocle*.
ARGIDE, }

YDASAN, vieux guerrier au ſervice de Carthage.

EGESTE, officier au ſervice de Syracuſe.

YDACE, fille d'*Ydaſan*.

ELPENOR, conſeiller du roi.

Une prêtreſſe de *Cérès*.

Suite & Soldats.

La ſcène eſt dans une place entre le palais du roi & les ruines d'un temple.

AGATHOCLE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

DE nos malheurs enfin le ciel a pris pitié;
Il resserre aujourd'hui notre antique amitié.
Quand la paix réunit Carthage & Syracuse,
Peux-tu verser des pleurs aux bords de l'Aréthuse?
Quels que soient nos destins, les lieux où l'on est né
Ont encor des appas pour un infortuné :
Il est doux de rentrer dans sa chère patrie.

YDASAN.

Elle ne m'est plus chère, & sa gloire est flétrie :
Sa lâche servitude, & trente ans de malheurs,
Aigrissent mon courage en m'arrachant des pleurs.
Les volcans de l'Etna, ses cendres, ses abymes
Ont été moins affreux que ce séjour des crimes.
Le fer que le Cyclope a forgé dans leurs flancs
A moins de dureté que le cœur des tyrans.
Va, je hais Syracuse, Agathocle & la vie.

EGESTE.

Que veux-tu? Dès long-temps la Sicile asservie

De l'heureux Agathocle a reconnu les loix ;
Agathocle eſt compté parmi les plus grands rois.
Le haſard, le deſtin, le mérite peut-être,
Diſpoſe des Etats, fait l'eſclave & le maître.
Nul homme au rang des rois n'eſt jamais parvenu
Sans un talent ſublime & ſans quelque vertu.
Soyons juſtes, ami : j'aimai ma république ;
Mais j'ai ſu me plier au pouvoir monarchique.
Né ſujet comme nous, dans la foule jeté,
Agathocle a vaincu la dure adverſité.
L'adreſſe, le courage, & ſurtout la fortune
L'ont porté dans ce rang dont l'éclat l'importune.
Elevé par degrés au timon de l'Etat,
Il était déjà roi lorſque j'étais ſoldat.
De ces coups du deſtin je ſais que l'on murmure :
Les grands ſuccès d'autrui ſont pour nous une injure.
Mais ſi le même prix nous était préſenté,
Ne diſſimulons point : ſerait-il rejeté ?

YDASAN.

Il l'eût été par moi. J'aime mieux, cher Egeſte,
Ma triſte pauvreté que ſa grandeur funeſte.
N'excuſe plus ton maître, & laiſſe à ma douleur
La conſolation de haïr ſon bonheur.
Quoi donc ! je l'aurai vu citoyen mercenaire,
Du travail de ſes mains nourriſſant ſa miſère ;
Et la guerre civile aura, dans ſes horreurs,
Mis ce fils de la terre au faîte des grandeurs !
Il règne à Syracuſe ! Et moi, pour mon partage,
Banni de mon pays, & ſoldat à Carthage,
Blanchi dans les dangers, courbé ſous le harnois,
Obſcurément chargé d'inutiles exploits,

J'ai vu périr deux fils dans cette guerre inique
Qui désola long-temps la Sicile & l'Afrique.
Après tant de travaux, après tant de revers,
Ma fille me restait; ma fille est dans les fers!
La malheureuse Ydace est au rang des captives
Que l'Aréthuse encor voit pleurer sur ses rives.
C'est ce qui me ramène à ces funestes lieux,
Aux lieux de ma naissance en horreur à mes yeux;
Sans soutien, sans patrie, appauvri par la guerre;
Privé de mes deux fils, je n'ai rien sur la terre
Qu'un débris de fortune à peine ramassé
Pour délivrer l'enfant que les dieux m'ont laissé.
Des premiers jours de paix je saisis l'avantage;
Je reviens arracher Ydace à l'esclavage:
Aux pieds de ton tyran j'apporte sa rançon;
Et dès que l'avarice ouvrira sa prison,
Je retourne à Carthage achever ma carrière.
Là je ne verrai point, couchés dans la poussière,
Sous les pieds d'un tyran les mortels avilis.
Je mourrai libre au moins... Va, sers dans ton pays.

EGESTE.

Tu ne partiras point sans me coûter des larmes.
Sous ce roi que tu hais je porte ici les armes;
Nos devoirs différens n'ont point rompu les nœuds
De la vieille amitié qui nous unit tous deux.
J'ai vu ta fille Ydace; & partageant ses peines,
Autant que je l'ai pu, j'ai soulagé ses chaînes.

YDASAN.

Tu m'attendris, Egeste... Est-ce auprès de ces murs
Qu'elle traîne ses jours & ses malheurs obscurs?

Où la trouver? Comment me rendrai-je auprès d'elle?

EGESTE.

Dans les débris d'un temple eſt ſa priſon cruelle,
Auprès de cette place, & non loin du ſéjour,
De ce ſéjour ſuperbe où le roi tient ſa cour.

YDASAN.

Une cour! des priſons! quel fatal aſſemblage!
Ainſi le deſpotiſme eſt près de l'eſclavage.
Ce palais eſt bâti des marbres qu'autrefois
L'heureuſe liberté conſacrait à nos lois.
Ne pourrai-je à mon ſang parler ſous ces portiques?
Je les ai vus ornés de nos dieux domeſtiques.
Mais nos dieux ne ſont plus... Puis-je au moins préſenter
Cette faible rançon que je fais apporter?
Agathocle, ton roi, daignera-t-il m'entendre?

EGESTE.

A ce détail indigne il ne veut plus deſcendre.
Sa grandeur abandonne à l'un de ſes enfans
Du lucre des combats les ſoins aviliſſans.

YDASAN.

A qui dans ma douleur faut-il que je m'adreſſe?

EGESTE.

A ſon fils Polycrate, objet de ſa tendreſſe,
Et déjà, nous dit-on, nommé ſon ſucceſſeur,
Tout indigne qu'il eſt de cet excès d'honneur.

YDASAN.

Je ne puis voir ce roi?

EGESTE.

Sa ſombre défiance
A tous les étrangers interdit ſa préſence.
A regret aux ſiens même il permet ſon aſpect:
Soit que l'éloignement impoſe le reſpect,

Soit que changé par l'âge, & las du diadème,
Il se dérobe au monde, & se cherche lui-même.
Pour Ydace ta fille, un ordre injurieux
Ne lui défendra pas de paraître à tes yeux.
Du reste des captifs elle vit séparée,
Au temple de Cérès en secret retirée.
Sa grâce, sa beauté, ses charmes plus flatteurs
Que la splendeur de l'or ou celle des grandeurs,
Font voler sur ses pas les cœurs à son passage,
Sans qu'elle ose penser qu'on lui rende un hommage...
Je la vois qui sur nous semble arrêter les yeux
Au milieu des débris du temple de nos dieux.
Elle suit en pleurant cette simple prêtresse
Qui de son esclavage adoucit la tristesse.

YDASAN.

Dans le saisissement que j'éprouve à la voir,
La consolation se mêle au désespoir.
C'est donc vous, ô ma fille, ô malheureuse Ydace!

SCENE II.

YDASAN, YDACE, EGESTE, LA PRETRESSE.

YDACE.

JE baigne de mes pleurs vos genoux que j'embrasse.
Je vous ai vu, mon père, & vers vous j'ai volé,
Chez les Syracusains qui vous a rappelé?
Y seriez-vous tombé dans mon état funeste?
Qu'y venez-vous chercher?

YDASAN.

Le seul bien qui me reste.

(*à la Prêtresse.*)

Mon ſang, ma chère fille... O vous dont la bonté
Tend une main propice à la calamité,
Puiſſe des juſtes dieux la juſtice éternelle
Payer d'un digne prix le noble & tendre zèle
Qui donne aux grands du monde, en ces jours malheureux,
Un exemple ſi beau, ſi peu ſuivi par eux!

LA PRETRESSE.

J'ai rempli faiblement le devoir qui m'engage.

YDASAN.

Je viens ſauver ma fille & la rendre à Carthage:
Protégez-nous.

YDACE.

Hélas! vos ſoins ſont ſuperflus:
Je ſuis eſclave.

YDASAN.

Non, tu ne le feras plus;
Je viens te délivrer.

YDACE.

O le meilleur des pères!
Quoi! vos bontés pour moi finiraient mes miſères!

YDASAN.

Oui, de ta liberté j'ai raſſemblé le prix.

YDACE.

Vous, hélas! de vos biens les malheureux débris
Ne vous laiſſeraient plus qu'une indigence affreuſe!

YDASAN.

Va, ſois libre, il ſuffit, & ma mort eſt heureuſe...
As-tu dans ta priſon paru devant le roi?

YDACE.

Non: comment pourrait-il s'abaiſſer juſqu'à moi?

Comment un conquérant du ſein de la victoire,
De la hauteur du trône où reſplendit ſa gloire,
Pourrait-il diſtinguer un objet ignoré,
A de communs malheurs obſcurément livré?
Sait-il mon ſort, mon nom, l'horreur où l'on me laiſſe?
De Cérès en ces lieux cette digne Prêtreſſe
A daigné ſeulement dans ma captivité
Porter ſur mon déſaſtre un regard de bonté.
Ses ſoins ont adouci ma fortune cruelle:
J'apprends à moins ſouffrir, en ſouffrant auprès d'elle.

YDASAN.

Je vais trouver ce roi: j'eſpère que ſon cœur,
Quoiqu'il ſoit corrompu par trente ans de bonheur,
Quoique le rang ſuprême & le temps l'endurciſſe,
N'oſera devant moi commettre une injuſtice:
Il ſe reſſouviendra que je fus ſon égal.

LA PRETRESSE.

Il l'a trop oublié.

YDASAN.

Dans ſon faſte royal,
Il rougira peut-être en voyant ma miſère.

LA PRETRESSE.

J'en doute. Mais allez, tendre & généreux père!
Que la ſimple vertu puiſſe enfin le toucher!
Surtout que de ſon trône on vous laiſſe approcher!

SCENE III.

YDACE, LA PRETRESSE.

YDACE.

De nos dieux méconnus Prêtresse bienfesante,
Au malheur qui me suit comme eux compatissante,
Contre un fils du tyran vous qui me protégez,
Vous qui voyez l'abyme où mes pas sont plongés,
Ne m'abandonnez pas.

LA PRETRESSE.

Hélas ! que puis-je faire ?
Des ministres des dieux le triste caractère,
Autrefois vénérable, aujourd'hui méprisé ;
Ce temple encor fumant, dans la guerre embrasé,
Les autels de Cérès enterrés sous la cendre,
Mes prières, mes cris, pourront-ils vous défendre ?

YDACE.

Souffrira-t-on du moins que loin de ce séjour
Je retourne à Carthage où je reçus le jour ?

LA PRETRESSE.

Agathocle en des mains avares, sanguinaires,
A remis le maintien de ses lois arbitraires.
Polycrate son fils commande sur le port
Les prisons, les vaisseaux, tout ce séjour de mort :
Tout est à lui ; le roi lui donne pour partage
Les droits du souverain levés sur l'esclavage.
Les captifs sont traités comme de vils troupeaux
Destinés à la mort, aux cirques, aux travaux,

Aux

Aux plaiſirs odieux des caprices d'un maître.
Plus fier, plus emporté que le roi n'a pu l'être,
Polycrate vous compte au rang de ces beautés
Qu'il deſtine à ſervir ſes triſtes voluptés.
Amoureux ſans tendreſſe, & dédaignant de plaire,
Féroce en ſes déſirs ainſi qu'en ſa colère,
C'eſt un jeune lion qui toujours menaçant
Veut ravir ſa conquête, & l'aime en rugiſſant.
Non, ſon père jamais ne fut plus tyrannique
Qu'en nommant héritier ce monſtre deſpotique.

YDACE.

Ah! d'où vient que les dieux pour moi toujours cruels
Ont expoſé mes yeux à ſes yeux criminels!
Entre ſon frère & lui, ciel! quelle différence!
L'humanité d'Argide égale ſa vaillance.
Ce frère vertueux d'un brigand déteſté
S'eſt attendri du moins ſur ma calamité.
Pourrai-je dans Argide avoir quelque eſpérance?

LA PRETRESSE.

Argide a des vertus, & bien peu de puiſſance.
Polycrate eſt le maître, il dévore le fruit
Des travaux d'un vieillard au ſépulcre conduit...
Mais avoûrai-je enfin mes ſecrètes alarmes?
Argide eſt un héros, vos regards ont des charmes,
Et malgré les horreurs de cet affreux ſéjour,
L'infortune amollit & diſpoſe à l'amour.
Un prince né pour plaire, & qui cherche à ſéduire,
Veut ſur notre faibleſſe établir ſon empire.
L'innocence ſuccombe aux tendreſſes des grands,
Et les plus dangereux ne ſont pas les tyrans.

YDACE.

Ah! que m'avez-vous dit? Sa bonté généreuse
Serait un nouveau piége à cette malheureuse!
J'aurais Argide à craindre en ma fatale erreur!
Et ma reconnaissance aurait trompé mon cœur!
De ce cœur éperdu touchez-vous la blessure?
Dans l'amas des tourmens que ma jeunesse endure
En est-il un nouveau dont je ressens les coups?

LA PRETRESSE.

L'amour est quelquefois le plus cruel de tous.

YDACE.

Quelle est donc ma ressource? Eh! pourquoi suis-je née!
Exposée à l'opprobre, aux fers abandonnée,
Le malheur qui me suit entoura mon berceau;
Le ciel me rend un père au bord de son tombeau!
Loin d'Argide & de vous ma timide jeunesse
Ne sera qu'un fardeau pour sa triste vieillesse!
L'espérance me fuit! la mort, la seule mort
Est-elle au moins un terme aux rigueurs de mon sort?
Aurai-je assez de force, un assez grand courage
Pour courir à ce port au milieu de l'orage?
Vous lisez dans mon cœur, vous voyez mon danger.
Ah! plutôt à mourir daignez m'encourager;
Affermissez mon ame incertaine, affaiblie,
Contre le sentiment qui m'attache à la vie.

LA PRETRESSE.

Que ne puis-je plutôt par d'utiles secours
Vous aider à porter le fardeau de vos jours!
Il pèse à tout mortel, & Dieu qui nous l'impose
Veut, nous l'ayant donné, que lui seul en dispose.

De votre ame éperdue il faut avoir pitié.
Attendez tout d'un père & de mon amitié,
Mais ſurtout de vous-même & de votre courage.
Vous luttez, je le vois, contre un fatal orage :
Dieu ſe complaît, ma fille, à voir du haut des cieux
Ces grands combats d'un cœur ſenſible & vertueux.
La beauté, la candeur, la fermeté modeſte
Ont dompté quelquefois le ſort le plus funeſte.

YDACE.

Je me jette en vos bras : mon eſprit déſolé
Croit, en vous écoutant, que les dieux m'ont parlé.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

YDASAN, ARGIDE, POLYCRATE, EGESTE.

(*Agathocle paſſe dans le fond du théâtre : il ſemble parler à ſes deux fils Polycrate & Argide. Il eſt entouré de courtiſans & de gardes. Ydaſan & Egeſte ſont ſur le devant, près du temple.*)

YDASAN.

C'EST-là ce vieux tyran ſi grand, ſi redoutable,
Qu'on croit ſi fortuné! Son âge qui l'accable,
Son front chargé d'ennuis ſemble dire aux humains
Que le repos du cœur eſt loin des ſouverains.
Eſt-ce lui dont j'ai vu la miſérable enfance
Chez nos concitoyens ramper dans l'indigence?
Eſt-ce Agathocle enfin?... Que d'eſclaves brillans
Prêtent leur main ſervile à ſes pas chancellans!
Comme il eſt entouré! leur troupe impénétrable
Semble cacher au peuple un monſtre inabordable.
Sont-ce là ſes deux fils dont tu m'as tant parlé?

EGESTE.

Oui : tu vois Polycrate à l'empire appelé.
On dit qu'il eſt plus dur & plus inacceſſible
Que ce ſombre vieillard autrefois ſi terrible.
Argide eſt plus affable : il eſt grand ſans orgueil,
Et ſa noble vertu n'a point un rude accueil :

Athène a cultivé ſes mœurs & ſon génie.
Né d'un tyran illuſtre, il hait la tyrannie.
Vers ces débris du temple ils s'avancent tous deux.
Saiſiſſons ce moment, oſons approcher d'eux :
Mais ſurtout ſouviens-toi que Polycrate eſt maître.

YDASAN.

Devant lui, cher ami, qu'il eſt dur de paraître!

EGESTE.

Oublie, en lui parlant, l'eſprit républicain.

YDASAN.

(*il marche vers Polycrate.*)

Prince, vous connaiſſez les droits du genre humain?

POLYCRATE.

Quel eſt cet étranger? quel eſt ce téméraire?

YDASAN.

Un homme, un citoyen, un vieux ſoldat, un père.

POLYCRATE.

Que me demandes-tu?

YDASAN.

La juſtice, mon ſang.
Je ne crois point bleſſer l'éclat de votre rang;
Mais gardez les traités : rendez la jeune Ydace,
Reſte unique échappé des malheurs de ma race :
J'en apporte le prix.

POLYCRATE.

(*aux ſiens.*)

Qu'on dérobe à mes yeux
D'un vieillard indiſcret l'aſpect injurieux.

ARGIDE.

Mon frère, il ne vous fait qu'une juste demande.

POLYCRATE.

Soldats, qu'on obéisse alors que je commande :
Qu'on l'éloigne.

YDASAN.

Ah, grands Dieux ! rendez-moi donc le temps
Où ma main vous servait & frappait les tyrans !
Faut-il que de mes ans la triste décadence
Me laisse à leurs genoux expirer sans vengeance !

SCENE II.

POLYCRATE, ARGIDE.

ARGIDE.

Vous pouviez lui répondre avec plus de bonté :
Mon frère, un vieux soldat doit être respecté.

POLYCRATE.

Non, mon frère : apprenez que je perdrais la vie
Avant que ma captive à mes mains fût ravie.
Ni la sévérité de mon père en courroux,
Ni tous ces vains traités qui parlent contre nous,
Ni les foudres des Dieux, allumés sur ma tête,
Ne m'ôteraient l'objet dont je fais ma conquête.
Mon esclave est mon bien ; rien ne peut m'en priver :
De ces lieux à l'instant je la fais enlever.

(*après l'avoir regardé quelque temps en ſilence.*)
Blâmez-vous ce deſſein que mon cœur vous confie?

ARGIDE.

Qui? moi! prétendez-vous que je vous juſtifie?
Quel beſoin auriez-vous de mon conſentement?
Comment approuverais-je un tel emportement?
La paix avec Carthage eſt déjà déclarée;
Agathocle aux autels aujourd'hui l'a jurée;
Tous nos concitoyens nous ont été rendus.
Si ce Carthaginois n'a de vous qu'un refus,
Vous r'allumez la guerre.

POLYCRATE.

Et c'eſt à quoi j'aſpire:
La guerre eſt néceſſaire à ce naiſſant empire:
Que ferions-nous ſans elle?

ARGIDE.

En des temps pleins d'horreurs,
La guerre a mis mon père au faîte des grandeurs:
Pour ſoutenir long-temps ce fragile édifice
Il faut des lois, mon frère, il faut de la juſtice.

POLYCRATE.

Des lois! c'eſt un vain nom dont je ſuis indigné.
Eſt-ce à l'abri des lois qu'Agathocle a régné?
Il n'en connut que deux: la force & l'artifice.
La loi de Syracuſe eſt que l'on m'obéiſſe.
Agathocle fut maître, & je veux l'égaler.

ARGIDE.

L'exemple eſt dangereux; il peut faire trembler:

Voyez Créfus en Perfe, & Denys à Corinthe.

POLYCRATE.

(*après l'avoir regardé encore fixement.*)

Penfez-vous m'alarmer, m'infpirer votre crainte ?
Prétendez-vous inftruire Agathocle & fon fils ?
Je voulais un fervice, & non pas des avis.
J'avais compté fur vous...

ARGIDE.

Je ferai votre frère,
Votre ami véritable, ardent à vous complaire,
Quand vous exigerez de ma foi, de mon cœur
Tout ce que d'un guerrier peut permettre l'honneur.

POLYCRATE.

Hé bien, fervez-moi donc.

ARGIDE.

Quel deffein vous anime?
Vous voulez que je ferve à vous noircir d'un crime?

POLYCRATE.

Un crime, dites-vous?

ARGIDE.

Je ne puis autrement
Nommer l'atrocité de cet enlèvement.

POLYCRATE.

Un crime! vous ofez...

ARGIDE.

Oui, j'ofe vous apprendre
La dure vérité que vous craignez d'entendre.

Et quel autre que moi la dira ſans détour?

POLYCRATE.

Va, c'eſt où t'attendait mon malheureux amour.
Traître ! tu n'as pas ſu me cacher mon injure:
De tes fauſſes vertus je voyais l'impoſture.
Je ne prétendais pas te découvrir mon cœur;
J'ai trop ſondé du tien la ſombre profondeur:
J'en ai vu les replis; j'ai percé le myſtère
Dont tu ſais faſciner les regards du vulgaire.
Je voyais dans mon frère un ennemi fatal;
Il veut paraître juſte, il n'eſt que mon rival.
Tu l'es : tu crois cacher d'un maſque de prudence
De l'eſclave & de toi l'indigne intelligence.
Plus coupable que moi, tu m'oſais condamner;
Mais tu connais ton frère : il ſait peu pardonner.

ARGIDE.

Je te crois: je connais ta féroce inſolence;
Tu crois du roi mon père exercer la puiſſance.
Monté ſur les degrés de ce ſuprême rang,
Es-tu le ſeul ici qui ſois né de ſon ſang?
Tu n'en as que la fange où le ciel le fit naître.
Il a ſu la couvrir par les vertus d'un maître;
Et tes égaremens, qui l'ont trop démenti,
T'ont remis dans le rang dont il était ſorti.

POLYCRATE.

Ils m'ont laiſſé ce bras pour punir un perfide.

ELPENOR *arrivant, à Polycrate.*

Seigneur, le roi vous mande.

POLYCRATE.

Oui, j'obéis... Argide,

Voilà ton dernier trait : mais tremble à mon retour.

(*il fort.*)

ARGIDE.

Je t'attends : nous verrons avant la fin du jour
Si la férocité, la menace & l'outrage
Ou cachaient ta faiblesse, ou montraient ton courage.

SCENE III.

ARGIDE, ELPENOR.

ELPENOR.

QU'AI-JE entendu, Seigneur ? & quel ardent courroux
Arme à mes yeux surpris & votre frère & vous ?
Hélas ! je vous ai vus ennemis dès l'enfance ;
Mais ai-je dû m'attendre à tant de violence ?
Vous me faites frémir.

ARGIDE.

Vos conseils me sont chers ;
Mais j'appris de vous-même à braver les pervers.
Je l'appris encor plus dans Sparte & dans Athène !
Elpénor, condamnez ma franchise hautaine ;
Mon cœur, je l'avoûrai, n'est pas fait pour la cour.

ELPENOR.

Il est libre, il est grand ; mais, Seigneur, si l'amour,
Mêlant à vos vertus ses faiblesses cruelles,
Allume entre vous deux ces fatales querelles !
On le soupçonne au moins.

ARGIDE.

Ah! ne redoutez rien:
Je ne fais point former un indigne lien.
Polycrate, il eſt vrai, dans ſa brûlante audace
Croit ſoumettre à ſes lois la malheureuſe Ydace,
Et je ne puis ſouffrir ce droit injurieux
Que le ſort des combats donne aux victorieux.
J'oſe braver mon frère & ſervir l'innocence.
Non, ce n'eſt point l'amour qui prendra ſa défenſe:
Je ne l'ai point connu; mon cœur juſqu'aujourd'hui
Pour venger la vertu n'a pas beſoin de lui.
Elpénor, croyez-moi, s'il faut qu'il m'aſſerviſſe,
Il ne peut m'entraîner à rien dont je rougiſſe.

ELPENOR.

Je vous en crois ſans peine, & mes regards diſcrets
De ce cœur généreux reſpectent les ſecrets.
Mais, Seigneur, je voudrais qu'un peu de complaiſance
Pût raſſurer du roi la triſte défiance.
Il aime votre frère; il vous craint.

ARGIDE.

Elpénor,
Il devrait m'eſtimer; & j'oſe dire encor
Que la voix du public, équitable & ſincère,
Pourra me conſoler des rebuts de mon père....
Mais quel bruit? quel tumulte? & qu'eſt-ce que je voi?

SCENE IV.

ARGIDE, YDACE, ELPENOR, LA PRETRESSE.

(*on entend un grand bruit derrière la ſcène : elle s'ouvre. Ydace paraît : la Prêtreſſe la ſuit. Le peuple & les ſoldats avancent au fond du théâtre.*

ARGIDE.

EST-CE Ydace? Elle-même en ce ſéjour d'effroi!
Eſt-ce vous qui fuyez, captive infortunée?

YDACE.

Par d'horribles ſoldats indignement traînée,
Arrachée aux autels de mes dieux protecteurs,
Aux mains de la prêtreſſe à qui dans mes malheurs
Le ciel a confié ma jeuneſſe craintive,
On me pourſuit encore errante, fugitive.
Quand mon père, accablé du poids de mes douleurs,
Allait juſqu'au palais faire parler mes pleurs,
On ſaiſiſſait ſa fille au nom de votre frère!...
En cet affreux moment leur troupe ſanguinaire
Recule de ſurpriſe à votre auguſte aſpect;
Tant le juſte aux pervers imprime de reſpect.
De ce reſpect, Seigneur, je m'écarte ſans doute;
Mais l'horreur où je ſuis, l'horreur que je redoute,
Sont ma fatale excuſe en cette extrémité.
Et de votre grand cœur la noble humanité
Daignera juſqu'au bout, propice à ma miſère,
Sauver ma liberté des tranſports de ſon frère.

ARGIDE.

Oui, oui, je défendrai contre ce furieux
Ce dépôt si sacré que je reçois des dieux.
Je vous prends sous ma garde au péril de ma vie.

YDACE.

Par vos rares vertus je suis plus asservie
Que par cet esclavage où me réduit le sort.
Je détestais le jour, & j'invoquais la mort;
Je vis par vous...

ARGIDE.

Allez: d'un tyran délivrée,
Revoyez loin de nous votre heureuse contrée.
C'en est fait, belle Ydace... emportez nos regrets...
De son départ, amis, qu'on hâte les apprêts.

(*au peuple qui est dans le fond.*)

Nobles Syracusains, secourez l'innocence;
Contre ses ravisseurs embrassez sa défense.

(*à la Prêtresse.*)

Prêtresse de Cérès, unissez-vous à moi;
Parlez au nom des dieux, & surtout de la loi.
Qu'Ydace enfin soit libre, & que de ce rivage
Avec son digne père on la mène à Carthage.

(*au peuple.*)

Qu'aucun de vous n'exige & qu'il n'ose accepter
Le prix dont ce vieillard la voulait racheter.
Liberté! liberté! tu fus toujours sacrée:
Quand on la met à prix elle est déshonorée.

(*à la Prêtresse.*)

Protégez cet objet que je vous ai rendu;
Aux persécutions dérobez sa vertu:

Qu'elle ſorte aujourd'hui de cette terre affreuſe.
Ydace ! loin de moi vivez long-temps heureuſe ;
Allez, fuyez ſurtout loin d'un perſécuteur....
En la feſant partir je m'arrache le cœur.

(*à Elpénor.*)

Me reprocheras-tu que l'amour ſoit mon maître ?
Favori d'Agathocle ! apprends à me connaître.
J'honore la vertu ; le malheur m'attendrit :
C'eſt à toi de juger ſi l'amour m'avilit.

SCENE V.

YDACE, LA PRETRESSE.

YDACE.

GRANDS Dieux qui par ſes mains briſez mon joug funeſte,
Eſt-il dans votre olympe une ame plus céleſte ?
Et n'eſt-ce pas ainſi qu'autrefois les mortels
En s'approchant de vous méritaient des autels ?

(*à la Prêtreſſe.*)

Hélas ! vous feſiez craindre à mon ame offenſée
Que ſa pure vertu ne fût intéreſſée !

LA PRETRESSE.

Je l'admire avec vous : je crois voir aujourd'hui
Le ſang de nos tyrans purifié par lui.

YDACE.

On dit qu'il fut nourri dans Sparthe & dans Athènes ;
Il en a le courage & les vertus humaines.

Quelle grandeur modeſte en offrant ſes ſecours !
Que mon cœur qui m'échappe eſt plein de ſes diſcours !
Comme en me défendant il s'oubliait lui-même !
A la cour des tyrans eſt-ce ainſi que l'on aime !
Je n'ai point à rougir de ſes ſoins généreux ;
Ils ne ſont point l'effet d'un tranſport amoureux :
Ses ſentimens ſont purs, & je ſuis ſans alarmes.
Oui, mon bonheur commence !

LA PRETRESSE.

Et vous verſez des larmes !

YDACE.

Je pleure, je le dois ; l'excès de ſes bontés,
Sa gloire, ſa vertu... tout m'attendrit...

LA PRETRESSE.

Partez.

YDACE.

C'en eſt fait. Retournons aux lieux qui m'ont vu naître.
Faut-il que je vous quitte ! Ah ! que n'eſt-il mon maître !

LA PRETRESSE.

Croyez-moi, chère Ydace, il vous faut dès ce jour
Fuir ces bords dangereux, menacés par l'amour.
Votre cœur attendri veut en vain ſe contraindre :
Argide & ſes vertus ſont pour vous trop à craindre.
Préparons tout, & craignons que ſon frère odieux
Ne ramène le crime en ces funeſtes lieux.

YDACE.

Dieux ! ſi vous protégez ce cœur faible & timide ;
Dieux ! ne permettez pas qu'il oſe aimer Argide !

Etouffez dans mon ſein ces ſentimens ſecrets
Qui livreraient mes jours à d'éternels regrets,
Et de qui malgré moi le charme involontaire
Redoublerait encor ma honte & ma miſère !

LA PRETRESSE.

O cœur pur & ſenſible, & né dans les malheurs !
Va, crains la vertu même, & fuis loin des grandeurs !

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, YDASAN.

YDASAN.

J'AI paru devant lui, je l'ai revu ce roi,
Ce héros autrefois plus inconnu que moi.
De mes chagrins profonds domptant la violence,
J'ai juſqu'à le prier forcé ma répugnance.
Mes traits défigurés par l'outrage du temps,
Ce front cicatriſé couvert de cheveux blancs,
Ne l'ont point empêché de daigner reconnaître
Un vieux concitoyen dont les yeux l'ont vu naître.
Je me ſuis étonné qu'il vît couler mes pleurs
Sans marquer ces dédains qu'inſpirent les grandeurs.
Le temps, dont il commence à reſſentir l'injure,
Aurait-il amolli cette ame fière & dure?
D'un regard adouci ce prince a commandé
Qu'on me rendît mon ſang que j'ai redemandé.
Polycrate, indigné de l'ordre de ſon père,
Ne pouvait devant lui retenir ſa colère:
Le barbare eſt ſorti la fureur dans les yeux.

LA PRETRESSE.

Tout eſt à redouter de cet audacieux.
Son père a pour lui ſeul une aveugle tendreſſe:
Avec étonnement on voit tant de faibleſſe.

Ce roi si défiant, si redouté de tous,
Si ferme en ses desseins, du pouvoir si jaloux,
Est mollement soumis, comme un homme vulgaire,
Au superbe ascendant d'un jeune téméraire.
Il n'aime point Argide; il semble redouter
Cette mâle vertu qu'il ne peut imiter:
Ce noble caractère & l'indigne & l'outrage.
Il aime Polycrate, il chérit son image.
Le barbare en abuse; il n'est point de forfaits
Dont son emportement n'ait souillé le palais.
Le père fut tyran, le fils l'est davantage.
Sans la vertu d'Argide, & sans ce fier courage,
Votre sang malheureux, flétri, déshonoré,
Au lâche Polycrate allait être livré.

YDASAN.

Il eût fait cet affront à son malheureux père!

LA PRETRESSE.

Il l'osait: mais Argide est un dieu tutélaire,
Un dieu qui parmi nous aujourd'hui descendu
Vient consoler la terre & venger la vertu.
Vous lui devez l'honneur, vous lui devez la vie.
Emmenez votre fille. Un barbare, un impie,
Aux lois des nations peut encore attenter:
Son caractère affreux ne sait rien respecter.
Entre le crime & lui mettez les mers profondes:
Qu'un favorable dieu vous guide sur les ondes.
Souvenez-vous de moi sous un ciel plus heureux.

YDASAN.

Vos vertus, vos bontés ont surpassé mes vœux.
Sans doute avec regret de vous je me sépare;
Mais il me faut sortir de ce séjour barbare;
Il me faut mourir libre, & j'y cours de ce pas.

SCENE II.

LA PRETRESSE, YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

Nous fommes tous perdus : ami, n'avance pas.
La mort eft déformais le recours qui nous refte :
Argide, Polycrate, Ydace...

YDASAN.

Ah ! cher Egefte !
Ma fille ! Ydace ! parle, & donne-moi la mort.

EGESTE.

Nous conduifions Ydace : elle approchait du port,
Elle vous attendait pour quitter Syracufe ;
Les peuples empreffés au bord de l'Aréthufe,
Pleurant de fon départ, admirant fa beauté,
Chargeaient le ciel de vœux pour fa profpérité.
Tout à coup Polycrate, écartant tout le monde,
Paraît comme un éclair qui fend la nuit profonde :
Il fe faifit d'Ydace, & d'un bras déteflé,
Il arrache fa proie au peuple épouvanté.
Argide feul, Argide entreprend fa défenfe ;
Sa fermeté s'oppofe à tant de violence.
L'infame raviffeur, un poignard à la main,
Sur ce jeune héros s'eft élancé foudain.
Argide a combattu ; mais avec quel courage !
On croyait voir un dieu contre un monftre fauvage.
Polycrate vaincu tombe & meurt à fes pieds.
Les cris des citoyens jufqu'au ciel envoyés

En portent à l'inſtant la nouvelle à ſon père;
Tandis qu'en ſon triomphe oubliant ſa colère,
Le vainqueur attendri ſecourt en gémiſſant
Le farouche ennemi qui meurt en menaçant.

EGESTE.

Tu ne m'as rien appris qui ne nous ſoit propice:
Nous ſommes tous vengés.

LA PRETRESSE.

Le ciel a fait juſtice.
C'eſt un tyran de moins dans nos calamités.

YDASAN.

Quittons ces lieux, marchons.... Qu'ai-je à craindre?

EGESTE, *l'arrêtant.*

Ecoutez:
Le roi qui dans ce fils mit ſa ſeule eſpérance
Accourt ſur le lieu même en nous criant : *vengeance!*
Mon fils dénaturé vient d'égorger mon fils!
Ses farouches ſoldats s'aſſemblent à ſes cris,
Le peuple ſe diſperſe, & fuit d'un pas timide.
Agathocle éperdu fait arrêter Argide:
On ſaiſit votre fille, & dans ſon trouble affreux,
Le roi déſeſpéré vous a proſcrit tous deux.

YDASAN.

Ma fille! ton ſeul nom déchire mes entrailles!
J'eſpérais de mourir dans les champs de batailles!
Sous le fer des bourreaux allons-nous expirer?...
Il faut qu'un vieux ſoldat meure ſans murmurer.
Mais toi!

EGESTE.

S'il commettait cette horrible injuſtice,
Je ne puis, Ydaſan, que vous ſuivre au ſupplice,

Le pouvoir despotique est maître de nos jours :
Nous sommes sans appui, sans armes, sans secours....
Mais ne pouvez-vous pas, Prêtresse qu'on révère,
Faire parler du moins votre saint caractère ?

LA PRETRESSE.

Ce temps n'est plus. J'ai vu que des dieux autrefois
On respectait l'empire, on écoutait la voix ;
Le remord arrêtait sur le bord de l'abyme,
La justice éternelle épouvantait le crime....
Sur nos dieux abattus les tyrans élevés,
De nos biens enrichis, de nos pleurs abreuvés,
A nos antiques droits ont déclaré la guerre.
La rapine & l'orgueil sont les dieux de la terre.

EGESTE.

Séparons-nous : on vient. C'est Agathocle en pleurs.
Comme vous il est père, & je crains ses douleurs ;
La vengeance les suit.

SCENE III.

AGATHOCLE, Suite.

AGATHOCLE.

Qu'on ôte de ma vue
Ce malheureux objet qui m'indigne & me tue.
Sur elle & sur son père ayez les yeux ouverts ;
Qu'ils soient tous deux gardés, qu'ils soient chargés de fers.

Amenez devant moi ce criminel Argide.

UN OFFICIER.

Votre fils !

AGATHOCLE.

Lui ! mon fils ? non... mais ce parricide.
Mon fils eſt mort !

(*on amène Argide enchaîné. Suite. Egeſte éloigné avec les gardes.*)

(*Agathocle à Argide.*)

Cruel ! il eſt mort par tes coups,
Et tu braves encor mes pleurs & mon courroux !
Et ce peuple aveuglé, qu'a ſéduit ton audace,
Applaudit à ton crime & demande ta grace !

ARGIDE.

Seigneur, le peuple eſt juſte.

AGATHOCLE.

Il va voir aujourd'hui
Que ſon malheureux prince eſt plus juſte que lui.
Traître ! je t'abandonne aux lois que j'ai portées.

ARGIDE.

Si par l'équité ſeule elles furent dictées,
Elles décideront qu'en ce triſte combat
J'ai ſauvé l'innocence & peut-être l'Etat.
Le nom de loi m'eſt cher, & ce nom me raſſure.

AGATHOCLE.

Tu redoubles ainſi ton crime & mon injure !
Tu ne m'aimas jamais, & crois me déſarmer ?

ARGIDE.

Mon cœur toujours ſoumis cherchait à vous aimer.
Il eſt pur ; il n'a point de reproche à ſe faire.
Ce cœur s'eſt ſoulevé quand j'ai tué mon frère ;

De la nature en moi j'ai fenti le pouvoir:
Mais il fallait combattre, & j'ai fait mon devoir.
J'ai puni des forfaits, j'ai vengé l'innocence :
Elle n'avait que moi, Seigneur, pour fa défenfe.
Le cruel m'a forcé de lui percer le flanc.
Suivez votre courroux, baignez-vous dans mon fang.
Si dans ce jour affreux les remords peuvent naître,
Je n'en dois point fentir... Vous en aurez peut-être.

AGATHOCLE.

Quoi! ton farouche orgueil ofe encor m'infulter!

ARGIDE.

Je ne fais que vous plaindre, & que vous refpecter.

AGATHOCLE, *en gémiffant.*

Tu m'arraches mon fils!

ARGIDE.

J'ai défendu ma vie,
Et je vous ai fervi, vous, dis-je, & ma patrie.

AGATHOCLE.

Fuis de mes yeux, barbare, attends ton jufte arrêt.

ARGIDE.

Vous êtes fouverain, commandez : je fuis prêt.

(*on l'emmène.*)

SCENE IV.

AGATHOCLE, Gardes.

QUE vais-je devenir? Dans quel trouble il me jette!
Quoi donc! fa fermeté tranquille & fatisfaite
D'un œil indifférent, d'un bras dénaturé,
Vient tourner le poignard dans mon cœur déchiré!

Voilà les dignes fruits de la fauſſe ſageſſe
Que les Syracuſains cherchèrent dans la Grèce!
Ils en ont rapporté le mépris de mes loïs,
Celui de la mort même, & la haine des rois.
Je n'ai donc plus d'enfans! ma vieilleſſe accablée
Va deſcendre au tombeau ſans être conſolée.
Ma gloire, ce fantôme inutile au bonheur,
Illuſtrant ma diſgrace en augmente l'horreur.
Que me fait cette gloire & ma grandeur ſuprême?
Je ſuis privé de tout & réduit à moi-même.
Dans les jours malheureux qui peuvent me reſter,
Je lis un avenir qui doit m'épouvanter.
C'eſt à moi de mourir; mais au moins je me flatte
Que tous les aſſaſſins de mon fils Polycrate
Subiront avec moi le plus juſte trépas.

(*à un garde.*)

Vous, veillez ſur Argide, & marchez ſur ſes pas

(*à un autre.*)

Vous, répondez d'Ydace, & furtout de ſon père.

(*à un autre.*)

Que l'on cherche Elpénor. Un conſeil ſalutaire
De ſon expérience eſt toujours l'heureux fruit.
Ses yeux m'éclaireront dans cette affreuſe nuit.

(*à un officier.*)

Soutenez-moi : mon ame en ſes tranſports funeſtes
De ma force épuiſée a conſumé les reſtes.
Je ne me connais plus... Dieu des rois & des dieux!
Dieu qu'annonçait Platon chez nos groſſiers aïeux,
Je t'invoque à la fin; ſoit raiſon, ſoit faibleſſe,
Si tu règnes ſur nous, ſi ta haute ſageſſe

Prend ſoin du haut des cieux du deſtin des Etats,
Si tu m'as élevé, ne m'abandonne pas.
Je t'imitai du moins en fondant un empire,
En y donnant des lois; & ma douleur n'aſpire,
Au bout de la carrière où je touche aujourd'hui,
Qu'à venger mon cher fils, qu'à tomber avec lui.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

YDACE, LA PRETRESSE,
Soldats dans le fond.

YDACE. (*)

Non, je ne cache plus ma tendreſſe fatale :
Je l'aimais, je l'avoue ; & l'amour nous égale.
Non, ne ménagez plus ce cœur né pour ſouffrir ;
J'appris à vivre eſclave, & j'apprends à mourir ;
Ne me déguiſez rien, je pourrai tout entendre.
Je ſais que dans ces lieux le roi devait ſe rendre ·
C'eſt un père outragé, c'eſt un maître abſolu :
On dit qu'il a parlé, mais qu'a-t-il réſolu ?

LA PRETRESSE.

Il flottait incertain ; ſon ame s'eſt montrée
De douleur affaiblie, & de ſang altérée.
Tantôt par un ſeul mot il nous glaçait d'horreur,
Et ſurtout ſon ſilence inſpirait la terreur ;
Tantôt la profondeur de ſa ſombre penſée
Echappait aux regards d'une foule empreſſée.
Il ſoupire, il menace ; il ſe calme, il frémit :
Pour le ſeul Elpénor on croit qu'il s'adoucit.

(*) Ici *Ydace* ne doit plus ſe contenir dans les bornes d'une douleur modeſte ; elle doit paraître en déſordre, les cheveux épars, & éclater en ſanglots.

Autour de lui rangés ſes courtiſans le craignent,
Et dans ſon déſeſpoir il en eſt qui le plaignent.

YDACE.

Ils plaignent un tyran! bas eſprits, vils flatteurs!
Ils n'oſent plaindre Argide! ils lui ferment leurs cœurs!
Ils croiraient faire un crime en prenant ſa défenſe.

LA PRETRESSE.

L'affliction du maître impoſe à tous ſilence.

YDACE, *en pouſſant un cri, & en pleurant.*

Ah! parlez-moi du moins, répondez à mes cris.
Eſt-il vrai qu'Agathocle ait condamné ſon fils?

LA PRETRESSE.

Le bruit en a couru.

YDACE.

Je me meurs!

LA PRETRESSE.

Chère Ydace!
Ah! revenez à vous! un père qui menace
Ne frappe pas toujours. Ma fille, raſſurez,
Ranimez vos eſprits par le trouble égarés;
Ecartez de votre ame une image ſi noire.

YDACE.

Argide eſt condamné!

LA PRETRESSE.

Non, je ne le puis croire.

YDACE.

Je ne le crois que trop... C'en eſt fait.

LA PRETRESSE.

C'eſt ici
Que du ſort qui l'attend on doit être éclairci.

L'inſtant fatal approche; Agathocle s'avance;
Il paraît qu'Elpénor lui parle en aſſurance.
Attendons un moment dans ces lieux retirés;
Ils furent en tout temps des aſiles ſacrés;
Mépriſés de nos grands, le peuple les révère:
J'y vois déjà venir votre malheureux père.

YDACE.

De votre ſaint aſile on viendra l'arracher;
Aux regards du tyran qui pourra ſe cacher?

SCENE II.

AGATHOCLE *d'un côté, ſuivi d'*ELPENOR.
YDACE, LA PRETRESSE *de l'autre côté, retirées dans les ruines du temple.*

AGATHOCLE *à Elpénor.*

OUI, te dis-je, le traître irritait ma colère;
Dans ſes reſpects forcés il inſultait ſon père;
On eût dit en voyant Argide auprès de moi
Que j'étais le coupable & qu'Argide était roi.
L'inſolent à mes yeux ſe vantait de ſon crime.
Le meurtre de ſon frère eſt, dit-il, légitime:
Il a ſervi l'Etat en m'arrachant mon fils!

(*il s'aſſied.*)

C'en eſt trop! qu'on me venge... Elpénor! obéis.
Qu'on me venge... Soldats, n'épargnez plus Argide.
Il faut enfin qu'un roi puniſſe un parricide.
Qu'il meure.

LA PRETRESSE, *sortant de l'asile, & se jetant aux genoux d'Agathocle.*

Non, Seigneur, non vous ne voudrez pas
De deux fils en un jour contempler le trépas;
Vous n'immolerez point la moitié de vous-même.
De mes dieux méprisés la majesté suprême
Ne parle point ici par ma débile voix:
Je n'attesterai plus leur justice & leurs lois.
Je sais trop qu'à pas lents la vengeance éternelle
Poursuit des méchans rois la tête criminelle;
Et que souvent la foudre éclate en vains éclats,
Pour des cœurs endurcis qui ne la craignent pas.
Mais ne vous perdez point dans un jour si funeste;
Ne vengez point un fils sur un fils qui vous reste;
Et ne vous privez point de l'unique secours
Que le ciel vous gardait dans vos malheureux jours.

YDASAN.

Cruel! peux-tu frapper une fille innocente?

YDACE.

J'apporte ici ma tête; & votre main sanglante
Me sera favorable en me fesant mourir.
Mais voyez les horreurs où vous allez courir.
Le fils dont vous pleurez la mort trop méritée
Avait une ame atroce & du crime infectée,
Et jaloux de son frère allait l'assassiner.
Le fils, qu'un père injuste ose ici condamner,
Est un héros, un dieu qui nous a fait justice.
Si vous vous obstinez à vouloir son supplice,
Voyez déjà ce sang répandu par vos mains
Soulever contre vous les dieux & les humains.

Vous ferez déteſté de toute la nature,
Déteſté de vous-même... Et l'ame auguſte & pure,
L'ame du grand Argide en vain du haut des cieux
Implorera pour vous la clémence des dieux :
Ils ſuivront votre exemple, ils feront ſans clémence.
Ce ſang ſi précieux crîra plus haut vengeance.
La vérité ſe montre à vos yeux détrompés :
Elle a conduit nos voix.... J'attends la mort : frappez.

AGATHOCLE.

Quoi! ces trois ennemis inſultent à ma perte!
Quoi! ſous leurs pas tremblans quand la tombe eſt ouverte,
Ils déchirent encor ce cœur déſeſpéré!
Qu'on les faſſe ſortir.

(*on les emmène.*)

SCENE III.

AGATHOCLE, ELPENOR.

AGATHOCLE.

Mon eſprit égaré
De tout ce que j'entends reçoit d'affreux préſages.
Ami, durant trente ans de travaux & d'orages,
Par des périls nouveaux chaque jour éprouvé,
Jamais jour plus affreux pour moi ne s'eſt levé.
Mon fils eut des défauts : l'amitié paternelle
Ne m'en figurait pas une image infidelle;
Mais ſon courage altier ſecondait mes deſſeins;
Il ſoutenait le trône établi par mes mains.

Et s'il faut à tes yeux découvrir ma penſée,
De ce trône ſanglant ma vieilleſſe laſſée
Allait le réſigner à mon malheureux fils.
Tu vois de quels effets mes projets ſont ſuivis.
Mon cœur s'ouvre à tes yeux ; ouvre le tien de même ;
Dis-moi la vérité : je la crains, mais je l'aime.
Eſt-il vrai que mes fils ſe diſputaient tous deux
Cette jeune beauté, cet objet dangereux ?
Cette eſclave ?

ELPENOR.

On prétend qu'ils ont brûlé pour elle.
Cet amour a produit leur ſanglante querelle ;
Elle a cauſé la mort du fils que vous pleurez.
Polycrate, au mépris de vos ordres ſacrés,
En portant ſur Ydace une main téméraire,
A levé le poignard ſur ſon malheureux frère.
Argide a du courage : il n'a point démenti
Le pur ſang d'un héros dont on le voit ſorti.
Je gémis avec vous que ce fils intrépide
Avec tant de vertu ne ſoit qu'un parricide ;
Mais Polycrate enfin fut l'injuſte agreſſeur.

AGATHOCLE.

Tous deux ſont criminels : ils m'ont percé le cœur.
L'un a ſubi la mort, & l'autre la mérite :
Contre le meurtrier tu ſais que tout m'irrite.
Sa faveur populaire avait dû m'alarmer ;
Il m'offenſait ſurtout en ſe feſant aimer ;
Son nom s'agrandiſſait des débris de ma gloire.
En vain dans l'Occident les mains de la victoire
Du laurier des héros m'ont cent fois couronné ;
Dans ma triſte maiſon j'étais abandonné....

Je le ſuis pour jamais. Je ſens trop que l'envie
Des tourmens que j'éprouve eſt à peine aſſouvie.
On me hait : & voilà le trait envenimé
Qui perce un cœur flétri dans l'ennui conſumé....
Mais Argide eſt mon fils.

ELPENOR.

Et j'oſe encor vous dire
Qu'il fut digne de l'être & digne de l'empire ·
Incapable de feindre ainſi que de flatter,
De ſouffrir un affront & de le mériter;
Vertueux & ſenſible....

AGATHOCLE.

Ah, qu'oſes-tu prétendre ?
Lui ſenſible ! A mes pleurs a-t-il daigné ſe rendre ?
Du meurtre de ſon frère avait-il des remords ?
A-t-il pour me fléchir tenté quelques efforts ?
Hé, n'a-t-il pas bravé la douleur de ſon père ?

ELPENOR.

Il eſt trop de fierté dans ce grand caractère;
Il ne ſait point plier.

AGATHOCLE.

Je dois ſavoir punir.

ELPENOR.

Ne vous préparez point un horrible avenir :
La nature a parlé ; ſa voix eſt toujours tendre.

AGATHOCLE.

Le cri de la vengeance auſſi ſe fait entendre.

Je

Je dois tout à mon trône ; ô trône ensanglanté !
Si brillant, si funeste, & si cher acheté !
Grandeur éblouissante & que j'ai mal connue !
Jusqu'à quand votre éclat séduira-t-il ma vue ?

ELPENOR.

Du trouble où je vous vois que faut-il augurer ?
Qu'ordonnez-vous d'un fils ?

AGATHOCLE.

Laisse-moi respirer.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, YDASAN *auprès du temple sur le devant du théâtre*, Gardes *dans le fond.*

LA PRETRESSE.

Exemples étonnans des caprices du sort!
L'un à l'autre inconnus dans ce séjour de mort,
Sous le fer d'un tyran la prison nous rassemble,
Et je ne vous ai vu que pour mourir ensemble!
O père infortuné! c'est dans ces mêmes lieux,
Dans ce temple où jadis ont descendu nos dieux;
C'est parmi les débris de leurs autels en cendre
Que le roi va paraître, & l'arrêt doit se rendre!
Agathocle a voulu que sa servile cour
Solemnise avec lui ce déplorable jour.
C'est une fête auguste; & son ame affligée
Croit par ce grand éclat sa perte mieux vengée:
Il croit apprendre mieux au peuple épouvanté
Que le sang d'un tyran doit être respecté.
Sous sa puissante voix il faut que tout fléchisse:
Et ce spectacle horrible, on l'appelle justice!

YDASAN.

Prêtresse, croyez-moi, ce violent courroux
Rassasié de sang n'ira point jusqu'à vous.

Il eſt, n'en doutez pas, des barrières ſacrées
Dont on ne franchit point les bornes révérées.
Un tyran craint le peuple ; & ce peuple à mes yeux,
Tout corrompu qu'il eſt, reſpecte en vous ſes dieux.
De ma fille après tout vous n'êtes point complice ;
C'eſt aſſez qu'avec elle un malheureux périſſe :
C'eſt ma ſeule prière, & le coup qui m'attend
Ne peut précipiter ma mort que d'un moment.
Je vous quitte attendri ; pardonnez à mes larmes.

LA PRETRESSE.

On ne les permet point. Ces délateurs en armes
Vont à notre tyran rapporter nos diſcours.

YDASAN.

Je le ſais ; c'eſt l'uſage établi dans les cours.
Grands Dieux ! je vois paraître Argide avec Ydace !

SCENE II.

YDASAN, LA PRETRESSE, ARGIDE, YDACE,
Gardes & Aſſiſtans *dans le fond.*

ARGIDE.

ON le permet : je viens chercher ici ma grace.

YDASAN.

Seigneur, que dites-vous ?

ARGIDE.

Contre ſon raviſſeur
J'ai défendu ta fille, & vengé ſon honneur.

J'ai fait plus : je l'aimais, & m'immolant pour elle
Je m'imposais moi-même une absence éternelle.
Je te demande ici le prix de la vertu
Pour qui je vais mourir, pour qui j'ai combattu.
J'étouffais mon amour, & je n'ai pu prétendre
(Malheureux d'être prince) à devenir ton gendre.
Mais enfin de ce nom je suis trop honoré :
Je veux dans mon tombeau porter ce nom sacré....
Ydace, en nous aimant expirons l'un & l'autre;
Que ma mourante main puisse presser la vôtre;
Que mes yeux soient encore attachés sur vos yeux!
Que la divinité qui nourrit nos aïeux
Préside avec l'hymen à notre heure fatale!

(*à la Prêtresse.*)

O Prêtresse, allumez la torche nuptiale....

(*à Ydasan.*)

Embrassons-nous, mon père, à nos derniers momens.
Ydace, chère Ydace, acceptez mes sermens:
Ils sont purs comme vous. Nos ames rassemblées
Au ciel qui les forma vont être rappelées.
Conservez, s'il se peut, équitable avenir,
De l'amour le plus saint l'éternel souvenir!

YDACE *à Ydasan.*

Les sentimens d'Argide ont passé dans mon ame :
Son courage m'élève & sa vertu m'enflamme.
Le nom de son épouse est un titre trop beau
Pour que vous refusiez d'en orner mon tombeau.
Non, Argide, avec vous la mort n'est point cruelle :
La vie est passagère & la gloire immortelle.

YDASAN.

Ah, mon prince! ah, ma fille!

LA PRETRESSE.

Infortunés époux!
Couple digne du ciel! il eſt ouvert pour vous.
Il voit un grand ſpectacle, & digne qu'on l'envie,
La vertu qui combat contre la tyrannie.

YDASAN.

Chère fille! grand prince! en quel horrible jour,
En quels horribles lieux me parlez-vous d'amour!
Hé bien, je vous unis: hé bien, Dieux que j'atteſte!
Dieux des infortunés, formez ce nœud funeſte!
Et pour le célébrer, renverſez nos tyrans
Dans l'abyme où la foudre a plongé les Titans!
Que le feu de l'Etna dans ſes gouffres s'allume;
Que le barbare y tombe, y vive & s'y conſume!
Que ſon juſte ſupplice, à jamais renaiſſant,
Soit l'éternel vengeur de mon ſang innocent!
Et tombe la Sicile & Syracuſe en poudre
Si l'oppreſſeur du peuple échappait à la foudre!
Voilà mes vœux pour vous, chers & tendres amans,
Et nos chants de l'hymen, & mes derniers ſermens.

LA PRETRESSE.

Notre heure eſt arrivée: Agathocle s'avance;
Il ajoute à la mort l'horreur de ſa préſence.

ARGIDE.

Quoi! ſa cour l'environne, & ſon peuple le fuit!

YDASAN.

Quel démon, quel deſſein devant nous le conduit?

SCENE III & dernière.

LES PERSONNAGES précédens, AGATHOCLE *entouré de sa cour. Le peuple se range sur les deux côtés du théâtre : les grands prennent place aux côtés du trône, & sont debout.*

AGATHOCLE. (*)

L'ÉQUITÉ... C'est sa voix qui dicte la sentence....
(*il monte sur le trône, & les grands s'asseyent.*)
C'est moi qui vous l'annonce : écoutez en silence....
Vous me voyez au trône; & c'est le digne prix
De trente ans de travaux pour l'Etat entrepris.
J'eus de l'ambition, je n'en fais point d'excuse;
Et si de quelque gloire aux champs de Syracuse,
Parmi tant de combats, j'ai pu couvrir mon nom,
Cette gloire est le fruit de mon ambition:
Si c'était un défaut, il ferait héroïque.
Je naquis inconnu dans votre république :
J'étais dans la bassesse, & je n'ai dû qu'à moi
Les talens, les vertus qui m'ont fait votre roi.
Je n'avais pas besoin d'une origine illustre;
La mienne à ma grandeur ajoute un nouveau lustre.
L'argile par mes mains autrefois façonné
A produit sur mon front l'or qui m'a couronné.
Rassasié de gloire & de tant de puissance,
Enfin j'en ai senti la triste insuffisance....

(*) Ce morceau doit être débité avec beaucoup de noblesse, & même d'enthousiasme : il faut surtout observer les pauses qui sont marquées par des points.

Le ciel, je le vois trop, met au fond de nos cœurs
Un sentiment secret au dessus des grandeurs.
Je l'éprouve; & mon ame est assez forte encore
Pour dédaigner l'éclat que le vulgaire adore.
Je puis également, m'étant bien consulté,
Vivre & mourir au trône, ou dans l'obscurité....
Pour un fils que j'aimais ma prodigue tendresse
Me fesait espérer qu'aux jours de ma vieillesse,
De mon puissant empire il soutiendrait le poids:
Je le crus digne enfin de vous donner des lois.
Je m'étais abusé : ces erreurs mensongères
Sont le commun partage & des rois & des pères.
C'est peu de les connaître; il les faut expier....
O mon fils!... dans mes bras daigne les oublier!...

(*il tend les bras à Argide, & le fait asseoir à côté de lui.*)

Peuples, voilà le roi qu'il vous faut reconnaître.
Je crois tout réparé, je le fais votre maître.
Oui, mon fils, j'ai connu que dans ce triste jour
La vertu l'emportait sur le plus tendre amour.
Tu méritais Ydace, ainsi que ma couronne....
Jouis de toutes deux; ton père te les donne.
Prêtresse de Cérès, allumez les flambeaux
Qui doivent éclairer des triomphes si beaux;
Relevez vos autels, célébrez vos mystères
Que j'ai cru trop long-temps à mon pouvoir contraires.
Apprenez à ce peuple à remplir à la fois
Ce qu'il doit à ses dieux, ce qu'il doit à ses rois....
Toi, généreux guerrier, toi le père d'Ydace,
Puisses-tu voir ton sang renaître dans ma race!...
Sers de père à mon fils, rends-moi ton amitié;
Pardonne au souverain qui t'avait oublié;

Pardonne à ces grandeurs dont le ciel me délivre.
Le prince a disparu, l'homme commence à vivre.

YDACE *à la Prêtresse.*

O Dieux!

EGESTE.

Quel changement!

YDASAN.

Quel prodige!

YDACE.

Heureux jour!

ARGIDE.

Vous m'étonnez, mon père ; & peut-être à mon tour
Je vais dans ce moment vous étonner vous-même....
Vous daignez me céder ce brillant diadème,
Inestimable prix de vos travaux guerriers,
Que vos vaillantes mains ont couvert de lauriers....
J'ose accepter de vous cet auguste partage,
Et je vais à vos yeux en faire un digne usage....
Platon vint sur ces bords, il enseigna des rois ;
Mon cœur est son disciple & je suivrai ses lois....
Un sage m'instruisit, mais c'est vous que j'imite ;
A vivre en citoyen votre exemple m'invite.
Vous êtes au-dessus des honneurs souverains ;
Vous les foulez aux pieds, Seigneur, & je les crains.
Malheur à tout mortel qui se croirait capable
De porter après vous ce fardeau redoutable.
Peuples, j'use un moment de mon autorité :
Je règne.... votre roi vous rend la liberté.

(*il descend du trône.*)

Agathocle à ſon fils vient de rendre juſtice :
Je vous la fais à tous... Puiſſe le ciel propice
Commencer dès ce jour un ſiècle de bonheur,
Un ſiècle de vertu plutôt que de grandeur....
O mon auguſte épouſe ! ô noble citoyenne !
Ce peuple vous chérit ; vous êtes plus que reine.

Fin du cinquième & dernier acte.

AVIS AU LECTEUR,

Imprimé dans plusieurs éditions, à la suite des tragédies.

L'AUTEUR est obligé d'avertir que la plupart de ses tragédies imprimées à Paris chez *Duchêne*, au temple du goût, en 1764, avec privilége du roi, ne sont point du tout conformes à l'original. Il ne sait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilége sans le consulter. Le roi ne lui a certainement pas donné le privilége de défigurer des pièces de théâtre, & de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'Oreste, le libraire du temple du goût finit la pièce par ces deux vers de *Pylade :*

Que l'amitié triomphe en tout temps, en tous lieux,
Des malheurs des mortels & des *crimes* des dieux.

Ce blasphème est d'autant plus ridicule dans la bouche de *Pylade* que c'est un personnage religieux qui a toujours recommandé à son ami d'obéir aveuglément aux ordres de la divinité. Dans toutes les autres éditions on lit : *& du courroux des dieux.*

On ne conçoit pas comment, dans la même tragédie, l'éditeur a pu imprimer : (*page* 237.)

Je la mets dans vos fers, elle va vous servir.
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous laissez cette cendre à mon juste courroux, &c.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainsi quatre

rimes mafculines de fuite, & de violer fi groffièrement les premières règles de la poëfie française? Il y a plus encore. Le fens eft perverti ; il y a fix vers néceffaires d'oubliés. Il fe peut qu'un comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté & gâté fon rôle. Un libraire ignorant achète une mauvaife copie du fouffleur de la comédic, & au lieu de fuivre l'édition de Genève, qui eft fidelle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaiffable.

La même fottife fe trouve dans la tragédie de Brutus, page 282.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes.
Un cœur tel que le fien méritait d'être à vous.
Abominables lois que la cruelle impofe !

Peut-on préfenter aux lecteurs un pareil galimatias, & voler ainfi leur argent? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle eft la négligence de quelques libraires ; ils n'ont ni affez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni affez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie : pourvu qu'ils vendent leur marchandife, ils font contens. Mais bientôt leur mauvaife conduite eft découverte, & leurs miférables éditions décriées reftent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrède eft imprimé beaucoup plus infidellement. L'auteur eft obligé de déclarer qu'il y a dans cette pièce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits ni pu faire, comme ceux-ci par exemple:

Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle.*

(a) L'Orphelin de la Chine n'eſt pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de *Duchêne* ces vers que dit *Gengis*, & qui ſont dans toutes les éditions.

Gardez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps,
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce long amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

Ce diſcours eſt très-convenable dans la bouche d'un prince ſage, qui parle à des Tartares ennemis des lois & de la ſcience.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place:

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens
Echappés aux *fureurs des flammes*, *du pillage.*

Toute la fin de la tragédie de Zulime eſt ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué ſon père, qui ſent tous ſes crimes & qui s'en punit, à qui ſon père pardonne, & qui s'écrie dans ſon déſeſpoir *j'en ſuis indigne*, doit faire un grand effet. On a tronqué & altéré cette fin, & on finit la pièce par une phraſe qui n'eſt pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans Olimpie

(a) Ceci a déjà été remarqué dans l'avertiſſement qui eſt à la tête du premier volume du théâtre.

ſont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe ſous la main :

Ne viens point, malheureux, par différens efforts.

En un mot, l'auteur doit pour l'honneur de l'art, encore plus que pour ſa propre juſtification, précautionner le lecteur contre cette édition de *Duchêne*, qui n'eſt qu'un tiſſu de fautes & de falſifications. Il n'eſt pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de ſon vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expreſſions, de ſubſtituer des liaiſons à des ſcènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été pouſſée à un tel excès que les comédiens de province eux-mêmes, révoltés contre la licence & le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'Olimpie, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a repréſentée à Paris.

Ce n'eſt pas aſſez d'être parvenu à corrompre preſque tous les ouvrages qu'un homme a compoſés pendant plus de cinquante années ; tantôt on publie ſous ſon nom de prétendues *lettres ſecrètes ;* tantôt ce ſont des lettres à ſes *amis du Parnaſſe*, qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon ; & puis c'eſt ſon *porte-feuille retrouvé*, que perſonne ne voudrait ramaſſer. *Granger* le libraire met ſon nom hardiment à un tome de mélanges ; un ex-jéſuite lui attribue des livres ridicules, & écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore ; & tout cela ſe vend à des provinciaux & à des étrangers qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéreſſant dans la littérature françaiſe. Il eſt vrai que toutes

ces impertinences tombent & meurent comme des insectes éphémères, mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe; le goût se corrompt tous les jours : il en est à peu près de l'art d'écrire comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cents comédiens français répandus dans l'Europe, & à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons nécessaires, & qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, & qui commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, sur l'agriculture sans avoir possédé un champ, sur le ministère sans être jamais entrés dans le bureau d'un commis, sur l'art de gouverner sans avoir pu seulement gouverner leur servante? Combien s'érigent en critiques, qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable; qui parlent de poësie, & qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers? combien enfin deviennent calomniateurs de profession pour avoir du pain, & vendent des injures à tant la feuille?

Fin du Tome sixième.